N. IORGA

LA PLACE DES ROUMAINS DANS L'HISTOIRE UNIVERSELLE

II.

ÉPOQUE MODERNE



BUCAREST

ÉDITION DE L'INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES
Str. Banul Mărăcine, 1.
1935


FUNDAȚIILE CULTURALE REGALE
Această carte este dăruita de
MAJESTATEA SA REGELE CAROL II
prin Fundațiile Culturale Regale
pentru înzestrarea bibliote-
celor publice și propășirea
culturii românești.
SOCEC & Co S.A. BUCUREȘTI

N. IORGA

LA PLACE DES ROUMAINS
DANS
L'HISTOIRE UNIVERSELLE

II.

ÉPOQUE MODERNE



BUCAREST

ÉDITION DE L'INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES
Str. Banul Măracine, 1.
1935

II,

ÉPOQUE MODERNE

I.

RELATIONS DE L'ÉTAT ROUMAIN DU SUD AVEC LA COURONNE DE HONGRIE

Au commencement du XIV-e siècle un État roumain, un État des Roumains existe, car il n'y en a pas d'autre jusqu'au moment où à côté, par suite d'une série d'événements de caractère économique, comme la création d'une nouvelle voie de commerce, entre la Galicie et l'Orient tatar et turc, l'État roumain de la Moldavie, de la vallée moldave, surgira.

Il faut en préciser d'abord les rapports avec ce monde de la Hongrie apostolique, royaume de propagande catholique et d'action chevaleresque, à la façon française, qui avait contribué par l'exemple de son organisation, d'un caractère tout particulier, et par l'incitation de ses campagnes de conquête pour la foi romaine, à amener cette concentration dans son voisinage immédiat.

On sait combien sont rares les documents pour cette époque, ce qui ne signifie guère qu'il s'agissait d'un vide presque complet ou d'une insignifiance historique. Combien de témoignages écrits a-t-on sur l'ancienne Écosse et, sans Grégoire de Tours, qui s'intéresse, de fait, à l'Église et pas à l'État, qu'est-ce qu'on aurait sur les premiers siècles de la domination franque dans les Gaules? On a montré cependant par le privilège accordé aux Hospitaliers[1] ce qu'on peut voir comme organisation réelle, très avancée, dès avant la moitié du XIII-e siècle, à l'éclair de magnésium qui est l'acte pontifical confirmant cette inféodation.

---

[1] Voy. vol. I, p. 173 et suiv.

L'état de choses pour les premières années du XIV-e est avéré par les murs de l'église-forteresse de St. Nicolas d'Argeş, par l'inscription de 1300 qui mentionne le „comte" saxon de Câmpulung, Laurent. Aucun document de donation de la part de princes qui régnaient cependant sur un vaste pays, où la propriété individuelle existait et une classe dominante est depuis longtemps constatée. Il n'y a pas même dans des chartes ultérieures la mention de pareils actes princiers. Et cependant deux batailles importantes furent livrées par les Roumains ou avec la participation des Roumains en 1330 : celle de Posada contre le roi de Hongrie envahissant, cet Angevin qui n'entendait pas se contenter de ce qu'avaient eu dans cette „Transalpina" de sa couronne ses prédécesseurs arpadiens, et celle de Velboujd, dans laquelle le même chef de la „montagne roumaine", Basarab (Băsărabă), participa à la défaite, par les Serbes, de son parent par alliance, le Tzar bulgare.

Un document royal hongrois accordé aux bourgeois de Braşov-Kronstadt mentionne en 1358 la voie de commerce „entre Buzău et Prahova", c'est-à-dire dans le pays entre ces deux rivières, spécifiant qu'ils pourront exercer librement leur commerce entre les embouchures du Séreth au Nord et de la Ialomiţa au Sud, ce qui correspond aux deux points ultimes d'une voie de commerce déjà ancienne : Brăila, d'un côté, que d'autres sources mentionnent vers la fin du même siècle, et, de l'autre, ce marché des laines (Floci) pour les pâtres transhumants roumains qui s'appelait déjà, peut-être, Piua Petrei, c'est-à-dire la „Fabrique de drap" d'un certain Pierre. Le ton de ce privilège est celui d'un maître. Le roi Louis, un magnifique dominateur, croyait donc pouvoir donner des ordres indiscutables en deçà des Carpathes sur un territoire où, du reste, les pénétrations hongroises, en fait de population, sont anciennes. Il faut en déduire que l'État d'Argeş n'avait pas encore poussé aussi loin dans cette direction [1].

[1] Notre collection dans Hurmuzaki, *Documente*, XV, p. 1, no. I et note 1.

Mais le prince qui régnait à Argeş à cette époque, Alexandre ou Nicolas Alexandre — nom double comme celui des seigneurs serbes de l'Adriatique dès une époque ancienne — était assez puissant pour pouvoir faire de Câmpulung, ville d'origine teutonique et de population saxonne et hongroise, vivant jusque là sous le patronnage de la royauté hongroise, sa capitale et pour que sa tombe soit creusée sous une pierre portant une inscription slavonne soignée, qui l'intitule „grand prince“ [1]. On verra que dès 1340 on avait cherché à donner une organisation canonique à l'Église roumaine, qui avant ce moment s'était contentée des „évêques“ cachés dans les skites de village ou de l'administration des sacrements par les hiérarques de la rive droite du Danube [2]. Dès 1359 le successeur de Macarius qui avait promis de ne pas quitter sa résidence sur le Danube inférieur, Hyacinthe, s'était déjà établi, avec la bénédiction de l'Oecuménique, à Argeş [3].

Déjà, à côté des mariages de princesses roumaines dans la péninsule des Balcans, comme celui du Tzar Alexandre avec une fille de Basarab, il y a celui d'une fille de Vladislav, fils et successeur d'Alexandre d'Argeş, avec le Palatin de Hongrie, de la famille des ducs silésiens, apparentés aux Piastes royaux de Pologne; elle fut ensevelie dans l'église de St. Ladislas à Várad (Oradea). Une tentative du Voévode de Transylvanie de conquérir cet État, qu'il considérait comme une simple dépendance, un fief quelconque, de son souverain, finit par une défaite et la concurrence entre Vladislav et Louis pour la possession de Vidine, où régnait ce Tzar local Sratchimir, fils peut-être d'une princesse roumaine mariée à Trnovo, apporta, en dépit des intérêts de la foi catholique servie par les Franciscains, l'abandon, des deux côtés, de cette place déjà envahie et le retour au seigneur bulgare.

---

[1] Voy. Iorga, *Inscripţii din bisericile României*, I, chapitre *Câmpulung*.

[2] Notre collection de documents grecs, dans Hurmuzaki, XIX, p. 1, no. II.

[3] *Ibid.*, p. 1 et suiv., nos. III-IV.

Il fallut donc transiger avec celui qui était un voisin vivant par lui-même, et un voisin incommode, pouvant devenir menaçant. De grands projets de croisade nouvelle agitaient l'Occident, et, bien entendu, Louis, qui sera créé par l'Église d'Avignon capitaine de la guerre sainte, devait y avoir un rôle, et même le premier, un roi de Chypre, un roi de Pologne même, n'ayant pas, de par la tradition, autant de droits à l'hégémonie sur cette expédition projetée.

Vladislav eut donc tout ce qu'il voulait, ou pouvait ambitionner. En 1368, le lendemain de sa défensive victorieuse contre l'armée transylvaine, il pouvait prendre le double titre, gagné sur les droits du roi angevin, de Ban de Severin et de duc de Făgăraş. Ce second fief signifiait non pas la possession de ce seul château, qu'il fit fortifier le premier, mais de tout le territoire, assez large, qui, s'étendant entre la rivière de l'Olt, descendue du pays des Szekler, et les Carpathes, porte encore dans la géographie populaire le nom de *Ţara Oltului*, „pays de l'Olt". Il y établit ses burgraves et distribua à ses boïars des propriétés dans les villages, nombreux même avant cette époque, de ce duché, créé à la façon de ceux dont Jean-le-Bon, le parent éloigné régnant en France, avait gratifié ses fils aux dépens de l'unité, si difficilement gagnée, du territoire royal. Bien entendu, il n'est plus question des possessions de la Couronne de Saint Étienne au Sud des Carpathes. A la date indiquée plus haut Vladislav dispose en maître de la voie de Brăila et de toute autre voie de commerce dans son pays ; il supprime pour les gens de Braşov la douane de Slatina sur l'Olt inférieur, qui rappelait l'époque où il y avait une autre formation politique sur la rive droite de ce cours d'eau, proclamant ainsi la réunion des deux „Roumanies" [1].

Vladislav traite, dans ce document adressé aux marchands du grand centre de commerce au Sud-Est de la Transylvanie, le roi de „naturalis dominus gratiosus", ce qui ne signifiait pas de sa part la disposition à accepter le fait que jamais celui auquel il

---

[1] Iorga-Hurmuzaki cité, XV, pp. 1-2, no. III.

pouvait opposer une armée nombreuse de paysans — comme les Suisses à la Maison d'Autriche, elle aussi suzeraine d'après toute la tradition — tranche en maître chez lui. Pour comprendre combien l'Angevin devait être prêt aux concessions, il faut penser à tout ce qui s'était passé après la disparition des Arpadiens, dont le dernier, du reste, André le Vénitien, venu après un roi dominé par les Coumans, avait été plutôt, pour la noblesse hongroise, un souverain appelé et adopté, n'ayant donc que l'autorité qu'on voulait bien lui accorder. Vainqueur après beaucoup de difficulté sur ses deux concurrents, le Tchèque et le Bavarois, Charles-Robert arrive à peine à se voir reconnu en Transylvanie, qui avait été pendant quelque temps, sous le puissant Apor, allié aux dynasties balcaniques, presque détachée de la couronne apostolique. Dès le commencement de son règne brillant, Louis, qui a aussi un héritage napolitain à réclamer sur les assassins de son frère André, en même temps qu'il veut affirmer contre Venise ses droits en Dalmatie, est pris par la contagion de l'idéal de croisade, ressuscité à cette époque. La tentative de marcher sur la voie qui mène à Constantinople, où on pourrait reprendre l'Empire latin, ne lui avait pas réussi. Disputé entre tant d'ambitions et d'intérêts, il n'est pas le souverain, de marque moderne, qui aurait voulu gouverner par lui-même, avec son royaume, tout ce qu'il pouvait considérer comme des dépendances de la Hongrie médiévale.

La Hongrie, comme État vivant pour lui-même, poursuivant ses propres buts, n'a jamais existé, à partir du moment où elle est entrée au service de la Rome pontificale, qui jusqu'à cette époque s'est arrogé le droit de disposer, en cas de discussions, de cette Couronne qu'elle avait donnée, dans certaines conditions et pour une mission bien déterminée, à Saint Étienne, qu'elle consentit, pour sa fidélité dans l'accomplissement de cette mission, à béatifier. On ne peut pas donc parler, à n'importe quelle époque, d'une „nation" hongroise combattant dans un but de conquête égoïste contre d'autres „nations". Le faire, c'est ignorer l'esprit du moyen-âge. Il n'y a pas même de ce côté l'instinct qui dresse

le pays roumain resté libre contre toute tentative à lui imposer un maître étranger. Aucune autorité de caractère universel ne peut donc lui faire accepter comme maître réel, — et pas comme suzerain lointain, envers lequel on se paye par des phrases et des gestes qui engagent si peu, — un homme d'une autre race venant d'un autre pays, alors que la Hongrie finit par admettre ces Français, ces Napolitains, parlant les langues de leurs pays d'origine, pour la seule raison que le Pape a disposé en leur faveur de ce qu'il considère comme son droit incontestable.

La Roumanie d'Argeş est donc facilement reconnue comme un État : l'envoi de la mission hongroise mentionnée dans le document de 1368 le prouve. Un État vassal dans le sens français du mot, le seul que Louis puisse saisir et admettre, et le seul État vassal de sa couronne. Lorsque, par le remplacement de la lignée de Dragoş au profit de celle du *fuoruscito* Bogdan, il y aura l'autre Roumanie, du Nord, avec, à l'Est de la Transylvanie, un rebelle qui n'a jamais fait le geste de l'hommage, le pays de Vladislav représentera, avec sa vassalité nominale, une compensation pour l'orgueil blessé du roi et peut-être même, à cause de l'inimitié naturelle contre l'intrus, un appui.

II.

RELATIONS DE L'ÉTAT ROUMAIN DU SUD AVEC LES BULGARES

L'État roumain d'Argeş s'est annexé, comme on l'a vu par la disparition de la douane sur le cours inférieur de l'Olt, la formation existante de l'autre côté de cette rivière, héritant ainsi du pays de Vâlcea-Farcaş, de la vallée du Jiiu Supérieur — mais sans avoir Haţeg — et Inférieur jusqu'au Danube; les gens appartenant à la vieille forteresse de Mehadia ou Mehedia, les Mehedinţi (le suffixe serbe *inţi* correspond à celui, roumain, de *eni)*, reliés à Severin, viennent de lui être cédés, et, au moment où Louis de Hongrie abandonne le rêve d'un nouveau Banat, créé à côté, celui de Vidine, il n'y a plus de concurrence hongroise à l'Ouest; les droits de la forteresse jadis cédée aux Hospitaliers devaient s'étendre assez loin dans une contrée où, à Lugoj, à Caransebeş, places de vieille défense médiévale contre l'Empire byzantin, vivait une population de Roumains libres, comme ceux du Maramurăş, d'une énergie toute particulière, à travers l'histoire moderne entière. En même temps, écartant toute immixtion royale du côté où le Danube se relève vers le Nord, cet État, de rapide développement, s'ouvre vers l'Orient byzantin et italien par la possession du port de Brăila, où le voyageur bavarois Schiltberger nous fait voir une vraie affluence de vaisseaux venant de tout l'Orient. Il n'y a pas de doute que, aussitôt après être descendu de Câmpulung plus bas dans la vallée de la Dâmboviţa, il arriva, sur le Danube central, dans cette région de collines qui de Bucarest mène à Giurgiu, encore

un village, mais qui deviendra bientôt une puissante place forte, d'où on peut regarder dans les Balcans. Quant à la Moldavie rivale, elle est encore bien loin, au Nord-Ouest, se dirigeant au début, non pas vers la „Transalpina“, si bien défendue, avec laquelle, du reste, il n'y a pas les liens de famille, qui auraient été si naturels entre Roumains et qui existaient entre celle-ci et les Balcaniques, mais bien, comme on est, et on reste, pendant quelque temps, en pays tatar, les agents du Khan recueillent encore, après tel prince bulgare apanagé, le *gumruk* mongol à l'embouchure du Dniester, qui ne sera que bien tard une possession des princes moldaves. De ce côté on n'a rien à craindre, et même, étant donnée cette présence des Tatars et l'insignifiance momentanée du territoire lui-même, rien à espérer.

Il y a donc une espèce d'unité roumaine, de caractère guère moyen-âgeux, dans le sens seigneurial, mais bien populaire et pour ainsi dire moderne, entre les Carpathes et le Danube. Au-delà du fleuve que Vladislav devra, plus même que cela: sera obligé de passer, on a, au contraire, avec un impérialisme ancien, jadis glorieux, qui se meurt, un émiettement du territoire sur lequel reposait le Tzarat des grands Assénides.

Les Roumains trouvent donc la possibilité d'y pénétrer, et ils auraient pu le faire d'une façon plus hardie, entrant dans la péninsule sur la voie de leurs ancêtres daces, s'il n'y avait eu le frein permanent d'une origine qui ne permet pas les coups de hasard et l'annexion de territoires étrangers.

Au centre, l'„empereur“ de Trnovo, si magnifique jusque dans les derniers manuscrits qui représentent Alexandre en empereur d'Orient avec la couronne fermée du grand Constantin dont il se présente comme héritier, en concurrence avec le Paléologue de Byzance, a besoin pour se défendre contre une Serbie si vivace du concours de ces voisins du Nord, de ces parents qui ne peuvent pas pourtant lui gagner la victoire.

A l'Est, des aventuriers, portant des noms qu'on rencontre

aussi chez les Roumains : Balica (nom d'un boïar moldave à la fin du XVI-e siècle) et Dobrotitch (de Dobrotă, nom très répandu dans l'onomastique et la terminologie géographique des Roumains de toutes les provinces), avaient occupé et retenu comme dépendant de Byzance ce littoral descendant vers Varna, où au XIII-e siècle déjà il y avait eu une formation particulariste. Cet État du littoral, cette Primorié, pareille à celle des Serbes sur l'Adriatique, tendait à occuper les bouches du Danube, où il y avait une ancienne pénétration génoise, prospère, à Licostomo („bouche du Loup"; cf. le correspondant slavon actuel plus à l'Est: Vâlcov), reliée à la domination de la même république italienne sur l'embouchure, le „liman" ou lac maritime du Dniester. Là cependant, dès avant la moitié du XIV-e siècle le prince roumain, bientôt maître de toute la ligne du Danube, dont les Bulgares sont en train de se retirer, cherche un Métropolite reconnu par le Patriarcat de Constantinople, et il est assez probable que, au moment où Hyacinthe changea de résidence pour s'établir dans la montagne valaque, la vieille cité déchue appartenait déjà aux Roumains.

On a vu comment, alors que Louis de Hongrie comptait entrer par Vidine d'une façon triomphale dans les Balcans, Vladislav s'intercale, occupe cette ville, qu'il n'a pas, du reste, l'intention de retenir — il le fera pour Nicopolis —, force son suzerain à quitter une conquête déjà accomplie et amène le rétablissement d'un faible prince, d'origine peut-être demi-roumaine, auquel sera accordée une fiancée roumaine, cette Anca dont le souvenir est conservé, comme patronne de littérature, dans tel manuscrit slavon. Nous verrons bientôt que cette politique matrimoniale s'étendra, avant-ou après la disparition du grand Tzar Douchan, sur ce monde serbe d'éclosion subite, mais sans avenir.

Le sens même de l'ancien Empire de Trnovo, dès le début, qui a été et reste byzantin de tendance et de caractère, est en ce moment en train de disparaître, malgré cette couronne d'or qui n'existe que dans les miniatures des flatteurs, rappelant un prestige depuis longtemps disparu. Dans ce qui a été

originairement „valaque“ et bulgare, dans ce qui s'est ensuite unifié dans des formes incontestablement et exclusivement bulgares, se sont mêlées, sans insister sur un commerce qui est génois ou ragusain, tant d'influences étrangères qui arrivent, dans les différents domaines, à être dominantes. Il y a eu là, à Trnovo, toute un période tatare, qui n'a pas pu rester sans traces. Après tel Russe soutenu par la Hongrie du XIII-e siècle, dans cette région du gué danubien à Vidine, des Coumans, à l'époque où ils disposent de cette Hongrie au point de paraître vouloir en faire une Coumanie pour leur race, donne à la nouvelle formation occidentale des Bulgares une dynastie des Tertérides qui dit par son nom même son origine nationale. Nous avons vu combien est discutable au point de vue national le caractère des dominateurs du littoral de l'Euxin. Le Tzar de Trnovo installe à ses côtés une Roumaine, puis une Juive de basse extraction.

On y conserve le titre vénérable de César, „Tzar“, pour chacun de ceux qui se sont partagé les lambeaux de l'État unitaire créé par les Assénides. Mais on a aussi d'autres tendances, qu'il est intéressant de constater. A Vidine, bien avant Sratchimir, le beau-frère du Roumain Vladislav, il y a eu, dans la même situation mal assurée et sans horizon, un Michel qui, n'osant pas s'affubler de la couronne impériale, trop lourde pour sa tête, se fait appeler, dans tel document rédigé en latin, „duc de Vidine“, donc Voévode [1], de même que le „grand voévode“, le *Domn* d'Argeş, et, en même temps, aussi „despote des Bulgares“, ce qui signifie un mariage byzantin que nous ne connaissons pas et des attaches à la Byzance grecque restaurée par les Paléologues.

Même on change, au moins dans cet angle disputé entre Bulgares et Serbes, menacé par les Hongrois et influencé par les Roumains, qui ont des rapports de commerce et d'Église avec cette ancienne ville celte qu'ils appellent Diiu,— forme passée par les règles de dérivation coutumières à leur langue, de Bdinum, les habitants étant donc des Diieni

[1] Voy. Jireček, *Geschichte der Bulgaren.*

ou, avec le suffixe serbe, aussi des Diinţi[1] —, on change, ai-je dit, de direction même. Trnovo et ce qui lui appartient jusqu'au bout n'intéressent pas autant le maître de cette région mitoyenne où peut pénétrer tant de latinisme. Aussi les rapports des Vidinois sont-ils, de même que ceux des Serbes voisins, avec l'Occident, du côté de l'Adriatique et de l'Italie. Parmi les mercenaires de tous côtés que Louis de Hongrie dirigera contre ses adversaires en Italie méridionale il y a aussi un Sichman, portant le même nom que le fils et successeur du Tzar Alexandre à Trnovo[2].

Avec un État bulgare uni et fort, d'un caractère strictement national, dominant toute la ligne du Danube inférieur, ayant des attaches, bien naturelles, sur la rive gauche, on ne croirait pas que cette Roumanie „montagneuse", qui brûle les étapes pour descendre vers le grand fleuve aurait pu se former. Il en dut être autrement lorsque cette formation de paysannerie drue, malgré le luxe et les pompes importés de Hongrie, se trouva devant la défroque byzantine d'un monde dégénéré, qui aurait été peut-être annexé par le rapide, et passager, élan serbe sans la présence des Hongrois et des Roumains sur ses frontières du Nord. Une liquidation pressée s'ouvrait en marge de la formation politique roumaine. Les premiers acquéreurs devaient être les habitants de la rive opposée, car le sens géographique du Danube demande la vie nationale et politique unitaire des deux rives. C'est l'explication de leur immixtion dans le problème de Vidine, dans l'occupation momentanée de Nicopolis[3] et, plus tard, dans la prise de possession par Mircea, deuxième successeur de Vladislav, non seulement du vieux Durostorum-Drstr, en roumain Dârstor, mais aussi de tout le pays qui devait conserver le nom de Dobrotitch[4].

---

[1] Forme que nous avons rencontrée dans la chronique de Denis l'Ecclésiarque; Papiu, *Tesaur de documente*, II.

[2] Jireček, *Geschichte der Serben*, I.

[3] Voy. notre article *Les luttes pour la possession de Vidine*, dans la revue *Convorbiri literare*, 1900, pp. 962-999.

[4] Sur lequel voy. notre réponse à M. Moutaftchiev, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, V, pp. 133-136.

III.

RELATIONS DE L'ÉTAT ROUMAIN AVEC L'IMPÉRIALISME SERBE

Le XIV-e siècle représente un mouvement de pénétration de l'Occident vers cet Orient où les anciennes formations politiques, Byzance en tête, se meurent, attendant la catastrophe finale que leur prépare la descente des Turcs ottomans en Europe.

L'établissement des Angevins en Hongrie est une des formes de cette offensive. La croisade en est une autre : cette croisade qui commença par les projets de quelque rêveurs, par les rêves d'empereur byzantin du nouveau Constantin qui devait être Charles de Valois, par les rêves de la royauté française de reprendre le rôle de Godefroi de Bouillon, ensuite par les efforts de Pierre I-er, roi de Chypre, traversant presque toute l'Europe dans l'oeuvre de propagande que lui avait suggérée Philippe de Mézières, son chancelier picard, et par ce que suivit cette tentative bruyante et pleine d'éclat, jusqu'à l'expédition africaine à Méhédia, à la chevauchée du comte d'Eu et à l'équipée malheureuse de Nicopolis.

C'est dans cet ensemble et sous cet angle qu'il faut interpréter l'éclosion subite d'un Empire des Grecs et des Serbes, tel que se l'imagina et voulut le réaliser cet homme d'une extraordinaire force de volonté qui fut Étienne, dit Douchane — la coutume serbe du double nom royal, — roi dans les limites de son héritage, Tzar pour la Macédoine, la Thessalie et ce qu'il comptait prendre sur la route de Constantinople où, en dernier lieu, il comptait s'établir.

Puissance nouvelle, qui éblouit par son ambition et le prestige que lui donna le succès d'une offensive foudroyante. Mais elle n'avait rien de trop durable, ni comme État, ni comme vigueur dans une noble race déjà fatiguée par les avatars de son histoire. Ce n'était pas un nouveau chapitre, solide, dans le développement naturel d'un organisme politique, mais bien, chez un prince qui, par ses possessions sur l'Adriatique, touchait à l'Occident, une répercussion balcanique de cet élan d'aventure, de ce romantisme éperdu qui venait, toujours plus envahissant, des régions occidentales où il s'était d'abord formé. Entre Pierre de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem — pour lui: roi de Jérusalem en première ligne, — et entre ce candidat à la couronne impériale de la Rome orientale, désirée aussi par le frère du roi de France, quelques années auparavant, il y a, sans doute, au point de vue des buts poursuivis dans la même atmosphère d'esprit, une similitude. Et il ne faut pas oublier ni les monnaies à exergue latine de Douchane, ni son titre de citoyen de Venise, ni enfin ses coquetteries avec un Pierre Thomas, envoyé par l'Église romaine pour gagner un adepte de son importance.

Ce caractère vrai de l'épopée toute personnelle, et pas nationale, de Douchane, explique seul la ligne poursuivie par ce héros à la façon des chercheurs d'exploits extraordinaires. Au lieu de se diriger vers ce Nord danubien où l'offensive de Louis de Hongrie représentait, avec un autre mirage impérial, celui des Latins d'Orient, un danger réel pour tout État balcanique et surtout pour toute forme orthodoxe du pouvoir, au lieu de s'assurer par le gué de Belgrade la possibilité d'un passage vers des régions soumises à la couronne de Saint Étienne, où il y avait, dans le Banat, plus tard seulement colonisé par la diaspora serbe, des Roumains de la même foi orientale, au lieu de poursuivre du côté de l'Est l'oeuvre commencée par la victoire, à laquelle il avait participé lui-même, de son père sur les Bulgares qui en sortirent encore plus ébranlés, il consacra tout son talent militaire et tous ses moyens d'action, ralliant sous son drapeau à l'aigle bicéphale les seigneurs serbes qui foisonnai-

ent dans les vallées macédoniennes, à pousser vers la Tzarigrade byzantine dont rêvait depuis des siècles sa race.

Mais ceci permettait à tout nouveau pouvoir sur le Danube de se développer sans rencontrer l'opposition des rudes légions serbes et de ces mercenaires allemands que le roi-Tzar avait pris à son service. Ce fut sans doute un grand avantage pour l'État roumain, qui, n'ayant nullement des ambitions impériales, pouvait ainsi consolider une création si rapidement accomplie.

On ne connaît rien sur les rapports du Roumain Vladislav avec Douchane; ils ont dû cependant exister, sans avoir néanmoins une vraie importance à cause de cet écart entre les lignes de développement des deux pays. Le Tzar sans capitale et sans frontières bien déterminées, créateur d'un Patriarcat pour tous les fidèles de la foi orthodoxe, comme remplaçant slave de l'Oecuménique grec de Constantinople, ne pouvait ni comprendre un État national, strictement national et uniquement territorial, s'en tenant, dans son titre et dans son action, à la conception du „pays roumain", et du seul pays „roumain", ni apprécier ce souverain, — puisque, nous l'avons vu, sa vassalité envers la couronne de Hongrie était simplement nominale, — qui se bornait à porter, à côté du beau titre traditionnel de *domn*, celui de Voévode, fût-ce même de „Grand Voévode".

Mais ce nom de Vladislav renvoie à une autre Serbie, celle que la royauté hongroise avait créée pour servir indirectement ses propres intérêts et qui portait, d'après une ancienne coutume slave, — adoptée aussi par les Roumains lorsqu'ils fondèrent leur second État, celui de la Moldavie—, le nom de la rivière qui la traversait: la Bosnie. Des princes et des seigneurs de ce nom s'y rencontrent jusqu'à la conquête du pays par les Turcs, et ceci n'est que bien naturel, étant donné le patronnage de St. Ladislas, invoqué par les Hongrois pour leur royauté. Vladislav aurait été donc, — s'il n'y a pas une influence directe de la Hongrie elle-même, — le fils d'une Bosniaque.

La coutume de transplanter par la volonté maternelle les

noms dynastiques chez les Roumains est avérée par le fait, à peu de distance de ce moment, du nom de l'apôtre Marc, répandu chez les Serbes jusqu'à l'intérieur orthodoxe, — Marc Kraliévitsch, le héros de la légende yougoslave —, qui, porté par un seigneur gréco-serbe d'Avlona et de Chimaira sur l'Adriatique, Mrkcha, devint, dans une forme harmonisée à la façon latine : Mircea, celui d'un important prince roumain (1386-1418), sur lequel il faudra nous arrêter dans la suite.

Mais, lorsque entre l'empereur byzantin d'usurpation Jean Cantacuzène, — encore un représentant, et combien brillant, de cet esprit d'aventure apporté par les Occidentaux, à Constantinople même —, et entre Douchane fut livrée, pendant des mois, la bataille pour la possession de la couronne de Constantin-le-Grand, les Roumains restèrent totalement étrangers à un conflit dont pouvait dépendre cependant leur avenir, sinon leur existence politique elle-même. Le geste de 1330, par le contingent envoyé dans la guerre serbo-bulgare, ne fut pas renouvelé une dizaine d'années plus tard. Au contraire, cette époque de répit pour quiconque restait étranger à cette concurrence fut employée pour donner une base encore plus ferme au pays.

Mais, une fois Douchane mort, la situation change. Ce qu'il y avait de purement individuel dans cet établissement magnifique apparaît aux regards jusque là éblouis par la splendeur des victoires. Son fils, lui aussi au double nom, Étienne sans doute, comme le père et le grand-père, mais aussi Ouroche, comme tel de ses prédécesseurs influencé par les Hongrois, était le beau-frère de Vladislav par un mariage avec une fille du Roumain Alexandre, soeur d'Anca, la „Tzarine" de Vidine. Au lieu d'entretenir des rapports politiques avec celui qui, au Nord du Danube, disposait de moyens militaires aussi importants, au lieu de surveiller les changements qui devaient se passer en Hongrie à la mort du roi Louis, qui n'avait que deux filles, au lieu même de continuer la course décevante sur Byzance, dont il conserve, naturellement, le grand titre impérial, il s'enfonce encore plus que

son père dans ces vallées de la Macédoine dont il est si difficile de sortir et il finit par se laisser presque encercler dans cette Thessalie de pâtres roumains, de marchés pour leurs laines et de traditions grecques archaïques sur lesquelles s'était étendue l'administration byzantine, laissant des souvenirs ineffaçables. Il y aura donc une royauté macédonienne plus ou moins vassale de son pouvoir impérial, mais qui certainement entendait reprendre, par dessus une aventure si brillante, mais si malheureuse, l'ancienne conception, occidentale, d'origine franque lointaine, du pouvoir sur les Serbes; puis un despotat qui ne paraît pas venir du Tzar, parce qu'il ne s'attribuait pas ce droit, mais de la Byzance des Paléologue restaurés, enfin délivrée de la menace serbe; en troisième ligne, beaucoup de Voévodes dans leurs châteaux dispersés à travers une région multiple et confuse. En tête, Ouroch, et sous lui, ou plutôt à côté de lui, capables même d'être contre lui, car ils sont d'autres origines et appartiennent à d'autres conceptions, le roi Vlcachine et le despote Ougliécha, parents associés à cette bataille sur la Maritza, en 1371, contre les Turcs.

S'il y eut, à cette première rencontre importante avec les bandes ottomanes, des combattants venus de la „Valachie", il faut entendre celle de la Thessalie, la „Grande Valachie" des Byzantins. Et même, si on se rapporte aux efforts faits par le Pape d'Avignon, soutien permanent, aussi à cause de sa qualité de Français, de la croisade d'aventures contre l'„Infidèle", quel qu'en soit le caractère, et invitant Louis de Hongrie lui-même à y prendre part, il est possible que ce contingent soit venu des seuls fiefs „valaques" créés dans ce pays par l'Empire latin et ses grands vassaux, Latins plus ou moins grécisés et Grecs, bientôt convertis, dès ce XIII-e siècle, aux coutumes, aux goûts et aux tendances des Latins.

Par ces erreurs d'une politique serbe trop tard gagnée à un impérialisme qui n'était plus de mode et qui rencontrait, en plus, devant lui l'opposition des intérêts de ceux qui avaient en mains toute la vie économique de ce qu'on appelait encore l'Empire byzantin, Génois et Vénitiens, qui se querellaient à Constantinople et se combattaient avec un acharne-

ment vraiment fraternel dans les eaux byzantines, une place s'était faite sur le Danube inférieur. Louis de Hongrie, grand par son ambition et par sa ténacité beaucoup plus que par les succès que sa politique agitée eût su gagner, avait cherché à la remplir par son projet du Banat de Vidine, maigre surrogat qui aurait remplacé cet ancien Banat de la Bosnie serbe, qui, déjà depuis longtemps, avait échappé aux Hongrois par le fait même qu'il s'était arrogé, naturellement avec la permission du Pape, une couronne royale qui s'opposait à celle de Saint Étienne autant qu'à la couronne, nécessairement rivale, des Némanides. Il avait rencontré devant lui, plus qu'une volonté de permanence locale bulgare, l'opposition nerveuse du chef des Roumains. La Bulgarie, délivrée elle aussi de la menace serbe, ne faisait que végéter, acceptant pour son agonie le système malheureux des apanages à la façon de l'Occident.

Ce qu'on appelait la „Transalpina“ en Hongrie, la Valachie dans les autres pays, pouvait donc prendre pour elle ce qu'elle voulait et, sagement, elle ne voulut que ce qui correspondait à ses origines et à sa mission la plus naturelle.

IV.

L'ÉTAT ROUMAIN DEVANT L'EMPIRE BYZANTIN

On considère ordinairement les rapports entre les États balcaniques, entre les États de tout le Sud-Est européen, et entre l'Empire byzantin comme s'il était question de querelles ou d'alliances entre des formations politiques du même caractère, ayant à leur disposition les mêmes moyens.

En pensant de cette façon, la Byzance des Paléologue paraît comme une forme politique inférieure, déchue de son importance, amoindrie et apauvrie, vivant de l'appui économique, payé de tout son prestige, qui lui venait du monde italien, si solidement établi à Constantinople, et même de tout côté dans les provinces. On s'apitoie sur le sort de ces empereurs toujours à court d'argent, tendant la main pour des aumônes qui ne venaient pas et prêts à sacrifier pour un pauvre emprunt ce qui devait leur être plus cher que toute autre chose au monde : cette fidélité à la foi orthodoxe qui a été toujours le principal appui moral et la légitimation même de la basiléia millénaire.

Des savants grecs ont commis habituellement une autre erreur, tout aussi grave que celle qui consiste à considérer l'Empire, le „plus bas Empire" sous le rapport de ses possessions territoriales et de ses moyens d'action. Reliant la Grèce classique, un tout autre monde, à cette Byzance si romaine dans ses origines et par ses principes, ils accordent à ce qui aurait signifié seulement des phases dans le développement de la nation hellénique, de caractère permanent et de solidarité parfaite, indestructible, une signification

nationale, qui, malgré les instincts naturels à toute race, n'existait encore nulle part.

Avec la Byzance territoriale les Roumains n'avaient et ne pouvaient avoir aucun rapport. Jadis l'Empire avait disposé en maître des eaux de la Mer Noire et, comme une conséquence logique, du Danube aussi, avec ses deux rives. Maintenant cette Mer appartenait aux Génois de Péra établis sur toute la côte septentrionale de la Mer Noire, dans la péninsule de la Crimée et jusqu'à la montagne du Caucase, magnifique groupe de possessions ayant leur centre dans la ville si grande et si prospère qui fut Caffa, fondée en terre mongole, pour le grand profit du Khan de la Horde d'or. Quant au Danube lui-même, avec la déchéance des Bulgares aussi, il avait perdu toute importance économique et il était traversé par les seules barques des pêcheurs.

Avec les Grecs de Byzance il n'y avait aucun autre rapport que celui, du reste en concurrence avec ces Génois, beaucoup plus forts, vendant et achetant, échangeant des draps, des épices, des cloches contre le blé et les matières premières des pays danubiens, de quelques marchands qui venaient chercher fortune en pays „barbare". A peine quelque mention occidentale de ce commerce, d'une valeur minime.

Mais il n'y avait pas qu'une seule Byzance, celle de la puissance matérielle.

D'abord une autorité comme celle de l'Empire est capable de survivre à toutes les catastrophes, à s'imposer malgré toutes les déchéances, se manifestant à certains moments avec une force, avec une conscience d'elle-même qui étonnent. Or, chaque fois que n'importe où, dans sa résidence, maintenant si peu „gardée par Dieu", ou au cours de ses voyages à Venise, à Avignon, plus tard dans la si nouvelle Moldavie, enfin à Ferrare, à Florence, un empereur paraît, les anciens souvenirs se réveillent: on est fier de l'accueillir, de lui faire honneur, de montrer qu'on est capable de comprendre tout ce qu'il signifie de par cette archaïque couronne

qu'il porte. Le lendemain on discutera avec lui des prêts d'argent, on pèsera les joyaux, d'une valeur d'art si grande, qu'il est contraint de mettre en gage, on fera ses comptes avec un débiteur si peu capable de remplir ses engagements. Mais devant le public qui acclame le souverain exotique aux longues boucles et au vêtement de vieux brocart il y a encore la nécessité d'honorer, d'„adorer“ l'empereur, un empereur ayant plus de prestige historique que le seigneur territorial qui par la force de ses armées, parfois par son insignifiance même, est devenu empereur en Occident.

Lui-même a une très haute idée de son pouvoir, de son droit, de l'autorité millénaire qu'il représente. Il conserve la conception romaine de l'oecuménicité nécessaire et en même temps il reste attaché à la croyance médiévale que ce ne sont pas les moyens matériels qui fixent le rang d'un prince, mais l'origine même de sa situation, les actes historiques sur lesquels elle repose. Les lettres de l'empereur Manuel, où il traite de „barbares“ des souverains infiniment plus puissants que lui, sont sous ce rapport d'une éloquence convaincante.

Dans le monde sud-est oriental de l'Europe, habitué à accepter ou à désirer celui qui pour les Slaves est le Tzar, pour les Albanais le „mbret“, pour les Roumains l'„Împărat“, cette autorité purement idéale est, naturellement, encore plus grande. Quiconque réside dans la cité sacrée de Constantin a droit à un respect qui ne s'explique pas par des réalités, mais que personne, et rien, ne peut détruire.

Les Roumains accueilleront plus tard seulement l'empereur Jean, qui revenait d'Occident par la Chilia moldave et un prince comme Alexandre-le-Bon, organisateur de son pays, sera très fier de recevoir de la grâce du basileus des présents par lesquels il se sentait pour ainsi dire consacré moralement. Toute une légende se formera, durant jusqu'au XVIII-e siècle, sur cette apparition extraordinaire et sur ce qui en résulta comme considération pour la principauté. L'icône donnée au monastère de Neamţ par l'impératrice Anne sera entourée d'une vénération qui n'est pas seulement religieuse, parce qu'elle représente aussi comme un titre de droit.

De Constantinople dut venir, encore par suite de ce séjour si bref du maître politique de l'orthodoxie inébranlable, la pièce liturgique qui représente cet Alexandre et sa femme Marina comme un „autocrator" et une „autokratorissa".

Mais, à côté et avant tout, *Byzance n'est pas seulement l'Empire, mais l'Église.* Et cette Église, malgré les concessions faites aux Latins par les empereurs, mais jamais ratifiées par la conscience populaire, est inattaquable, en tant qu'insaisissable. Peut-on la conquérir, même si le patriarche faiblit et appose sa signature à l'acte d'union de Florence, Jean V Paléologue ayant déjà „trahi", trois quarts de siècle auparavant, à Avignon? Peut-on la poursuivre et la détruire dans ces repaires qui sont, même en dehors de la „Montagne Sainte" de l'Athos, les couvents, les skites parsemés à travers tout le monde de foi „grecque", sous d'autres souverains politiques que cet empereur aux abois? Lorsque l'Empire faiblit, alors, par un procès qui domine la physiologie, un autre organe prenant sur lui la fonction qui ne peut plus être remplie par celui qui l'a détenue jusque là, l'Église s'élève d'elle-même. Sous ces Paléologue si frêles, dans cet Empire déjà mourant, l'autorité de l'Oecuménique se relève, elle s'affirme, elle devient envahissante, exclusive et même persécutrice pour les récalcitrants, non seulement dans le voisinage, mais bien loin au-delà. Elle règle la hiérarchie orthodoxe dans cet État du roi Casimir qui est pour une bonne moitié, celle habitée et jusque là dominée par les Russes, étrangère à la foi latine, et ennemie, et jusque dans l'autre Russie, celle des Moscovites; les rapports du pouvoir spirituel, dans cette Église, seront réglés par l'intervention, dominante, méprisant tout risque, des patriarches de Constantinople.

En pays roumains, il n'y avait pas seulement l'ancien isolement d'une vie religieuse de caractère humblement populaire, que le patriarcat, à l'époque glorieuse de l'Empire, avait négligée ou méprisée. Un moine macédonien, d'origine mêlée, Nicodème, venait de fonder, avec l'appui des pieux

princes du pays, des couvents de langue slave, à Vodiţa et a Tismana, à Cotmeana ; reçu par le roi de Hongrie en Transylvanie, il y fonde la maison de Prislop, avec un hégoumène-évêque. Bientôt trois des moines lettrés formés sous sa direction passent en Moldavie, où le monastère de Neamţ, sous la montagne, s'élève comme un pépinière d'évêques libres, sans attaches avec la lointaine Constantinople.

Mais, aussi, dès la fondation d'un État roumain unitaire, une emprise latine existe, continuant celle des missionnaires parus dans ces contrées, à Severin et probablement ailleurs aussi, dès le XIII-e siècle au moins. En attendant que des dominicains allemands, venus par la Pologne et attachés au royaume du roi Casimir, fondent en Moldavie l'évêché de Siretiu, seconde capitale du pays, il y avait non seulement dans cette partie de la vie politique roumaine, une pénétration franciscaine, venue du pays des Szekler, du côté de Bacău, fondation hongroise à cause des mines de sel, voisines, d'Ocna, mais, en Roumanie „valaque", l'établissement épiscopal des mêmes „frères" de St. François, à Argeş, résidence de Basarab, d'Alexandre et de Vladislav. C'était, du reste, l'époque où Constantinople même, peu assurée de son sort, était prête aux concessions les plus importantes envers les Latins.

Mais l'Oecuménique se ressaisit bientôt. Il empêche, comme nous l'avons dit, le Métropolite de Vicina de quitter son siège danubien et de se mettre à la disposition du prince Alexandre, parce que celui-ci n'a pas agi de la façon dûe, se soumettant d'abord, avec toute son „Hongrovalachie", titre donné par Byzance, par cette Byzance ecclésiastique elle-même, pour distinguer d'avec la Valachie balcanique, qui a un diocèse, depuis longtemps canonique. Lorsque ce geste est accompli, et seulement alors, les actes de fondation : décret patriarcal, lettre au maître du pays, sans doute une autre au nouveau chef de l'Église „hongro-valaque", sont signés par l'Oecuménique. L'orthodoxie a ainsi encore une province dument reconnue, et, à l'occasion des conflits, qu'on pouvait prévoir, entre le prélat grec et le maître d'un pays

habitué dans tous les domaines à une large autonomie, le patriarche intervient, et de la façon la plus décidée, sa sentence devant être, à la fin, acceptée.

Un moment viendra où le point de vue grec, qui se manifeste aussi par l'élection d'un second Métropolite, Daniel Kritopoulos, s'impose, faisant venir pour ce pays de Vladislav et de Mircea un moine de l'Athos, Chariton, prote de la Sainte Montagne, lequel probablement ne quitta pas son couvent pour occuper un siège métropolitain aussi lointain, dans un pays și peu connu et peu apprécié.

Ce pays, le patriarche n'entend pas le reconnaître pleinement comme indépendant, créant un vrai Métropolite de la Roumanie d'Argeș. Le roi de Hongrie, que l'Empire à cette époque même appelle à son secours, l'empereur, Jean V visitant la capitale royale, Bude, pourrait s'en froisser, ces régions n'étant que la „Transalpina" de son vassal roumain. Hyacinthe ne fut donc qu'un „exarque", un délégué pour un pays qui n'est au fond que les „montagnes" (τῶν πλαγηνῶν); le titre de „Hongrovalachie" pouvait même être considéré comme une reconnaissance des droits de l'Angevin. Quand, dans la querelle entre Hyacinthe et Daniel, ce dernier est reconnu par le patriarche comme Métropolite (pas évêque seulement), „d'une partie de la Hongro-valachie", mais résidant à Râmnic sur l'Olt,—et c'était la confirmation des droits de la couronne hongroise sur l'ancien Banat de Severin, où à ce moment peut-être il n'y avait pas de possession réelle par le prince roumain—, ces prélats ont aussi des titres d'*in partibus* byzantins. Plus tard, sous le nouveau roi Sigismond, encore si incertain sur son trône, un autre „exarcat" sera créé, sous la forme d'une „stauropygie" dépendant directement de Byzance, par le patriarche Antoine, pour le Nord de la Transylvanie et le comté de Marmaros (Maramurăș), ayant comme résidence le couvent de Peri, fondé par la dynastie roumaine qui venait d'être évincée de la Moldavie par le rebelle Bogdan qui est le vrai fondateur de ce pays. En 1391 on pensait à donner à Siméon, hégoumène de Peri, le siège russo-polonais de Halitch [1].

[1] Iorga, dans Hurmuzaki, XIV, p. 15, no. XXXI.

Peu de temps se passera et cette Moldavie elle-même devra abandonner ses évêques serbes pour accepter celui envoyé par l'Oecuménique. Un „protopope" Pierre avait été nommé, en 1395, vicaire du pays [1], auquel, maintenant, le patriarche, peu orienté dans les réalités de ces contrées, qu'il découvre en même temps qu'il arrive à les dominer, donne le titre, de simple détermination géographique, influencé cependant, sans doute, par la „Hongrovlachie", déjà fixée, de „Rhossovlachie", Valachie du côté de la Russie polonaise, où il y a encore un souverain dont il faut tenir compte. Pierre n'était, du reste, comme un Isaac, qu'un hégoumène à la façon serbe et de langue slavonne, car „pope" est, dans le régime installé par Nicodème, un moine-prêtre, un hiéromonaque.

Ici aussi, on n'admit pas une élection par le prince, ses boïars et le clergé, plus ou moins canonique, du pays ; il y eut encore, bien que sans maintenir la conception de l'„exarcat", le passage à la Métropolie d'un prélat qui avait été consacré par celui de Halitch [2] dans l'ancien Maurokastron byzantin, le Moncastro génois, la Cetatea-Albă des Moldaves. Du reste, un des évêques-moines du pays avait soumis au patriarcat ses couvents [3].

Ainsi fut établi le premier Métropolite en même temps canonique et accepté par le prince, ce Joseph (1401), qui, d'abord, avec un autre, Mélétius, les deux étant des „popes" aussi, avait été sommé par Byzance, de la façon la plus dure, d'abandonner un Siège non canonique [4]. Un autre évêque, Théodose [5], avait dû partir, un troisième, Jérémie, nommé par le patriarche pour cette „Maurovalachie", ayant dû être établi chez les Bulgares, où la conquête turque avait fait disparaître le patriarcat slave, le siège étant occupé alors par le grand lettré Euthyme (Varna et Vidine avaient été soumises à Byzance même sous les Tzars chrétiens) [5]. Un Mé-

[1] *Ibid.*, p. 18 et suiv., nos. XLII et suiv.

[2] *Ibid.*, p. 31 et suiv

[3] *Ibid.*, pp. 16-17 et 17, nota 1.

[4] *Ibid.*, pp. 21-22, no. XLV. Cf., sur un prêtre moldave en Valachie, *bid.*, pp. 30-31, no. LXVI.

[5] *Ibid.*, p. 34, no. LXX.

tropolite de Mitylène, puis un archevêque de Bethléem avaient été chargés de conclure un pacte de concessions mutuelles avec Étienne, prince de Moldavie[1].

L'autorité du patriarche était si grande en ce moment que, en recevant l'empereur et roi Sigismond, vaincu à Nicopolis, il était prié par ce Latin de lui faire avoir, aussi au nom de l'empereur Manuel, l'alliance du roi de Pologne[2]. Constantinople, assiégée par les Turcs, en avait bien besoin[3].

---

[1] *Ibid.*, pp. 23-24, no XLVII; pp. 24-25, no. LI. Une nouvelle tentative de créer un Métropolite de Moldavie à l'insu du patriarche, *ibid.*, pp. 37-38, no. LXXII.

[2] *Ibid.*, pp. 27-28, no. LII-LIII.

[3] *Ibid.*, p. 29, no. LVIII.

V.

ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT. CRÉATION D'UNE NOUVELLE SYNTHÈSE ROUMAINE.

L'ancienne vie roumaine, de caractère nettement et exclusivement populaire, avec des institutions patriarcales, — pareilles à celles de la Sardaigne, où il y a le grand dignitaire des „béliers“, dans un milieu plutôt pastoral, — ou à celles des vallées alpines du Frioul, qui venaient du principe même de l'organisation dans un milieu d'isolement presque parfait, dut être transformée pendant ce XIV-e siècle, déjà moderne, au cours duquel, par les pénétrations latines comme celle des Angevins en Hongrie, des républiques italiennes à Constantinople et dans toutes les anciennes provinces de l'Empire byzantin, ainsi que par la nouvelle poussée asiatique de Turcs ottomans, tout est en plein et rapide changement.

L'élément latin était sous presque tous les rapports au début même de la première phase, plusieurs fois séculaire, du développement de la race roumaine. On était paysan, pas à la façon, réglementée et souvent opprimée, de l'Orient, mais selon les coutumes de liberté dans certaines régions restées largement autonomes de cet Occident dont venait sur le Bas Danube une si forte proportion des ancêtres. Une recrudescence de cette influence a été constatée dans la propagande, inlassable, de l'Église catholique, qui n'arriva cependant, — malgré la compréhension et la sympathie que pouvaient rencontrer dans cette vieille démocratie paysanne les moines mendiants du *poverello* d'Assise, qui

parlaient, lorsqu'ils venaient de l'Italie, une langue ayant des rapports aussi étroits avec le roumain —, qu'à fonder des établissements purement formels et à imposer à des princes comme le remuant Vladislav des vaines invocations de saints latins de Hongrie pour faire plaisir au roi suzerain.

A côté, il y a eu ces liens de commerce, auxquels nous avons déjà touché. Pendant la seconde moitié du XIV-e siècle, entre 1360 et 1370, lorsque Vénitiens et Génois se combattaient avec acharnement pour la possession de l'île de Ténédos, les premiers venaient avec leurs vaisseaux chercher le blé du Danube roumain aux *caricatoria*, aux échelles du Bas-Danube [1]. Plus tard des marchands de Gênes iront jusqu'à la nouvelle capitale moldave, la troisième, Suceava, et nous avons conservé des pièces sur les procès que souleva leur initiative hardie [2].

A côté, apparaissent les Ragusains. A peine sortis d'un latinisme originaire, manifesté aussi par la langue romane de Dalmatie, disparue de nos jours, ces marchands nobles, qui connaissaient très bien la race roumaine par les „Vlaques de la montagne", chez lesquels ils achetaient le fromage des troupeaux, se cherchèrent dès ce XIV-e siècle un gain nouveau dans les régions danubiennes, où on les trouve plus tard, de Timişoara, dans le nouveau Banat des Angevins hongrois, à la Drstr bulgare, qui deviendra la Silistrie des Turcs. Une curieuse présentation de l'histoire roumaine la plus ancienne se trouve dans l'ouvrage du patricien Jacques, fils de Pierre Luccari, qui illustra à la fin du XVI-e siècle le passé de sa cité par un livre de compilation et de mémoires personnels qui est hautement intéressant, bien que parfois, comme sources d'information, indéchiffrable. Il cite dans cette page, où il est question d'un Radu Negru, personnage légendaire formé du souvenir de Radu, prince valaque vers 1370-1380, et du grand fondateur d'églises Neagoe,

[1] Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 49-50.

[2] Iorga, *Acte şi fragmente*, III, *passim*. Les recherches patientes de M. G. Brătianu n'ont pu ajouter que très peu au contenu de ces actes, caractéristiques et essentiels.

ou Negu (dont Negru), et de ses successeurs, les „mémoires" d'un boïar valaque Murgul dont le nom rappelle la Moldavie de l'époque de Luccari lui-même. Nous avons pensé à une „exposition d'ambassade", sous le prince valaque Dan, mentionné par la source, avec une confusion de noms, mais il faut avouer que l'explication n'est pas complètement satisfaisante. En tout cas, la légende du „prince noir" de la Valachie se rencontre dans les documents seulement dès la seconde moitié du XVI-e siècle. Des Ragusains, des „Latins" sont mentionnés plus tard dans les pays roumains aussi comme médecins chargés de missions diplomatiques (un Jérôme Matiévich au XVI-e siècle) et la ballade populaire connaît dans la Dobrogea de riches „latins", répandant leurs ducats au milieu d'une population de paysans [1]. Plus tard il y aura dans ces régions des banquiers ragusains, de cette même famille des Luccari, des fermiers pour les revenus des deux pays roumains, en première ligne pour les douanes, des agents diplomatiques bien informés, utiles et influents, et jusqu'à des mariages entre ces nobles de la Dalmatie, jadis romane et, alors, fortement italianisée, et entre des femmes apparentées à la dynastie valaque.

Mais, alors que du côté de la Pologne il y a encore l'intermédiaire de la Russie orthodoxe soumise aux Lithuaniens, à peine convertis pour la seconde fois au christianisme latin, c'est par la Hongrie de domination angevine que viennent les plus fortes influences du latinisme occidental.

La diplomatique des princes du Nord, de la Moldavie, est entièrement sous l'influence des documents hongrois. Il s'agit ici d'un pays à coloniser, comme l'Angleterre par les

---

[1] Voy. notre article sur les liens avec Raguse dans le „Bulletin de l'Institut sud-est oriental", X, pp. 33-34 (aussi édition séparée). Sur Matievich notre étude dans la revue *Archiva societății științifice și literare* de Jassy, IX. Sur les Ragusains de Timișoara, Fermendžin, dans les *Acta Slavorum meridionalium ;* aussi notre article sur la Valachie au XVI-e siècle, dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine", seconde série, XVIII

Normands, avec les éléments amenés par la première et surtout la seconde lignée des princes du Marmoros hongrois, où ils vivaient depuis des siècles, y conservant une nombreuse parenté et des possesions ancestrales sur la terre du roi. Au contraire, en Valachie, pays d'ancienne habitation et de propriété garantie par sa durée séculaire, il ne s'agit pas de délimitations précises comme celles des secrétaires princiers moldaves, mais bien d'immunités, la dîme étant épargnée aux fidèles d'un souverain sorti du développement naturel d'un monde strictement rural.

On verra l'origine des dignitaires de la Valachie: sans former encore un ordre hiérarchique, qui ne s'imposa que bien tard, et pas d'une façon très précise, ils existent d'une façon presque cohérente dans les documents de ce XIV-e siècle; en Moldavie commençante, qui descend rapidement, préoccupée de cette foudroyante conquête de villages patriarcaux, de terres abandonnées par les Tatars et de quelques propriétés, ainsi que de celles appartenant à de grands seigneurs sans aucune valeur politique, plus que d'une vraie oeuvre d'organisation, on trouve, pêle-mêle, des starostes à la polonaise, des capitaines, comme ceux des chevaliers à la française, des *milites*, créés et choyés par l'aventure orientale, de croisade, des Angevins, avec quelques offices à titre slave, qui viennent plutôt de la Russie lithuanienne que de la Valachie déjà fixée, comme on l'a vu, sur la qualité des conseillers du maître. Chez ces Moldaves soldats, le *jude*, le juge, de si vieille tradition, n'est pas le descendant du fondateur d'un petit État, confondu ensuite dans la principauté, car le *județ*, qui n'existe pas en Moldavie, est remplacé par le *ținut*, le *tenutum* de la cité *(cetate)*, commandée par un *pârcălab* (du hongrois *porkoláb, Burgraf)*; ce nom de „juge", si largement répandu en terre roumaine, avec la traduction en slavon de: knèze, elle aussi pour une chose jadis si respectable, mais une domination passée en folklore, ne représente ici que le propriétaire d'une terre.

L'esprit même dans cette „domnie" plus récente des Roumains est autre que dans la Valachie dont nous avons déjà

signalé la „démocratie“ qui subsiste jusqu'à nos jours. Là il y a des barons, l'épée en main, entourés de camarades et de soldats auxquels on distribue les terres des étrangers vaincus et celles qui n'ont pas un maître légitime, pouvant présenter ses documents de propriété. Ce pays de guerriers arrivera donc facilement, après une courte période en quelque sorte incertaine, à créer une dynastie, avec son ordre de succession — on s'en tient même à la descendance féminine, par l'héritière Muşata („la Belle“), Marguerite, de propension catholique, patronne des dominicains, qui était la fille de Laţcu, lui-même fils du fondateur qu'a été Bogdan.

Nous avons déjà signalé la création de ce nouvel évêché de Siretiu, dû aux Frères Prêcheurs, qui eut, d'un bout à l'autre, des occupants envoyés par la Pologne et restés non assimilés à la vie, si fortement roumaine, du pays, donc enclave étrangère destinée à dégénérer et à disparaître.

De cette Pologne, des nouveaux colons apportés en Galicie par le roi Casimir, est venue une population allemande qui a formé la première bourgeoisie des capitales successives qu'ont été Siretiu et Suceava. Ces éléments germaniques, d'un autre caractère que les doux Saxons de Baia, conservent tous leurs liens avec leurs congénères de la nouvelle province polonaise; ils envoient leurs fils aux écoles galiciennes. Mais dans leur nouvelle patrie ils n'ont pas trouvé des privilèges comme ceux qui les maintinrent libres et distincts dans l'ancienne. Aussi la décadence sera-t-elle rapide. La poussée roumaine dans les villes aussi finira par les éliminer, tandis que les gens de Baia écriront en allemand jusqu'au XVI-e siècles leurs lettres aux parents de Bistritz en Transylvanie et, conservant jusqu'à la Réforme, et même au-delà, leur foi catholique, avec leur ancienne et belle église, ils rédigeront en latin, mais surtout dans leur langue maternelle, les inscriptions tombales entourant des sculptures d'ornement comme celles coutumières chez les Roumains [1].

---

[1] Nous les avons publiées dans le „Bulletin de la Commission des Monuments Historiques“. XXIV, p. 1 et suiv.

On trouve encore au XVI-e siècle des restes d'autonomie municipale à Baia. Jamais cependant il n'y eut en Moldavie la cité murée, avec ses corporations, comme en Transylvanie; avec le titre polonais de *vojt* ou celui de *şoltuz* (Schulteiss), venu par la même voie, il y a cependant dans ces villes moldaves, si fortement dominées par un prince vraiment maître d'un pays soumis et fortifié, des Conseils, avec des *pârgari (Bürger)*, comme en Valachie, où cette organisation, le *jude* en tête, vient d'une pénétration qui remonte au commencement du XIII-e siècle déjà.

C'est encore par une influence latine qu'on eut en pays roumains dès le commencement du XV-e siècle cette traduction des Écritures qui nous a été conservée dans les Actes des Apôtres, manuscrit découvert à Voroneţ, couvent de la Bucovine, dans le Psautier de Şcheia, ancien bourg slave, près de la cité de Roman, fondée par un des fils de la „Belle", Roman ou Romaşcu (dont l'appellation de Romaşcani pour les habitants), ainsi que dans les formes revues par le diacre-secrétaire Coresi ou Coresie (nom grec, habituel dans les îles de l'Archipel) et imprimées par lui, qui avait un but de commerce, dans la seconde moitié du XVI-e siècle. Ce travail fut fait au *triplex confinium*, entre la Moldavie, la Transylvanie et le Marmoros, au couvent de Peri probablement, vers 1400, sous l'influence, qui avait pénétré aussi dans la Hongrie Supérieure et la Pologne, du hussitisme de langue vulgaire; il faut mettre à côté une version en hongrois, rédigée dans la bourgade de Trotuş, sous les Carpathes, par des émigrés magyars quelques dizaines d'armées plus tard, hussites persécutés par la réaction catholique, qui traversèrent tout le pays pour ne s'arrêter qu'à son extrême limite orientale, au „liman" du Dniester.

Il ne faut guère oublier non plus ce que le modeste gothique transylvain a donné aux premières églises moldaves, transformées plus tard, mais dans le même sens, comme à Neamţ, qui est de la fin du XIV-e siècle, ou à Moldoviţa, fondée, dans sa première forme, au commencement du XV-e.

A côté, l'Orient pénètre comme influence byzantine et comme influence slave.

La première donne, très peu avant la conquête turque et la diaspora des grandes familles, des riches bourgeois, des membres du clergé et de quelques lettrés. Il en est tout autrement de la si forte influence slave.

Peut-on s'imaginer qu'une vie aussi développée que celle qui est constatée dans le document concernant les Hospitaliers eût été en dehors de l'emploi de l'écriture, qu'un régime de droit comme celui-là, avec des classes et des privilèges, n'eût pas eu besoin de documents, que les ordres des chefs aux attributions princières et influencés par le royaume si fortement organisé des Hongrois eussent été transmis seulement de vive voix par des courriers, que, enfin, dans les relations avec les puissants voisins à appétits de suzerains on n'eût jamais recouru aux services d'une chancellerie? Du reste, quel est le nombre des chartes conservées par les Slaves des Balcans et par les sujets de l'Empire byzantin? Pour conserver de pareils actes il faut que la population, comme pour les Roumains à partir du XV-e siècle, jouisse d'une certaine sécurité. Il est nécessaire donc d'admettre que dès cette époque — et, naturellement, pendant quelque temps dans le passé — il y a eu pour la vie publique l'emploi du latin emprunté aux notaires hongrois et, pour les actes journaliers de la vie privée, celui du roumain même, comme on le voit, plus tard, lorsque le slavon domine dans les livres de l'Église et les actes de l'État.

Quant à l'écriture cyrillienne, qu'on rencontre dès le début chez les Roumains, elle aura pu bien remplacer les caractères latins à une date ultérieure. Les efforts qu'on a faits pour indiquer, par la valeur de ces lettres appliquées à une autre langue, un moment bien déterminé pour leur adoption me paraissent avoir presque complètement échoué, et il serait oiseux de reprendre une question qui dès le premier abord paraît insoluble.

L'emploi du slavon par les Roumains de Valachie a, sans doute, la même origine, et dérive du même besoin que pour

leurs voisins de Moldavie. C'est l'Église qui en a fait l'emprunt, cette Église qui, pendant la période patriarcale, si longue, avait usé du roumain pour ses prières, ainsi qu'on le voit par le caractère profondément archaïque de l'oraison dominicale *(Tatăl nostru)*, de certaines prières *(rugăciuni)* de chaque jour et même du crédo. Mais, comme nous l'avons déjà dit, l'Église de village, avec ses prêtres *(preoți, popi)* et ses supérieurs de skites dans les forêts et les montagnes, n'avait pas de caractère canonique, elle n'était pas reconnue dans le monde de l'orthodoxie, attaché à des formes strictement hiérarchiques, qui manquaient complètement dans ces régions. Il fallut recourir aux organisations les plus rapprochées de ces deux pays. Donc pour la Valachie aux hiérarques de la rive droite du Danube, qui avaient été, tour à tour, de liturgie latine, grecque et, pour le moment, slave; on en obtint, avec les sacrements, des livres écrits dans la langue créée pour les Slaves par Cyrille et Méthode. De leur côté, les Moldaves durent s'adresser à l'Église, elle-même encore mal définie, jusqu'à la contrainte exercée par le Patriarcat oecuménique, au XIV-e siècle, de la Russie soumise aux princes lithuaniens. Bien entendu, les Valaques, ayant revêtu les premiers, dès une époque sensiblement éloignée, ce nouveau vêtement linguistique, ont pu ajouter leur influence, dans le même sens, sur leurs frères.

Comme de coutume au moyen-âge, l'État suivit l'Église. Empruntant donc le slavon pour ses chartes d'immunité et de donation, il s'intègre dans le mouvement général qui orientait une société rapidement parfaite vers le Sud-Est et l'Est de l'Europe. Dans la langue des documents du début, il y a cependant une différence assez sensible entre Valaques et Moldaves. Les princes des premiers ont trouvé facilement des secrétaires dans le monde slave, sous-byzantin, de la péninsule des Balcans. Ils n'avaient qu'à choisir entre deux systèmes de grammaire et d'orthographe, qui venaient d'être fixés presqu'à ce moment: celui des Serbes, dû au principal représentant de la civilisation slavonne dans leur région, Constantin le Philosophe, qui est aussi le biographe du sou-

verain qui régnait à cette époque, le despote Étienne Lazarévitch, et celui du grand dernier patriarche de Trnovo, Euthyme, dont les élèves émigrèrent vers le Nord au moment où les Turcs se rendaient maîtres de leur patrie. La comparaison qu'on a faite entre un diplôme de Sratchimir, Tzar de Vidin, et un autre du prince valaque contemporain montre des similitudes incontestables sous beaucoup de rapports. On se servira chez ces Roumains du Sud des mêmes formules rhétoriques dont l'origine était à Byzance, mais sans copier servilement la forme diplomatique des chartes. Les Moldaves, servis par des Russes de Pologne, s'en tiennent pour ce dernier rapport à la tradition hongroise, mais ils prennent sans aucun discernement ce que leur apportent ces auxiliaires littéraires qu'ils avaient pu connaître, du reste, dans le Marmoros dont était originaire la dynastie : là, en effet, les infiltrations russes, qu'on peut reconnaître aussi dans les noms des princes et des boïars, étaient nombreuses, en rapport aussi avec le rôle, bien exagéré cependant, que joua dans ces contrées la famille des Koryatovitch. Au berceau même de la dynastie moldave un acte des premières années du XV-e siècle [1] a les mêmes traits que les diplômes moldaves partant de la seconde moitié du XIV-e siècle. De son côté, la Valachie fit passer en Transylvanie son slavon d'outre-Danube, comme on le voit par telle inscription de fondateurs, des *milites* des rois Louis et Sigismond, dans une église rurale du Sud-Ouest de la province [2].

Vladislav lui-même, époux en secondes noces de la Transylvaine, catholique et hongroise, Claire, apparentée à la famille noble des Doboka magyars, n'a laissé qu'un seul document qui est en latin, peut-être pour être compris par les bourgeois de Braşov-Kronstadt, auxquels il fixe un tarif de douane dans sa principauté. De son frère Radu rien n'est resté comme acte public. Mais dès le règne de Mircea, se-

[1] Iorga, dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine", série III, IX (1906), no. 2.
[2] *Ibid.*, IV, no. 7.

cond fils de Radu—l'aîné, Dan, avait disparu, d'une façon obscure, après un règne très court —, on est dans le domaine, désormais permanent, de la chancellerie slavonne, employant des émigrés qui bientôt ne pourront plus se nourrir dans leurs pays d'origine, conquis par les Turcs. Les premiers documents moldaves, rédigés par des „pisars" russes, sont plus récents: après un acte hommagial de Pierre, frère de Roman, ce dernier fait apposer un sceau slavon sur un document de donation rédigé dans la langue qui s'était imposée là aussi.

On a discuté sur l'origine des premières dignités chez les Roumains, et nous avons indiqué ce qu'on peut admettre pour les premières dizaines d'années de la Moldavie. Pour a Valachie, si certains titres viennent de la Hongrie ou ont subi une influence hongroise, qu'il ne faut pas trop étendre, la plupart viennent indubitablement de Byzance, mais par l'intermédiaire des Slaves du Sud, comme pour le logothète [1], le *vornic*, le *vistiernic*, le *stratornic*, peut-être pas aussi pour le *spătar*, qu'on suppose d'origine roumaine, malgré le „spatharios" byzantin, le *comis*.

Ajoutons que, si, en Valachie, sur les monnaies le latin dispute la place au slavon, celui-ci occupe tout le terrain en Moldavie. Et arrêtons-nous un moment sur l'église de type valaque. Ici, rien n'est pris à la Hongrie, ce qui prouve, d'abord, une tradition bien établie. Ensuite, par l'arrivée du moine macédonien Nicodème, si influent et si actif, ayant des rapports aussi avec le roi voisin, qui tolère et protège son schisme, le style des églises grecques de couvent ou de province s'impose. A Argeş, où est enterré, dans un accoutrement franco-italien, Basarab, on a une modeste basilique en *opus reticulatum*, mélange de grosses pierres, de briques et de ciment, avec une peinture magnifique, plus complète que celle des sanctuaires de Mistra ; les inscriptions sont grecques, d'une côté, slaves, de l'autre.

---

[1] La forme même de *logofăt*, avec un *f*, montre cette influence.

Mais là seulement, dans le domaine de l'Église et de la chancellerie, s'étend l'influence orientale exercée sur les Roumains par l'Orient voisin, surtout de caractère slave. Tout cela ne manque certainement pas d'importance, mais ce sont de brillantes choses de surface, des formes et des ornements qui n'attaquent pas ce vieux fonds populaire qui n'a pas seulement sa propre valeur, mais sert aussi comme moyen principal de confondre dans une synthèse les influences venues des deux côtés.

Comme il n'y avait pas à cette époque les possibilités données par l'école publique et l'administration pour amener à assez bref délai des transformations profondes dans les couches fondamentales mêmes de la nation, celles-ci continuaient librement leur ancienne façon de vivre. Dans le village, rien n'était changé des coutumes primitives: même paysannerie libre sur sa terre, avec la seule obligation de payer la dîme à l'État ou à celui auquel, par grâce du prince, elle avait été cédée. Le *domn* vêtu de pourpre, recouvert de bijoux en or de fabrication occidentale, aux lys angevins, tel qu'on le voit dans son église d'Argeș, a avec les siens le contact des anciens chefs de paysans avec leurs pareils, et l'armée victorieuse à Posada contre le roi Charles-Robert est représentée dans la chronique à miniatures de la Hongrie avec les hauts bonnets de laine pointus, les sandales de peau, les casaques de laine au poil en dehors que porte n'importe quel villageois, et les armes qu'elle emploie pour blesser et écraser cette fière chevalerie hongroise, modelée d'après les Français pendant la guerre de Cent ans, sont ceux dont s'étaient servis à l'époque des grandes invasions les ancêtres: les pierres de la montagne, le bâton des pâtres, sans doute aussi la *măciucă*, la massue à briser le crâne des ours — et, à côté, l'arc asiatique, perse, emprunté aux anciens maîtres du XIII-e siècle, les Tatars.

Le village reste l'association familière des descendants de l'ancêtre fondateur, dont on continue à porter, avec le suffixe de dérivation *-ești* (*-eni* est pour la dérivation locale), le nom:

Ioneşti, Petreşti, etc. Ce village s'étend, par fissiparité, comme on le voit dans la Vrancea isolée, sur tout le pays, employant pour son développement la sécurité garantie par un prince fondateur ou transformé d'après l'exemple des monarchies voisines. Alors que dans les Balcans la nomenclature est très souvent passagère, ici les formations rurales primitives, mentionnées au XIV-e et au XV-e siècles, existent jusqu'aujourd'hui et, en Moldavie, où il y a la coutume des confirmations princières et une tendance aux procès sans fin pour la terre, dans les maisons dont se compose le groupe généalogique il y a ce qu'il faut pour former de petites archives, permettant d'écrire l'histoire de la localité. On rédige même sur place les „chartes" *(carte, cărţi)* de vente, qui recevront ensuite la confirmation solennelle du maître suprême. L'église du prêtre est sans doute soumise à l'évêque, mais celui-là est loin, et son action, le plus souvent, reste nulle : on continue à garder, malgré l'intervention de Byzance, une simple religion de prêtres.

L'État façonné sous la double influence étrangère respecte enfin non seulement cette liberté du village créateur, mais aussi les territoires qui se sont formés le long des siècles et dont la vie, toute particulière, n'aimerait pas à être dérangée. Il y aura donc dans la suite aussi les „longs champs", les groupes de forêt (comme Chigeciu), les formations qui descendent le long des vallées, les plateaux de séculaire isolement, comme la Vrancea entre la Transylvanie des Szekler, la Valachie des „judicatures" et la Moldavie des carrés attribués aux forteresses gardiennes.

Tout un avenir d'originalité peut sortir de là.

VI.

PREMIÈRES RELATIONS DES ROUMAINS AVEC LES TURCS

Il y a longtemps que nous avons cherché [1] à écarter l'opinion courante, totalement erronée, que la Péninsule des Balcans a été subitement envahie par une ondée de conquête turque, dûe au fanatisme musulman et à l'élan d'une race depuis longtemps préparée pour détruire les États et s'asservir les populations, chrétiennes surtout.

L'histoire de l'établissement, purement fortuit, favorisé par des circonstances exceptionnelles, des gens d'Ourkhan, fils d'Osman, donc Osmanlis ou Ottomans, les plus faibles et les moins considérés des représentants de la race turque dans l'Asie Mineure, où s'était brisée la domination des Seldchoukides royaux, est beaucoup plus simple et infiniment plus modeste. Dans les tristes luttes entre les deux empereurs byzantins du nom de Jean, le Paléologue légitime et Cantacuzène l'usurpateur, dans les longues querelles entre ce dernier et le Tzar Douchane, tendant à la couronne constantinopolitaine, des mercenaires asiatiques furent appelés par Jean VI. Il y eut d'abord un simple contingent, qui, la campagne une fois finie, revenait à ses maigres foyers, puis un camp permanent, de tout point pareil à celui des Sarrasins entretenus par Frédéric II, et, enfin, la pénétration, sous l'émotion d'un grand tremblement de terre, de ces „barbares", parqués dans la vallée de Tzympé, comme les Indiens d'Amérique-du-Nord dans leurs „réserves", dans la ville de

[1] Voy. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, I,

Gallipoli, d'où partirent pendant de longues années des raids pour enrichir ces „dromocrates", maîtres des chemins, qui finirent par s'établir en Albanie, dans les vieux nids illyriens défendus mollement par leurs seigneurs slaves, de même qu'à Andrinople. Tout cela sans encore aucun rapport avec l'idée de l'État à la façon romaine, byzantine.

Il ne put donc pas être question d'une dynastie entreprenante, de chefs ayant un but politique devant les yeux, d'une nation qui sait où elle va. Bien que de nouvelles illusions, celles de la Turquie nationaliste d'aujourd'hui, viennent s'ajouter aux anciennes, qu'on pouvait considérer comme totalement périmées, il faut s'en tenir à cette vérité beaucoup plus modeste et ne pas présenter des Sultans de grande envergure politique, qui n'étaient que d'excellents guerriers toujours prêts à monter en selle.

De fait tombe aussi l'idée que les Turcs, pressés de se former un État à la romaine, auraient provoqué sans cesse leurs voisins, qu'ils auraient voulu détruire, et que ceux-ci, de leur côté, eussent répondu par une défensive continuelle et tenace, qui leur aurait demandé de solidariser avec eux d'autres membres, plus ou moins rapprochés de la communauté chrétienne, sans distinction de rite, deux croisades arrivant à se confondre: l'héritage de la guerre byzantine pour la croix et le penchant de l'Occident vers l'oeuvre de rédemption des territoires envahis par la païennie mahométane.

Au contraire, alors que Venise cherchait à nouer les meilleurs rapports avec ses bons amis les „beys" Mourad (celui qui fut tué à la bataille de Kossovo) et Bajazet (le vainqueur de Nicopolis), espérant pouvoir les employer dans ses projets de s'annexer la Grèce ressuscitée sous la forme du despotat byzantin de Mistra, assez peu solide, et alors que aussi les deux empereurs rivaux de Constantinople se sentaient très honorés de donner leurs filles en épouses à de jeunes émirs, — le despote serbe Georges Brancovitch le fera aussi pour le mariage, un vrai mariage, de sa fille Mara, qui, à côté du Sultan Mourad II, fera figure d'impératrice, étant considérée comme „mère" par le grand Mahomet II, — il y avait

toute possibilité de vivre paisiblement, même amicalement avec les nouveaux venus, dont la physionomie asiatique ne pouvait guère effrayer ceux qui en avaient depuis longtemps, avec des souvenirs pas trop désagréables, la notion.

Ajoutons enfin, avant d'arriver à des rapports avec les Roumains constitués en États, que personne ne pensait à l'avenir qui s'ouvrait devant cette pauvre bande de mercenaires d'aspect si rassurant. Plus d'une fois le Sud-Est de l'Europe avait eu des hôtes appartenant à la même race: ils étaient venus, avaient accompli leur devoir, et, ayant gagné des subsides, s'en étaient allés sans songer à un retour.

Pendant qu'on ne trouve que les cavaliers ottomans traversant dans tous les sens la Péninsule des Balcans pour rançonner les marchands, il n'y eut, du côté ottoman non plus, aucun empêchement à l'expansion jusqu'au Danube de la Roumanie qui s'était consolidée dans les montagnes. Quant à celle qui germait à peine au Nord, elle fut longtemps sans aucun contact avec la nouvelle force militaire surgie si loin de ses frontières. Si la haine du Turc, si généralement acceptée par l'ancienne historiographie, ne se trouve dans aucun témoignage balcanique contemporain pour ce XIV-e siècle, elle est beaucoup plus inadmissible que pour les Grecs, les Slaves, les Albanais, pour ces Roumains.

Ils n'avaient nullement à faire avec les Turcs comme fondateurs d'un État véritable, qui appartenait encore à l'avenir, et une invasion par les côtes n'était pas encore possible. En effet, pendant des dizaines d'années il n'y eut pas de flotte ottomane et, lorsque, maîtres de Gallipoli, les Sultans rassemblèrent quelques vaisseaux, conduits sans doute par d'autres exemplaires de leur souche, les Turcs de Smyrne, d'Aïdine, les anciens pirates du bey Omar, contre lequel une croisade avait été prêchée, les Vénitiens n'eurent pas trop de peine à les détruire dans une bataille victorieuse.

En ce moment, du reste, les Turcs s'étaient bien transformés. Avant d'envahir et de se soumettre la Bulgarie centrale, la première attaquée, envers laquelle ils avaient eu quelque temps l'attitude d'alliés et de protecteurs, ce qui

les mit en contact avec le prince de Valachie Vladislav, — si fortement intéressé, aussi par ses relations de famille à ce qui se passait au delà du Danube, qu'il voulait avoir pour lui seul—, les beys choyés par la République vénitienne s'étaient trouvés devant la chevalerie, à la façon occidentale, française, des Serbes après Douchane. Il en résulta pour eux un changement de psychologie, qui dut être favorisé aussi par les souvenirs des vieilles „barantas“ turcomanes de leur race, par celui des exploits accomplis par les ancêtres seldchoukides, nourris de la légende épique des Perses. La rencontre sur la Maritza en 1371, terminée par la victoire turque, ne fut pas plus que la bataille de Plotchnik, gagnée par les mêmes chrétiens, le moment tragique où se rencontrent deux races dont l'une doit détruire l'autre, mais bien un moment de rivalité guerrière entre deux groupes de cavaliers, courant les mêmes vallées, où les nouveau-venus n'ont nullement l'intention de s'établir en maîtres. Du reste, le vainqueur dans le combat de 1387, presqu'une vingtaine d'années paisibles après le premier, n'est pas l'impérial héritier de Douchane qu'on s'imagine, mais bien un pauvre cnèze macédonien que les Vénitiens intitulent comte, ce Lazare, fils d'un Grébliane inconnu, dont la dynastie modeste était très reconnaissante d'être bien accueillie dans la riche ville de Raguse.

Lorsque, en Valachie, Mircea remplaça ce frère insignifiant, Dan, disparu dans le conflit quelconque, resté inexpliqué, avec le Bulgare Sichmane, Lazare se préparait pour une nouvelle offensive contre le Sultan, et cette fois il avait pensé à réunir aux Serbes sous ses ordres d'autres forces chrétiennes, de princes qui jusque là n'avaient rien eu à souffrir de la part des Sultans qui opéraient dans d'autres directions. Il eut ainsi un concours qui le dépassait de beaucoup: celui du roi de Bosnie Tvrtko, et même, bien que des précisions manquent, celui de Mircea lui-même.

Maître de Silistrie, cet héritier de Vladislav qui avait été à Vidine et qui avait détenu, un moment, Nicopolis portait, dès le début de son règne, quand il se considérait aussi comme possesseur des territoires de Dobrotitch, — que ne

pouvait plus défendre, malgré l'appui intéressé des Génois de Licostomo-Chilia, son faible fils Ivanco, avec des boïars aux noms aussi tatars que celui de Tcholpan —, le titre de despote. Or, ceci signifiait une adoption politique par Byzance, qui, comme l'Autriche plus tard, servait sa politique par des mariages, offerts jadis jusqu'à des Tatars païens. Fils de la princesse qui se fit appeler comme nonne Kallinikia, nommé lui-même d'après cet ancien seigneur serbo-grec de l'Adriatique, Mrkcha, dont nous avons déjà parlé, il avait épousé une femme au nom serbe de Mara, ce qui indique un mariage dans les Balcans. A une époque où il y aura parmi les Serbes et les Bulgares deux despotes, Étienne, fils de Lazare, qui ne portera que ce titre, qu'il croyait être si honorable, et le seigneur bulgare de Chtip, Mircea le despote gardait avec soin à côté de son despotat de création impériale, qu'il aurait pu, du reste, s'attribuer aussi comme héritier du despote Dobrotich, son ancienne intitulation de Grand Voévode, correspondant à la „domnie" traditionnelle de ses antécesseurs dans les Carpathes.

Il n'avait pas, lui non plus, une armée permanente et ne se servit jamais, comme Douchane, de mercenaires. Mais il entretenait déjà une Cour et pouvait faire appel à ses boïars, de la „grande" et de la „petite" armée. A Kossovo il n'alla pas personnellement en chevalier cherchant la mêlée, mais envoya un médiocre contingent.

C'était cependant le commencement d'une guerre „nationale" qui sera deux fois séculaire.

VII.

LES ROUMAINS ET L'EMPIRE OTTOMAN DE PREMIÈRE PHASE

Y a-t-il entre Mourad I-er et Bajazet un antagonisme ? Celui qui a été surnommé *Ildérim*, „La Foudre", représente-t-il, après un père dont l'attitude avait été toujours celle d'une modeste défensive, une poussée conquérante se dirigeant aveuglement, jusqu'à la catastrophe d'Angora, contre n'importe quel groupe de chrétiens rencontré sur son chemin ?

Il y a ceci de sûr : que l'influence serbe, qui devait être si forte sur les jeunes Sultans après 1402, s'exerce déjà sur celui qui devra s'opposer à la chevalerie occidentale réunie, dans la bataille de Nicopolis. Elle ne la domine cependant pas entièrement. Il reste le bey de provenance asiatique que Venise, guère terrifiée avant 1396, ne jugeait pas si menaçant pour la chrétienté. Il se soumet la Bulgarie, mais ce Tzarat agonisant s'est depuis longtemps livré à une alliance servile. Sichmane règne par la volonté de celui qui a à son égard un peu l'attitude des empereurs romains après Théodose vivant par le secours permanent des rois et des princes germaniques, ou bien celle des califes de Bagdad, impérieusement servis par les Turcs. L'entreprise contre Vidine ou celle qui, encore une fois sans livrer bataille, rend les Turcs maîtres de l'ancienne Scythie Mineure ne sont pas dûes à l'initiative du maître, qui aurait voulu, dès ce moment de l'avance ottomane, se créer un empire territorial, mais bien à l'ambition agitée des chefs turcs établis dans les places voisines.

1389 n'avait représenté qu'un incident magnifié par la légende. La croisade serbe n'a pas existé, et le protagoniste de la croix, Marc „fils de roi" (Vlcachine), Kraliévitch, devenu, du reste comme le fils de Lazare, qui n'a guère pensé à venger son père, en poursuivant l'oeuvre chrétienne, un auxiliaire des Turcs, qu'il accompagnera dans la campagne de Valachie, en 1394, succombait dans la mêlée, mort qui ne correspond guère à l'attitude que lui créent les aèdes de sa race. La conquête de la Bulgarie, qui s'émiette et se courbe d'elle-même, ne signifie que le résultat naturel d'une longue déchéance, prête à accepter n'importe quel maître. De fait, cette même Bulgarie harassée de fatigue n'avait-elle pas eu la même attitude, ne s'était-elle pas livrée sans défense à l'emprise tatare, après avoir accepté comme maître un simple pâtre bulgare ou valaque, de l'Hémus?

Les historiens turcs ont pu magnifier le souvenir du Sultan „La Foudre". Il n'est tel ni par l'esprit, prêt à tous les risques, ni par son action personnelle dans les combats — et on verra quelle a été sa participation à la bataille de Nicopolis, son seul grand triomphe —, ni par la force de son armée, organisée à l'ancienne façon turque peut-être moins qu'on ne le croit, car son infanterie d'enfants de chrétiens rappelle celle des turcopoules byzantins et sa cavalerie de spahis les guerriers des thèmes dans l'Empire d'Orient. Timour-Lenk, ce Turc vrai, arriva assez facilement à mettre en déroute l'armée ottomane, dans laquelle les auxiliaires chrétiens, byzantins et balcaniques, jouaient un si grand rôle, et il avait raison de considérer le Sultan habitué aux normes et aux idées de Byzance comme un exemplaire dégénéré de sa race, et un État, à demi féodal sous l'influence des Serbes, eux-mêmes influencés par l'Occident chevaleresque, comme un mauvais plagiat du „Roum" des empereurs chrétiens. Après lui-même, ses fils reconnus, Soliman, Mousa, Mahomet I-er, ou non reconnus, les deux Moustafa, seront des types balcaniques comme n'importe quel seigneur serbe ou albanais de leur époque.

La campagne de Bajazet contre la Valachie eut lieu trois

ans après la soumission complète de la Bulgarie centrale. Le motif n'en a jamais été fixé. On ne peut pas croire à une provocation de la part d'un prince dont la politique, malgré l'importance qu'on attribue à son règne, si long, une trentaine d'années, à partir d'environ 1387 jusqu'en 1419, ne fut que défensive. La participation non seulement du „fitzroy" de la légende, Marc Kraliévitch, mais aussi de celui que des annales slaves nomment „Constantin Yerligovatz, fils du despote Déan Dragasès" (le despote de Chtip), montrerait plutôt une origine danubienne, des conflits entre chrétiens, à une époque où, la Bosnie restant à part, il n'y avait pas de Serbie unitaire. S'il s'agit de la situation sur la rive droite du fleuve, comme Sratchimir avait été forcé d'abandonner son siège de Vidine et de chercher un refuge chez le roi Sigismond, il est bien possible que son voisin l'eût aidé à se défendre. Une fois arrivé au Danube, Bajazet était entré dans les nécessités géographiques et politiques de l'ancien ordre de choses byzantin. Garnisonner les deux rives du fleuve lui paraissait dès ce moment un devoir; aussi toute autre puissance qu'il aurait trouvée devant lui devait être rejetée à l'intérieur. Or, Mircea avait alors, sinon Silistrie et la Dobrogea, l'héritage de Dobrotitch, définitivement perdu, au moins Giurgiu, qu'il fit fortifier à grands frais, et cette Tour en face de Nicopolis, que mentionnent déjà les sources byzantines et qui sera encore debout à la fin du XVI-e siècle.

Le Sultan s'empêtra dans des marais sur un terrain de surprises, — c'est le sens du nom de Rovine, „ravins", — et dut abandonner la partie, non sans avoir perdu les chevaliers serbes venus à côté du maître.

Une seconde campagne ne fut plus dirigée par le Sultan, qui ne cherchait pas, malgré son renom sur ce sujet, la gloire du héros. Elle fit quitter à Mircea un pays qu'il n'avait pas le moyen de défendre. Des bandes turques, commandées probablement par les commandants du Danube jadis bulgare, poussèrent jusqu'à la vieille capitale d'Argeș. Mais il ne s'agissait pas cette fois non plus d'une conquête, mais bien d'un établissement de vassal. Un membre de la dynastie,

peut-être un bâtard, qu'en trouve jusque là dans le Conseil, Vlad, donc un nouveau Vladislav, comme celui dont il aurait prétendu être le chef, fut établi donc dans cette „cité de la Dâmbovița, sur le bas cours de la rivière, où le „pârcălab“ Dragomir s'était défendu avec succès, une trentaine d'années auparavant, contre les soldats du voévode de Transylvanie. Quelques semaines plus tard, à Brașov-Kronstadt, Mircea, comme prince indépendant, concluait avec Sigismund un traité comme entre croisés pour la défense commune contre l'Islam. Une nouvelle tentative contre Vlad amena un vrai désastre pour l'arrière-garde hongroise.

Sigismond crut devoir intervenir pour le même but : s'assurer du Danube. Il le fit, dans un pays sur lequel il ne s'attribuait pas les mêmes droits que son prédécesseur et beau-père, le roi Louis, l'ayant confié, de fait, à ce „marquis“ de la Couronne hongroise qu'était Mircea. Il fit plutôt une promenade militaire, qui lui permettait de recevoir aussi l'hommage d'un vassal aussi important que le vainqueur du Sultan redouté. Habitué à ces démonstrations dont est faite en grande partie sa carrière, il poussa jusqu'à la „Petite Nicopolis“, mais, ayant appris la mort de sa femme, l'héritière de la Hongrie, il crut que ce qui s'impose est un retour pressé pour mettre en ordre les affaires du royaume qu'il ne s'était gagné en quelque sorte que par son mariage et qui pouvait revenir à son concurrent napolitain, le roi Ladislas.

Ne pouvant pas défendre lui-même le Danube, ceinture de ses États, il s'adressa, par des émissaires, à cet Occident déjà préparé par l'ardente propagande de Philippe de Mézières et par les exploits du roi de Chypre, pour lui proposer, au lieu du „saint voyage“, si longtemps dénié et attendu, un simple „voyage de Romanie“. Ce qu'il il y avait eu jusque là, une espèce de système balcanique, sous la conduite de Bajazet, et malgré la différence de religion était remplacé maintenant par une réponse de l'Occident chevaleresque — pas aussi de l'Occident marchand, dont les Génois aideront les Turcs vaincus à Angora pour revenir en Europe — à cette pénétration turque que les écrits

des propagateurs de Guerre Sainte présentaient comme un défi et une menace à la chrétienté entière.

Des éléments venus surtout du double monde français, royal et bourguignon, accoururent pour cette nouvelle équipée, plus facile et promettant un meilleur succès que celle d'„Afrique", de Méhédia, qui venait de finir sans aucun résultat. Mais, à cause du grand schisme, il n'y eut pas cette fois, comme en 1371, la collaboration efficace, nécessaire pour toute croisade, du Saint Siège, qui était maintenant double, se partageant le monde catholique.

Cette guerre à l'Islam n'est qu'une conséquence du pacte conclu entre Sigismond et Mircea une année auparavant, bien que, sans doute aussi, un résultat des anciens grands projets du roi de Hongrie, dès l'époque de l'aventure du comte d'Eu.

Pendant que la Valachie du prince Vlad était envahie par les troupes transylvaines sous le Polonais Stibor, voévode de la province, les croisés se dirigeaient vers le Danube inférieur, recevant dans Vidine l'hommage du pauvre Sratchimir destiné à être balotté entre les uns et les autres jusqu'à la fin de ses tristes jours. Sigismond et Mircea, qui n'avait pas amené de contingent roumain, sauf un petit groupe de fidèles, s'étaient déjà réunis à ces précieux auxiliaires. Bientôt arriva avec d'autres Hongrois et Roumains Stibor, qui était arrivé à chasser l'intrus valaque.

Le 28 septembre 1396, près de Nicopolis, bien défendue par les Turcs, il y eut la grande bataille, livrée, au Sultan par cette brillante noblesse catholique, qui ne voulait ni conseillers, ni guides de la part de l'expérience roumaine, d'un si grand prix, cependant. Bajazet était accouru de Trnovo avec toutes ses forces pour cette première vraie et grande épreuve de son pouvoir. Il agissait beaucoup plus que comme chef de ses Asiatiques en sa qualité de nouveau Tzar bulgare de conquête. D'anciens antagonismes surgissaient d'un passé lointain et dominaient la situation. Il faut signaler que le contingent serbe, sinon celui des Byzantins, ne manqua pas.

On ne pouvait pas parler, au point de vue militaire, seulement d'une armée ottomane.

Mircea reprit aussitôt possession de son pays : le Sultan ne risqua pas dès ce moment une expédition du côté de cette Valachie de nouveau infidèle. La plupart des Hongrois qui avaient à peine participé au conflit s'en revinrent chez eux sur le Danube, resté complètement libre, ce qui montre combien peu consolidée était encore la situation de Bajazet sur cette frontière du Nord.

Quant à Sigismond, il descendit le fleuve, devant des places où personne n'osa l'arrêter. Il vit s'élever les tours de la Licostomo génoise au dessus des maisons de pêcheurs ; ses vaisseaux le portèrent ensuite jusqu'à Constantinople que Bajazet tint, pendant son règne, presque continuellement assiégée. Il s'y entendit avec l'autre empereur, Manuel, et le patriarche de Constantinople. Celui-ci reçut même, comme nous l'avons dit, la charge d'écrire en Pologne, où il y avait maintenant une Église orthodoxe, pour amener une réconciliation avec cet autre gendre du roi Louis, Vladislav, auquel, en 1395, Vlad avait prêté, pour se garantir, serment de fidélité [1].

En 1397 Mircea dut pourtant affronter le Sultan venant se venger contre celui qui lui avait de nouveau ravi le fief, si important, de cette Valachie qu'il considérait devoir faire partie de son système. Bajazet lui aurait pris Silistrie ; or ce n'était que le complèment nécessaire de ce qui venait d'être accompli jusque là et scellé par la grande victoire de l'année passée. De nouveau le fleuve fut passé, mais peut-être pas par le Sultan lui-même. Cette rive gauche était cependant si peu accessible à cause du terrain marécageux, couvert de vieilles forêts inextricables, il y avait si peu d'horizon pour une pénétration utile, tant de dangers pouvaient attendre un étranger, qu'on s'arrêta là sans tenter un autre établissement prin-

---

[1] Pour cette intervention voy. Miklosich et Müller, *Acta et diplomata*, I, pp. 280-282, no. XV.

cier, d'autant plus que Vlad était chez les Hongrois en chartre.

Mais le but que Bajazet avait poursuivi était maintenant atteint. De même que l'expédition de 1394 avait eu en vue Nicopolis, celle-ci fut faite pour Silistrie. Dorénavant la lutte entre Roumains et Turcs ne sera que pour la rive gauche.

VIII.

RAPPORTS AVEC L'EMPEREUR ET ROI SIGISMOND

En 1396 Sigismond de Luxembourg, fils du roi de Bohême et empereur Charles IV et frère de Wenceslas, roi de Bohême, qui porta lui aussi la couronne impériale, n'était que marquis de Brandebourg et roi de Hongrie. Son frère, qu'il jeta en prison, ne fut déposé qu'en 1400. Le nouveau roi des Romains sera ce Ruprecht, ou Robert, du Palatinat, qui fit son voyage d'Italie et finit par échouer dans ces grands projets au service desquels il n'apportait qu'une valeur personnelle très faible et des moyens d'action très restreints. Pendant un court règne il ne fut pas reconnu par une grande partie des membres de l'Empire. Le pauvre ivrogne Wenceslas, délivré de prison, conservait des partisans [1]. Le mauvais frère qu'était Sigismond essayait depuis longtemps se gagner un héritage ouvert seulement à demi, mais il avait devant lui un rival, de la même Maison, Iodacus ou Jobst, qui poursuivait le même fantôme. Dès 1401 Sigismond dut combattre contre les barons de Hongrie qui lui avaient retiré leur obédience, préférant le candidat napolitain. Il y eut pendant une dizaine d'années toute une époque de troubles aussi pour le royaume voisin des pays roumains et s'arrogeant, à leur égard, des droits de suzeraineté. Jodocus disparut en 1411 seulement et, si, à cette date, Sigismond fut admis, ou plutôt to-

[1] Pour Thomas de Saluces c'est „un homme qui ne prisoit se petit non, et nul bobant en lui n'estoit" (Iorga, *Thomas III de Saluces*, p. 193).

léré comme empereur par l'anarchie germanique, totalement ingouvernable, il dut rester dans les États qu'il tenait de l'héritage si douteux de sa femme pour défendre pendant deux ans la Dalmatie contre les Vénitiens. Au bout de cette querelle, dans laquelle il ne se montra pas le plus fort, l'attendait ce qu'il croyait être un premier devoir en Occident, à l'égard du grand schisme qui divisait l'Église catholique.

Il y eut donc pour les débuts des deux pays roumains une longue absence, un état d'incertitude, des disputes permanentes dans l'autorité suprême du moyen-âge, aussi bien que autour de la couronne dont plus d'une fois ils avaient dû reconnaître une vague et peu sincère dépendance.

En ce qui concerne la Hongrie, la défense contre les Turcs leur échut complètement, surtout à la Valachie, qui les avait maintenant comme voisins. Mircea sut exploiter avec habileté les conflits entre les fils, qui s'entretuèrent, de Bajazet. Il arriva, réuni à son voisin serbe, le despote Étienne, qui, par son mariage et par son titre, était dépendant de Byzance, échappée au siège continuel dont l'avait encerclé le grand Sultan mort, à introduire dans leur compagnie fraternelle de chevaliers ce jeune Mousa qui, élevé en Europe, avait reçu la même éducation, avait participé aux mêmes événements historiques et poursuivait le même but. De nouveau, à la place de cette croisade à grand fracas, échouée d'une façon si lamentable et que personne n'était disposé à reprendre, il y eut ce que nous pourrions appeler d'un terme contemporain: une „entente balcanique", s'étendant jusqu'aux Carpathes et, par delà les montagnes, jusque dans la Transylvanie méridionale, où au duché de Fagăraş, hérité de Vladislav, Sigismond avait ajouté ces villages du côté de Hermannstadt-Sibiiu, qui formèrent dans le titre du maître de la Roumanie méridionale le nouveau fief de l'Amlaş (Omlaş), d'après le gros bourg saxon qui était au centre.

Il avait Severin[1], dès 1399, où avait été établi, le len-

[1] Vénéline, *Vlacho-blgarskaïa gramotă*, pp. 18-19; traduction roumaine par Hasdeu, *Archiva istorică*, I, pp. 97-98, no. 133.

demain de Nicopolis, son ban Radu, et l'ancien Banat, le ban devant résider dans ce château moyen-âgeux dont on voit encore les ruines dans la ville moderne qui s'appelle „Tirnu-Severin" à cause de la tour hongroise restée si longtemps debout à côté des ruines du *castrum* romain, les possibilités géographiques amenant à travers les siècles, pour les nations différentes qui se succédèrent, la nécessité des mêmes fondations. Dans ce Banat du XIII-e siècle Mircea n'est pas le vassal du roi, mais bien le maître (en slave: *gospodinъ)*, donc en dehors de toute dépendance féodale, et en 1406, lorsqu'il visite le château, pour y rencontrer Sigismond lui-même, il ne manque pas d'affirmer son indépendance par ce titre d'autocrate sur tout le pays de l'Hongrovalachie, appelé ainsi à la façon byzantine, titre qu'il met auprès de la dénomination de „grand voévode" qu'il avait héritée de son ancêtre Basarab. Il est aussi, dès cette année 1399, du reste, sous Bajazet déjà, qui avait donc complètement changé de politique, ou plutôt mieux affirmé un simple rôle de patron des Balcans, „possesseur de plusieurs places turques", offertes par l'amitié de Mousa, l'„autocrate" — visées impériales — sur les deux rives de tout le Danube jusqu'à l'Océan et de Silistrie" aussi, que l'alliance turque, le „pacte balcanique", lui avait donc rendue[1]. Jamais son autorité et plus que cela: son pouvoir réel n'avait été aussi grand, et le fait qu'il date son diplôme de ce couvent de Tismana, bâti par Vladislav sous l'impulsion du moine lettré Nicodème, montre que *cette situation, reconnue aussi bien par Sigismond que par le jeune Sultan turc, était entrée, pour ainsi dire, dans l'ordre international.*

Nicodème était encore vivant, et c'est en sa faveur que fut délivrée cette charte si expressive pour la valeur actuelle de l'„autocrate" roumain, dominateur du Danube, *sur les deux rives*, héritier donc, avec la permission du camarade qu'était

[1] Vénéline, ouvr. cité, pp. 22-23; Hasdeu, loc. cit., p. 98, no. 134. Il donne un diplôme à Giurgiu, qu'il fait fortifier, en 1399; *ibid.*, no. précédent.

Mousa du Tzarat bulgare disparu, dont il entretenait du produit de ses douanes un des successeurs évincés.

Ce voyage se développa d'une façon triomphale, comme une vraie prise de possession du territoire de Severin. Mircea était accompagné, comme il le dit fièrement lui-même, par les „hégoumènes" (de ces couvents créés par Nicodème) „et par tous ses boïars". Il mentionne le pays du Jiiu, où un de ses dignitaires, Bratul, avait été „juge", et on a vu quel long passé d'autonomie représente chacune de ces „judicatures". Bratul n'était donc, au commencement du XV-e siècle, bien que nommé par son prince et maître, que le successeur, d'un bout à l'autre de cette grande vallée, – en dehors de laquelle il y avait celle du Jaleş et celle du Gilort, chacune avec ses chefs, maintenant de simples dignitaires–, l'héritier de ce Litovoiu, de ce Bărbat qui, pour la possession de Haţeg, avaient affronté au XIII-e siècle les armées royales des Arpadiens. Mais à côté, pour la vallée du Motru, il y a un autre juge [1].

Quant au roi de Hongrie, c'est seulement le *krale*, sans aucune mention d'un lien de dépendance. Il n'y a plus le „dominus naturalis" de Vladislav, mais la situation de parité imposée par Mircea en 1395, bien que dépouillé alors de ses États, pour fonder *cette association de croisade permanente qui se continuera pendant des dizaines d'années, bien que dans des formes différentes*. Il faut remarquer aussi que le nom de son pays, qui restait en roumain *Ţara-Românească*, „pays roumain", est remplacé dans l'acte d'hommage prêté, en 1403, au concurrent de Sigismond pour la couronne de Hongrie, Vladislav Jagellon, roi de Pologne, époux de l'autre fille du roi Louis,–Mircea évite ce nom de „Hongrovalachie" qui peut rappeler un lien de vassalité dont il ne veut pas–, par le vague terme de „pays de Basarab", son ancêtre : en parlant de „Roumanie", il craignait de blesser ce maître de la Pologne qui se considérait — on le verra dans la suite —

[1] J. Bogdan, dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine", série 2, XVIII, p. 113.

comme ayant des droits sur ce qu'on y appelait dans les actes „le pays roumain de Moldavie" et dans le langage courant „la Valachie", donc la „Roumanie", la „Roumanie" entière [1]. Et, dans un autre acte envers le royaume polonais, il ne manque pas d'affirmer en slavon, en même temps que cette appartenance „bassarabienne" et les fiefs transylvains, son „autocratie" [2]. Un lien de famille venait, du reste, de réunir cette Valachie, si fière de son indépendance, à la Pologne, envers laquelle il n'y avait eu qu'une dépendance passagère, imposée par les circonstances, avant cette seconde rencontre avec Sigismond qui dut fixer d'une façon définitive les rapports entre les deux pays, qui sont dorénavant aussi dans le droit international totalement distincts. Lorsque, vers la fin du règne de Mircea, en juillet 1418, Sigismond accorde un privilège aux moines de Tismana, il le fait comme pour des voyageurs qui, ayant des intérêts dans son pays, viennent d'un autre qui n'est sous aucun rapport sujet à son autorité [3].

Le comble de l'orgueil de ces dominateurs heureux est représenté par le titre de Mircea en 1413, répété en 1415: „en Christ Dieu le pieux et aimant le Christ et autocrate Jean [4] Mircea, Grand Voévode et *Domn*, gouvernant et régissant tout le pays de l'Hongrovalachie et les fiefs d'outremonts ainsi que les parties tatares et les deux rives de tout le cours du Danube et jusqu'à la Mer Noire, aussi par la grâce de Dieu maître de la cité de Drstr" [5].

Si le roi Sigismond avait été un vrai empereur, à la façon

---

[1] Hurmuzaki, I², p. 824. Il était encore à Giurgiu.

[2] *Ibid.*, p. 825, no. DCLIII; J. Bogdan, *Un document de Mircea l'ancien*, dans les „Mémoires de l'Ac. Rom., série 2, XXII.

[3] Vénéline, ouvr. cité, pp. 36-38; un résumé dans Ştefulescu, *Tismana*, pp. 156-159. L'acte sera répété en 1420, mais dans d'autres conditions (Sigismond met à côté les deux dénominations: de „pays de la Hongrovalachie", qu'il interprète dans son sens, et de Bessarabie"); Vénéline, ouvr. cité, pp. 49-50; Ştefulescu, ouvr. cité, p. 157.

[4] Titre courant pour tous les princes, apporté par les secrétaires étrangers avec la chancellerie des Assénides.

[5] J. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţerii-Româneşti cu Braşovul şi Ţara Ungurească*, I, pp. 3-4.

de Charlemagne, et non une espèce d'aventurier couronné, dont le feu follet s'élève tour à tour sur des places différentes, s'il n'avait pas été un souverain anachronique à une époque où les monarchies se cherchent une base de réalités, la situation de la double Roumanie aurait été une autre envers l'Empire (Sigismond avait risqué en Moldavie aussi un acte d'autorité qui n'est connu que par un document royal et par une mention de sa défaite dans le catalogue des princes moldaves). Cet Empire restait néanmoins pour les Roumains non seulement un grand souvenir, mais un point de doctrine politique et un instinct indestructible. On continuait à croire à la nécessité du pouvoir impérial, qui n'était pour eux ni une ferme vaine, ni une suprême instance d'appel, ni un arbitre de caractère plutôt idéologique, mais l'essence même de leur pensée dans l'ordre des subordinations nécessaires et pas seulement dans l'ordre international. Accordant aux maîtres de Byzance tout le respect dû à la grande tradition qu'ils incorporaient, les sujets de Mircea le „Bassarabe" et d'Alexandre le „Moldave" ne perdirent pas de vue, non plus, malgré son éloignement, l'autre empereur, bien que lié à une autre Église que celle dont ils n'entendaient guère, malgré les propagandes différentes et renouvelées, se détacher. Celui-ci était pour eux le „chesar" *(késar)*, alors que l'empereur d'Orient restait un Tzar, avec le nom donné par les Slaves des Balcans et, par eux, de toutes les Russies.

Mais cette situation impériale si haute est diminuée aux yeux des chefs roumains du fait qu'elle fut si longtemps reliée à la personne vaniteuse et irréelle de Sigismond et que sa couronne hongroise était une menace pour leur décision, — surtout celle de Mircea, dès le début —, de rester indépendants.

Il ne faut pas oublier cependant qu'il y avait aussi d'autres Roumains que ceux de la Moldavie et de la Valachie. Ces Transylvains restaient, comme sous le roi Louis, à la disposition de leur souverain comme auxiliaires militaires. Ils en étaient récompensés par leur inscription dans les rangs de la noblesse, et, alors, avec le suffixe qui s'ajoute aux

noms des privilégiés, un Cândea devient Kendy, un Budean Budai, un hobereau de Hunyad Huniady. Mais ils restent orthodoxes, bâtissent, comme on l'a déjà vu, des églises d'un autre rite que celui du roi, les font orner de fresques byzantines, et l'inscription qui rend hommage à Sigismond l'absentéiste est rédigée dans le même slavon que les diplômes de Mircea [1].

---

[1] Voy. aussi Iorga, *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, I, 1916.

IX.

NOUVEAU CARACTERE DE LA SOCIÉTÉ ROUMAINE AU COMMENCEMENT DU XV-E SIÈCLE

Dans ces conditions, *comblant le vide historique qui s'était produit dans le Sud-Est de l'Europe*, les chefs des Roumains et la société qui les sert et les entoure gagnent rapidement, en même temps que des frontières d'une plus large étendue, un caractère tout à fait différent du patriarcalisme séculaire.

Le prince „autocrate" est autre chose que le chef, influencé par le voisinage hongrois, puis par la pompe orientale, magnifique même à l'époque des pires misères, des Byzantins, d'une démocratie rurale d'agriculteurs libres, de pâtres, ayant à leur tête des seigneurs de simples groupes villageois. Son autorité a grandi par les victoires remportées sur ceux qui veulent donner un caractère brutal à leur suzeraineté douteuse et sur les envahisseurs appartenant à une autre religion.

Mais il n'y a encore dans la façon d'exercer cette autorité rien qui ressemble à la monarchie agissante, mêlée à toute la vie nationale qu'elle prétend régenter, qui est en train de se former en Occident, chez les Français, les Anglais, les Espagnols.

On n'a pas de capitale. Le Valaque Dan donne un diplôme de la vieille résidence d'Argeş, bientôt abandonnée, car déjà Nicolas Alexandre a été enseveli à Câmpulung, la ville gagnée sur l'autonomie des colons venus de Tran-

sylvanie [1]. Les chartes de Mircea sont délivrées de différents endroits, la forteresse récemment élevée sur le Danube à Giurgiu, ou le couvent de Tismana, ou Bucarest. Pour le grand carême il lui arrive de se rendre à Tismana [2].

En ce qui concerne la Moldavie, on y brûle les étapes pour arriver au Danube et au Dniester sans s'arrêter assez dans une de ces citadelles de défense qui rassemblent très peu de bourgeois, en grande partie des étrangers, sous leurs murs. On passe de Baia, restée saxonne, où il n'y a pas d'église première avant la moitié du XV-e siècle, à Siretiu, qui en eut peut-être une dès le passage des maîtres du pays sur la hauteur qui domine le cours de la rivière, puis à Suceava, sur un affluent du Séreth, où les antécesseurs du grand fondateur que sera le troisième Étienne auront fait leurs prières dans la chapelle de l'enceinte fortifiée dans laquelle, dès le début, ils s'étaient enfermés ; plus tard seulement Alexandre I-er, apportant en grande pompe les reliques de Saint Jean le Nouveau, marchand de Trébizonde martyrisé à Moncastro-Cetatea-Albă, leur créa un abri dans la petite église du village de Mirăuţi, où durent être logés des moines

On ne peut pas constater avant une époque assez avancée, comme nous l'avons déjà dit, un ordre des dignitaires, pris à droite et à gauche, dans des pays d'un ordonnement plus ancien et définitif. Les Moldaves se contentent de quelques boïars qui sont en partie des propriétaires de villages, aussi gouvernés par eux, — et leur nom rappelle la contrée d'origine —, et une partie de ces *milites* du Mármoros auxquels le chef de l'invasion conquérante a accordé des propriétés nouvelles à titre héréditaire, pour lequel on emploie le terme d'origine hongroise d'*uric (örök)*, à côté de celui, de vieille provenance slavonne, d'*ocină*, „héritage ancestral". En Valachie, à l'époque où Mircea se sent plus assuré dans tous les sens, la liste des gens de sa suite représente

[1] Ştefulescu, *Tismana*, *passim*.

[2] J. Bogdan, dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine", série 2, XXVI, p. 110.

un bizarre mélange : à côté d'un logothète dont le nom de Baldovin rappelle celui de Baudouin de Flandre, empereur latin de Constantinople, passé dans l'usage des Slaves et des Vlaques balcaniques, ses vainqueurs, d'un trésorier et d'un lieutenant du trésorier, il n'y a qu'un groupe de nobles, aux noms indigènes (Balotă, Dragotă, Şerban, „Gostean", Manciu), dont le nom est accompagné de sobriquets acceptés, comme „le Noir", ou de la mention du père, ce qui signifie donc une lignée d'influences remontant très probablement à plusieurs générations (un Barbu montre la mode vénitienne venue par la Dalmatie et la Serbie). En 1413 le catalogue des conseillers du même prince n'est pas plus riche, ni plus précis. Comme dignitaires il n'y a que ce ban Radu, au nom princier, qui, conservé jusqu'au bout à Severin, peut bien avoir été un parent et, à côté, on ne trouve que le nom seul des autres boïars, avec l'indication d'un père, fût-ce même un douanier, d'un frère, avec encore un sobriquet comme celui de Rusul, „le Russe" [2]. En 1418 Radu est devenu vornic, bien qu'en conservant son titre de ban, alors que le ban actuel porte, au moment où l'arrivée de „Moustafa Tchélébi" est notée dans la date même, celui d'aga. On ajoute au nom de Dragomir celui de sa propriété héréditaire, Şegarcea. Le trésorier est Micul, qui rappelle le Miked hongrois. Il y a un spathaire, un „comis", un „stolnic", un „échanson" et même un conseiller occidental appelé Martin [2]. Ceci ne forme pas encore une Cour, bien que le nom de *curte* se soit conservé dans ce sens aussi chez les Roumains au Nord du Danube.

Mais, comme le prouvent le vêtement et les bijoux du prince enseveli à Argeş, il y a dans ces résidences passagères qui changent à chaque moment de l'année —, car, surtout en Moldavie, le prince, comme le roi d'Angleterre, de même essence conquérante, a l'obligation de chercher ses sujets

---

[1] J. Bogdan, ouvr. cite, pp. 3-4.

[2] J. Bogdan, dans „les Mémoires de l'Académie Roumaine", 2 e série, XXVI, p. 114.

chez eux —, et d'ici partira une abondante création d'églises —, un petit palais à côté, d'un certain luxe. Il est procuré par la dîme des produits et des bestiaux *(dijma,* et, pour les propriétés particulières, *de-a zecea),* mais, en très grande partie, par les douanes. Déjà les princes du XIV-e siècle, à partir de Vladislav, avaient entretenu ces relations *directes* avec les bourgeois de Brașov qui se conserveront aussi dans la suite, ce qui représente encore une façon, et si expressive, d'affirmer leur indépendance à l'égard du roi de Hongrie [1].

Pour les marchands il n'y a aucune mention concernant les indigènes; des Grecs, des Italiens venaient du fond balcanique. Les paysans jouissaient de la situation traditionnelle due à une valeur militaire qui ne s'était jamais démentie et qui venait de s'affirmer par les dernières victoires.

Mais, à partir d'un certain moment, un changement de plus en plus profond est dû à deux circonstances.

D'abord la diaspora chrétienne à la suite de la conquête turque. Elle ne fut, au commencement, ni dure, ni oppressive. Les classes inférieures en retirèrent même un certain avantage, car le régime du Sultan, bientôt considéré comme un vrai „empereur", ménageait toujours la pauvre „raïa", ses „pauvres" à lui. Il en fut autrement d'un clergé qui ne fut jamais empêché dans l'exercice de ses fonctions, le conquérant de Constantinople créant un patriarche d'orthodoxie avérée et s'entretenant avec lui sur la vérité relative des deux religions, mais qui n'avait plus l'importance qu'on lui avait attribuée dans des États non seulement chrétiens, mais basés sur une orthodoxie immuable. On trouve de ces évêques, surtout grecs, qui errent à travers le pays roumain, poussant jusqu'en Transylvanie, où, hôtes de tel paysan, ils préparent pour leur succéder le fils de la maison, devenu leur pieux disciple.

Mais ceux qui durent quitter aussitôt leur patrie furent des membres d'une aristocratie de naissance ou d'un fonc-

---

[1] Voy. J. Bogdan, loc. cit.

tionnarisme de tradition romaine. Ils pouvaient bien maintenir leur influence par la rénégation, mais c'était une décision que n'acceptaient pas toutes les consciences ; certains s'abaissaient jusqu'à un commerce récupérateur qui leur permettait ensuite de rentrer dans les rangs. Il est difficile de les reconnaître par des mentions documentaires dans leur nouveau séjour en terre roumaine, où il n'y a que les noms de baptême ou ces sobriquets que nous avons déjà signalés, et il faut dire qu'un pays de si fortes traditions, d'un „nationalisme“ d'instinct ancestral, n'encouragea pas trop l'adoption des étrangers. Le Grec, sauf de très rares exceptions, ne pénétra dans la vie politique du pays qu'assez tard au XVI-e siècle.

Les dynasties déchues fournirent aussi leur part à cette influence nouvelle. On ne connaît pas l'origine des princesses valaques du XV-e siècle commençant, celles de Moldavie étant prises ordinairement, après le mariage russe de Laţco, dans le monde indigène. Michel, fils de Mircea, mourut, tué dans une bataille livrée contre les Turcs, à côté du voévode de Transylvanie, qui resta aussi sur le champ de bataille, sans avoir contracté de mariage. Un second Dan, dont nous montrerons dans le chapitre suivant le grand rôle de guerrier, n'a pas une vie de famille qui soit connue. Il en est de même avec ses successeurs, plus ou moins vagues, jusqu'à ce terrible Vlad l'Empaleur, qui reçut une fiancée catholique de la part du puissant roi de Hongrie Mathias. Mais au commencement du XVI-e siècle deux femmes de la lignée des Brancovitch serbes, successeurs du despote Étienne, seront sur les deux trônes, d'imitation impériale, de Valachie et de Moldavie.

Cependant, la conquête turque, même avant d'être arrivée à Constantinople, en 1453, exerça, aussi par les begs héréditaires de la rive droite, une influence très importante sur les princes roumains du XV-e siècle déjà. Il ne s'agit pas seulement de leur réduction à la situation, détestée pendant longtemps, de tributaires, ni de cette mode turque, avec les grâces masculines d'un Radu-le-Beau et les goûts féroces de son frère

qui plantait dans les pals boïars récalcitrants et prisonniers de guerre turcs, mais d'une nouvelle conception du pouvoir.

Bien avant la centralisation et le „militarisme" des monarchies de l'Occident, les Turcs avaient copié l'Empire byzantin, ajoutant à des traditions du gouvernement direct le plus strict, par la bureaucratie séculaire, des instincts asiatiques de la discipline la plus sévère. Les chefs des Roumains en connurent des exemples et en prirent des leçons.

Pendant assez longtemps la Moldavie, moins consolidée que la grande Roumanie valaque avec son développement deux fois séculaire, avait été gouvernée par des princes qui s'élevaient sur la ruine de leurs parents. Alexandre-le-Bon mit fin à cette première époque de changements à vue. Mais, aussitôt que cet homme de si grande autorité disparut, on en revint au passé. Son fils légitime, associé au pouvoir, Élie, dut combattre contre son frère, qui finit par l'aveugler, et ce bâtard, Étienne, sera décapité par le fils d'Élie, Roman. Celui-ci aura un règne très court, et son frère Alexandre ne règnera que du côté de Cetatea-Albă. Des fils illégitimes d'Alexandre I-er se disputèrent cette pauvre couronne ensanglantée, de même que le font en Valachie Dan le croisé, un nouveau Radu, des Vladislav, des Basarab, un Dan encore, jusqu'à ce que s'élève le terrifiant pal de Vlad dit Ţepeş, fils d'un autre Vlad, „le Diable" („Dracul")[1].

Maintenant, après une période où, à la suite des grands princes organisateurs, Mircea et Alexandre, il n'y a que les querelles entre les lignées des boïars, pires en Valachie, où, de qualité inférieure et très mêlée, ils jouent aux prétendants, employant dans leur intérêt toute espèce de bâtards, la main du maître retombe de nouveau, lourde, sur cette chevalerie danubienne manquant, dans son agitation perpétuelle, d'un but plus élevé et même d'une idée directrice. On ne connaît pas de boïars sacrifiés par Mircea, et Alexandre n'eut pas non plus à se plaindre de conspirateurs voulant soutenir un

[1] Mais Drako est, chez les Grecs, un simple nom sans signification péjorative.

rival. Lorsque les anciennes haines se réveillèrent et les ambitions crurent pouvoir se déchaîner, l'anarchie qui en résulta dut produire une réaction. Le spectacle de la vie, si calme à l'intérieur, de l'Empire ottoman, prêt, à cause de cet ordre même, aux grandes actions par delà les frontières, dut engager les nouveaux dominateurs du pays roumain à employer la même manière forte.

Elle leur réussit. La mémoire qu'a laissée le sadique Vlad, dont les actes de cruauté ont été racontés en détail par l'opuscule des Saxons de Transylvanie qui en avaient eu à pâtir, reste détestée, mais il n'est pas moins vrai que, après lui, le faible bellâtre Radu put gouverner, ouvrant la voie à des règnes de travail constructeur qui donnent au pays les plus belles de ses églises, les plus délicats de ses travaux d'art. Et, lorsque, revenu de son exil en Valachie, le fils d'un prince assassiné, Étienne, dit le Grand, se trouva, quelques années après son installation, devant un nouveau complot et, aussitôt, la hache de l'exécuteur tomba sur les têtes des coupables, l'ordre „impérial" byzantino-turc en fut introduit dans cette principauté du Nord et il permit la défense victorieuse du pays et toute une activité créatrice, dont sortit une nouvelle et supérieure phase de la synthèse roumaine.

X.

LES ROUMAINS ET LA CROISADE

L'ancienne opinion que les Roumains ont été presque dès le début de leur histoire, après l'organisation définitive des États, des représentants de l'idée de croisade est depuis longtemps abandonnée. Pendant des dizaines d'années toute pensée de ce genre était impossible, le danger même d'une conquête musulmane n'existant pas. Ensuite, il y eut ce que nous pouvons appeler l'„entente balcanique" sous la conduite des Turcs contre les envahissements redoutés de cette Hongrie angevine, francisée, mise au rang des pays obligés à faire preuve d'esprit chevaleresque, dirigé contre l'Islam. Bajazet, le vaincu de Rovine, le vainqueur de Nicopolis, en devint un voisin paisible, même un allié de l'habile Mircea, qui n'est un chevalier de caractère occidental que dans la fresque qui le présente court-vêtu, comme les héros de la guerre sainte en 1396, dans sa fondation de Cozia et dans la copie de ce portrait à l'Église Épiscopale d'Argeș. Ensuite, il y eut, sur des bases qui appartiennent à l'époque moderne, avec des survivances byzantines, entrées dans la pensée politique d'un Sultan comme l'Asiatique Mahomet I-er, vainqueur et successeur de ses frères, un départition territoriale comme à l'époque de Constantin-le-Grand et de Justinien. La Valachie, contre laquelle marche, en vengeur du passé, le nouveau Sultan, dut perdre la possession des points fortifiés sur la rive gauche: Giurgiu et la Petite Nicopolis, la „Tour", et, quant à Severin, revenue au roi de Hongrie

dès la catastrophe de ce Michel, fils de Mircea, qui, nous l'avons dit, avait été tué dans un raid turc, malgré le concours des troupes transylvaines, le roi Sigismond, *qui pensera* (en 1427) *à un nouveau front de défense s'étendant de ce château jusqu'à celui de Licostomo, Cetatea-Albă étant déjà non plus génoise, mais moldave,* dut s'en occuper, lui cherchant des défenseurs parmi les Chevaliers Teutons. Pour la seconde fois, après deux siècles, ils furent appelés dans ces régions, des revenus étant attribués même jusqu'en Transylvanie aux frères qu'amena, en 1428 [1], pour si peu de temps, leur chef, Klaus de Redwitz. Même, lorsqu'il crut que cela ne pourrait pas résoudre une question qui tenait autant aux intérêts de la Hongrie qu'à la défense générale de la chrétienté, il passa par dessus tous les mauvais souvenirs du passé, et, s'entendant avec le nouveau roi de Pologne, fils de Ladislas, il conclut une convention qui comprenait surtout le partage d'une Moldavie qu'on croyait ne pas pouvoir entrer dans le grand projet *d'une nouvelle croisade, de pure défense locale.*

Jusqu'à sa mort, l'empereur et roi s'en tint à cette seule conception de son double devoir comme souverain de la Hongrie perpétuellement menacée par l'avance ottomane et comme chef suprême de cette chrétienté dont les assises à Constance et à Bâle, malgré toutes les dissensions et les querelles, en dépit de sa présidence nominale, étaient considérées comme l'instrument principal pour la réfection dans un sens unitaire de l'Europe chrétienne.

Dans l'accomplissement de ces desseins, Sigismond entendait se servir d'auxiliaires autonomes. Il fit venir donc, à l'époque où apparaissent, continuateurs des capitaines de „compagnies" pendant la guerre de Cent Ans, les condottières italiens, prêts à s'engager pour n'importe quelle guerre, un Florentin, Filippo de' Scolari, qui, devenu comte, „span" du Banat hongrois de Temesvár-Timişoara, fut appelé dé-

[1] Voy., d'après des documents dans Hurmuzaki, I [2], d'après Frigyes, l'historien hongrois du Banat et Voigt, l'historien de l'Ordre (vol. VII), notre *Chilia şi Cetatea-Albă,* pp. 86-87.

sormais dans sa propre patrie Pippo Spano, et, en même temps, il donna main libre au nouveau prince de Valachie, obligé, du reste, à se défendre contre un concurrent soutenu par les begs turcs du Danube, Dan II.

Celui-ci fut, en effet, le vrai héros d'une croisade authentique.

Il est dommage que les sources intérieures et extérieures manquent autant pour une importante série d'expéditions le long du Danube, défendu avec acharnement par un prince aussi remarquable [1]. Au cours de l'année 1419, les chroniques vénitiennes, très bien informées, la *Dolfina* et la *Zancaruola*, la chronique de Vienne, parlent de combats livrés par Pippo, devenu, de par son devoir de croisé, si bien accompli, une figure populaire en Occident. Une date précise est donnée pour un grand succès du Florentin, suivi, cependant, bientôt, par une défaite toute aussi grande : le 2 septembre 1419 [2]. En ce moment Michel le Valaque était encore vivant ; l'expédition qui amena sa mort fut, sans doute, le résultat de cette revanche turque. Les Turcs occupent le pays et leur flotte, refaite, traverse la Mer Noire pour essayer de surprendre Cetatea-Albă.

C'est à partir de ce moment que commence l'action de Dan, ancien auxiliaire militaire des Turcs, qui paraît avoir été d'abord soutenu par ces begs danubiens contre Michel, ami des Hongrois et chef possible d'une tentative de croisade [3]. Il fallut trois ans pour préparer *cette campagne destinée à rétablir la ligne du Danube chrétien.* Contre Mahomet fut soutenu, par Dan, le faux Moustafa, qui chercha un abri sur le Danube roumain, où il devait être pris. La *Zancaruola*

---

[1] Sur un fils de l'autre Dan, Jean l'„aveugle", aveuglé probablement pour ne pas pouvoir se présenter en prétendant, voy. nos observations dans les *Studii și documente*, III, p. IV. Il errait dans les Balcans, où était mort son père.

[2] *Ibid.*, pp. IX-X.

[3] Voy. les sources présentées dans notre *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 80-81. Cf. notre *Revista istorică*, XII, pp. 215-217.

donne des détails sur la façon dont les janissaires du Sultan, qui avaient passé le Danube, allant jusqu'aux Carpathes, furent attirés dans un traquenard, surpris et massacrés. Pippo était à côté du Valaque, vainqueur dans son propre pays. Aussitôt les vaincus sont poursuivis jusqu'au Danube, et les places de la rive droite furent occuppées pour le moment. Il fut question même du Sultan, qui aurait disparu, ce qui constitue une exagération. A peine le territoire perdu put-il être regagné. La bataille fut considérée à ce point importante que Venise, en guerre avec le Sultan, pensa, s'il serait impossible de conclure la paix, à une action commune contre les Turcs. En octobre 1423 elle recommandait à son ambassadeur de faire savoir au „dominus Valachie" que, au printemps, des forces vénitiennes importantes se présenteront en Orient pour une collaboration militaire [1]. La visite à Venise et à Bude de l'empereur byzantin Jean, qui revint par la Moldavie, doit être mise en rapport, comme l'ont fait, du reste, les contemporains aussi, avec cette guerre „hongaro-valaque" contre Mahomet [2].

La guerre de croisade continua en 1425, les Turcs opposant au hardi prince roumain un fils de Mircea, Radu le Simple, faible guerrier, ballotté par les circonstances. Sigismond lui-même, converti à son devoir le plus essentiel, parut sur le Danube à Orşova. Mais, l'année suivante, malgré tous ses efforts désespérés, Dan, combattu aussi par le Moldave, perdit toute son armée, étant réduit à s'enfuir (30 mai). Dans une lettre à l'évêque de Winchester, légat en Bohême, l'empereur et roi s'en montra consterné [3].

---

[1] Nos *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades*, I, 2-e partie, pp. 347-348. Le passage de la *Zancaruola*, *ibid.*, p. 347, note 1. A la date de „23 février" la chronique de Braşov-Kronstadt *(Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt*, IV, p. 231) place une grande victoire de Dan sur les Turcs. Elle doit être fixée probablement en 1424.

[2] Nos *Notes et extraits*, loc. cit., p. 349, note 2 (extrait de la même *Zancaruola)*.

[3] Cf. Iorga, *Acte şi fragmente*, III, p. 80, no. 2.

Il était question de la seconde intervention personnelle de Sigismond en Valachie même. On l'attendait à Brăila, où Alexandre de Moldavie fut forcé par les Polonais, ses suzerains, dans le sens qu'on verra, d'envoyer un contingent. Descendu jusqu'à Câmpulung, l'ancien poste transylvain de frontière, en avril 1427, il chassa Radu, mais ne s'en tint pas seulement à cette victoire facile contre les seuls Turcs riverains, patrons de l'intrus. Il écrivait qu'il croit „pouvoir regagner le Danube[1]". Des attaques furent dirigées en même temps, pendant cette campagne récupératrice, sur Drstr (Silistrie), sur Giurgiu et sur Severin, ce qui signifiait la réalisation momentanée de ce grand projet[2]. Le but dernier poursuivi par celui qui était maintenant dégagé de ses grands soucis en Occident dépassait de beaucoup l'exécution même de ce vaste programme. Il était question aussi d'une restauration catholique. La présence du prince portugais dom Pedro, un grand chercheur d'aventures, dans cette campagne, arrêtée trop tôt, montre combien l'ancien idéalisme du moyen-âge s'était repris.

Mais de nouveau la situation sur le Danube fut rétablie à l'avantage des Turcs en 1428[3]. Le voisin moldave occupa les possessions valaques sur le Bas-Danube. Opiniâtre lutteur, Dan, qui n'avait désormais ni le concours de Pippo, ni l'appui de l'empereur, réconcilié avec les Turcs dès 1429, réapparaît en cette même année contre son si faible rival. Mais, lui-même compris dans la paix conclue par son suzerain, chez lequel il faisait frapper la monnaie nécessaire pour contretenir ses soldats, une vraie armée permanente, il avait abandonné complète-

[1] Kerler, *Deutsche Reichstagsakten unter K. Sigismund*, IX, p. 31 (avril).

[2] D'après le *Codex diplomaticus* de Prochaska, le *Codex diplomaticus patrius* de Nagy, Paur et Wegele (III, pp. 352-355), d'après e *Krassó* de Frigyes (III, p. 310 et suiv.), dans notre *Chilia şi Cetatea-Albă*, pp. 84-85. L'expédition est racontée par le chroniqueur allemand Windecke, édité dans Menckenius, I, ainsi que, d'une façon brève, par Dukas et Chalkokondylas. Cf. aussi nos *Actes et fragments*, III, pp. 80-82.

[3] Prochaska, ouvr. cité, p. 802.

ment une mission qui lui avait donné tant de gloire. Payant tribut au Sultan, comme, dans des moments difficiles, l'avait fait, du reste, Mircea lui-même, il se valut de leur concours pour chercher à reprendre sur le Moldave ses terres bessarabiennes, objet de dispute permanente entre les deux pays roumains.

La paix turco-hongroise rétablit le calme sur ce Danube qui n'appartenait plus à la chrétienté. Ce sont, au contraire, les begs turcs, de la lignée d'Ali-beg, d'Iskender, de Malkotch, qui le dominent. Lorsque, de Nuremberg, Sigismond envoya en Valachie, où Dan venait de mourir, son protégé Vlad Dracul, contre celui d'Alexandre, Aldea, portant, comme prince, le nom de son protégé, les attaques turques se dirigèrent contre les défilés de la Transylvanie aussi bien que contre cette Valachie, considérée comme rebelle.

En 1432 les Turcs, pour venger l'expulsion de leur vassal, Radu, traversant en ennemis le pays de Vlad, poussent jusqu'à Târgoviște, l'ancienne capitale du pays, entraînent peut-être le prince, qui avait dû faire acte de soumission au Sultan, et passent les Carpathes du côté de Brașov-Kronstadt, sans avoir rencontré de résistance. C'était maintenant une expédition du Sultan lui-même, Mourad I, fils et successeur de Mahomet[1]. Bien que Vlad eût obtenu de Sigismond la confirmation des fiefs transylvains, dont il resta maître de fait, il fut, en 1435, le guide des Turcs, commandés, cette fois, par un beg du Danube, Mézed, dans une seconde campagne, dirigée du côté de Sibiiu-Hermannstadt. Un voyage à la Porte du Sultan fut imposé au prince valaque, dont les fils, Vlad et Radu, furent retenus comme otages à Gallipoli, puis à Egrigueuz, en Caramanie[2].

Mais déjà, si Vlad Dracul était prêt à tous les accords et à toutes les garanties pour sauver sa situation, un autre

[1] Cf. aussi le document ragusain du 17 avril 1432, dans nos *Notes et Extraits*, série I.

[2] Chroniques turques de Nechri et de Séadeddin. Cf. nos *Studii și doc.*, III, p. XII.

avait pris, de l'autre côté des montagnes, la place laissée vide aussi bien par Pippo Spano que par le roi de croisade qui venait de mourir à la fin de l'année 1437, et *l'expédition de 1438 est déterminée par l'exercice de ce principe traditionnel chez eux que le traité conclu avec un souverain n'a pas de valeur pour son successeur aussi, qui doit subir de nouvelles conditions.*

Le défenseur de la marche danubienne au nom du nouveau roi de Hongrie, Albert d'Autriche, qui avait épousé l'héritière de Sigismond, son unique enfant, Élisabeth, était un Roumain, originaire des „districts valaques" de la Transylvanie occidentale, où des cnèzes annoblis remplissaient les fonctions, importantes, de garde-frontières. Fils d'un Voicu, frère d'un autre Jean, il avait fait en Occident son apprentissage militaire, au service du duc de Milan, retournant dans son pays natal assez muni d'argent pour pouvoir en prêter à la couronne elle-même. Peu à peu, sous un prince dont les intérêts sont aussi du côté des possessions autrichiennes héréditaires et de l'Empire, auquel il se croyait avoir un droit et dont il avait convoité la couronne, il gagna l'une après l'autre les dignités qui en firent le maître de tous les pays limitrophes: comte du Banat, comte des Szekler, voévode de Transylvanie.

Bientôt il dut sortir en campagne contre les incursions de l'inlassable Mézed, niché à Vidine, puis contre celles du beglerbeg de Roumélie lui-même, lieutenant en Europe d'un Sultan d'esprit mystique, qui revêtira l'habit de derviche et auquel la guerre ne tient pas trop à coeur. Venus par la Valachie, cette fois encore, les Turcs pénétrent en Transylvanie et, après une action de pillage, tuent, en sortant du pays, l'évêque d'Alba-Iulia, qui tombe à la tête d'une faible armée, rassemblée en hâte. La seconde invasion eut lieu l'année suivante, en 1442. Cette fois les envahisseurs furent surpris dans la vallée supérieure de la Ialomiţa par Hunyadi lui-même, et battus. Le beglerbeg, Chéhabeddin, fut destitué par son maître pour cette honte qu'avait subie l'armée impériale [1].

[1] Mentions tirées des chroniques vénitiennes, dans nos *Studii şi documente* III, pp. XVIII-XIX

Maintenant, s'appuyant de plus en plus sur les pays roumains, dont il gagnera les princes par un mariage ou les changera à son gré, faisant tomber la tête de Vlad et celle de son fils aîné, Mircea, comme traîtres à la chrétienté, Hunyadi entreprendra, soutenu par l'appui de l'Occident, qui lui enverra d'abord de simples bénédictions, puis de l'argent, des soldats bourguignons sur des vaisseaux payés aussi par le Pape, de vraies campagnes de croisade, animées par son admirable idéalisme romantique. Il rêve de sauver Constantinople traversant en diagonale les Balcans du côté de Nich et de Slatitza, comme dans la „longue campagne" de 1443.

Or, aussitôt après cette épreuve, le Sultan Mourad conclut la paix avec le nouveau roi de Hongrie,—par dessus l'héritier légitime, l'enfant d'Albert, mort en 1439, lorsque, du côté de Belgrade, il affrontait les Turcs : Ladislas le Posthume,— ce Vladislav de Pologne que Hunyadi lui-même avait arraché à son royaume paisible pour en faire, après le mariage forcé avec Élisabeth, un capitaine de guerre sainte. Les invitations des Occidentaux, la possibilité d'avoir leur concours amena la reprise des hostilités, et cette fois une forte armée hongroise, avec le contingent roumain de coutume, s'en va chercher la flotte du duc de Bourgogne et du Pape sur les bords de la Mer Noire, à Varna. Elle trouva devant elle non pas le jeune Sultan Mahomet II, mais son père, qui venait de se retirer, Mourad, et les erreurs de tactique commises en 1396 amenèrent un immense désastre, avec la perte du roi lui-même et du légat, Julien Cesarini, cardinal de Saint-Ange (1444).

Mais, le lendemain de cette cruelle défaite, le même enthousiasme contagieux qui avait saisi l'Occident, nourri et fortifié par l'inébranlable volonté de cet homme de race nouvelle, descendant de paysans guerriers, dont l'adoption par la foi latine et par la classe nobiliaire n'ont guère changé le caractère initial, fait venir les vaisseaux de la flotte de croisade sur le Danube valaque. On entend découvrir un roi qui ne serait pas mort et rencontrer à l'embouchure du Jiiu les soldats de Hunyadi échappé, de même que Vlad, au désastre. On fraternise avec les Roumains qui admirent les bombardes

d'une technique supérieure. Puis, après avoir éprouvé l'inanité de ces recherches, il y a la reprise de guerre en 1448, maintenant avec le concours d'un Roumain plus fidèle sur le trône de Valachie, Vladislav Dan, qui réunit à son premier nom dynastique celui du roi de Hongrie et de Pologne, sous les auspices duquel il avait été créé, de même que le boïar Aldea, soutenu par le prince de Moldavie, en était devenu un Alexandre. On cherche le vieux champ de bataille de Kossovo, où, dans des conditions de technique militaire empruntées aux Hussites, se livre une bataille qui fut tout aussi malheureuse, bien que le concours, un certain concours des Serbes du nouveau despote Georges Brancovitch, qui s'appuyait aussi bien sur le littoral de l'Adriatique que sur la rive droite du Danube, n'eût pas manqué [1].

Avec cela, l'élan de croisade, qui avait demandé, sans un vrai profit, des efforts surhumains, cesse. Il n'y aura donc plus l'espoir de rejeter par un commun effort les Turcs en Asie, après les avoir écrasés sur ce sol de l'Europe, chrétienne aujourd'hui et jadis classique, qu'ils profanent donc doublement par leur présence. Personne n'essaiera plus, malgré les exhortations des auteurs de mémoires, nombreux, un grand coup, anéantissant, dans les Balcans que les Sultans organisent de plus en plus à la façon byzantine. Hunyadi surgira de nouveau sur le Danube seulement lorsque, en 1456, *trois ans après la conquête de Constantinople, dont la délivrance avait été pendant de longues années un problème angoissant pour la chrétienté occidentale*, le Sultan Mahomet, devenu l'héritier des Césars de Byzance, essaiera de s'ouvrir par une attaque contre Belgrade la voie vers le coeur de la Hongrie, menaçant ainsi l'Europe centrale.

Mais, cette fois, ce n'est plus ce qu'il y avait eu auparavant: une forte armée hongroise – sans parler du contingent chevaleresque polonais, qu'avait apporté jadis Vladislav „de Varna" —, ayant aux deux ailes les Roumains des deux principautés, à côté de ceux des districts libres et armés de la

[1] Voy. notre article, expliquant un document ragusain récemment découvert, dans notre *Revue historique du Sud-Est européen*, III, p. 13 et suiv

Transylvanie même, et les Serbes, les uns et les autres plusieurs fois considérés, pour avoir voulu défendre avant tout leur existence, comme des déserteurs et des traîtres. Hunyadi conduit un simple noyau de forces tirées de la Hongrie et surtout une foule indisciplinée, bruyante, mais capable de faire des miracles par son ignorance et son inconscience mêmes, ces milliers de „pauvres“, d'humbles à la manière des Franciscains qu'avait trouvés chez lui ou recueillis en chemin cet admirable prédicateur populaire que fut Saint Jean de Capistrano, des Abruzzes, devenu malgré lui un généralissime de recrues. La nouvelle capitale de la Serbie, que les Brankovitch n'auraient guère pu défendre, fut sauvée par l'offensive fanatique de ces paysans et de ces vagabonds. Quelques jours après, Hunyadi, qui, par la mort de Vladislav de Pologne, était devenu régent du royaume hongrois, succombait aux fatigues et à la maladie contagieuse.

Mais, de ce qu'il avait créé, avec une vision géniale des circonstances, quelque chose resta, devant se développer, même sous des formes très différentes. Par la fatalité géographique, qui, variant les aspects, conserve le fond, il était revenu à la politique dace d'un Décébale, en y réunissant, de même, du reste, que celui-là aussi l'avait fait, d'autres éléments compris dans son rayon d'action. Ainsi sa Dacie ressuscitée est-elle, entre l'élection de Vladislav le Polonais et son sacrifice à Varna, aussi une Sarmatie.

Personne n'échappera plus à l'influence magique de ce souvenir, persistant à travers les siècles. L'étroit localisme, à lointaine base paysanne, des Roumains, le missionnarisme armé du royaume des Hongrois, la réserve des Polonais enfermés chez eux ou incertains entre une politique vers les mers du Nord et une descente vers le Danube inférieur, ne sont plus de mise. Un lien de solidarité entre les souvenirs d'un très lointain passé et les espérances d'un meilleur avenir chrétien s'est formé, et personne ne pourra plus le faire disparaître. A la place de l'„entente balcanique“ avec les Turcs il y aura, plus ou moins visible et possible, l'offensive récupératrice dace contre les mêmes.

XI.

LA CROISADE MOLDAVE D'ÉTIENNE-LE-GRAND

Après la disparition du „Blac“ de Hongrie, ses alliés roumains restèrent pendant quelque temps désorientés avant de se rendre compte que, à cause de la carence de la Hongrie sous l'enfant Ladislas le Posthume, qui, du reste, ne vivra pas longtemps, disparaissant au moment où il voulait risquer encore une affirmation hongroise dans la croisade, le rôle joué par le grand Hunyadi leur revenait, devant leur être conservé ensuite beaucoup plus qu'au fils même du héros, qui finira par être élu et accepté comme héritier de Ladislas.

Mais jusqu'à ce qu'ils se ressaisirent de ce coup du sort qui ravissait à la croisade du XV-e siècle son chef naturel, d'une si belle énergie et d'une si longue et douloureuse expérience, les tentatives destinées à expulser d'Europe les „profanateurs“ et les „tyrans“ turcs se dirigèrent sur des voies nouvelles, de pure aventure, et sous la direction de chefs improvisés qui ne savaient rien ni de l'ennemi qu'ils voulaient ardemment combattre, ni des conditions locales dans lesquelles la lutte devait être livrée.

Pour regagner Constantinople on avait fait, malgré la valeur, à ce point de vue, d'une puissance comme celle d'Alphonse le Magnanime, en même temps maître à Barcelone, à Naples et à Palerme, tout aussi peu que pour conserver cette ville vénérable, sacrée pour la religion chrétienne. Dans les projets qu'on échafaudait continuellement il y avait tout,

sauf la vision nette du nouvel empereur qu'il faudrait établir sur le Bosphore en cas de succès [1]. Les bruyantes réunions des diètes allemandes qui se succédaient ne donnaient rien que de nouveaux attermoiements. Le successeur d'Albert d'Autriche, Frédéric III, était le type de l'empereur fainéant et il se dessaisit facilement en faveur du Pape du rôle qui lui revenait d'après les idées d'un moyen-âge qui n'était pas encore mort.

Or, lorsque le Pape fit flotter aux vents le drapeau de la guerre sainte, il n'avait plus l'esprit d'humilité, uni à une profonde foi religieuse, d'un Innocent VI et d'un Urbain V. Avec Pie II, le miracle d'érudition qui s'appelait jusque là, d'un nom emprunté à Virgile, Aenéas Sylvius dei Piccolomini, la Renaissance, avec ses prétentions, ses intérêts et ses défauts d'optique, s'était installée sur le siège de Saint Pierre, qui avait fini, par un Eugène IV et un Nicolas V, à vaincre ses rivaux, les réformateurs de Bâle.

Il y eut donc, après la diète de Mantoue, qui proclama l'expédition, les préparatifs, si imposants, d'Ancône en 1464. Le doge de Venise se présenta pour conduire le contingent, qui devait être déterminant, de la République. Une offre, très chrétienne sans doute, mais qui donnait à penser quant aux buts secrets que poursuivait le chef si sage d'un État qui ne se risquait jamais dans des aventures sans perspectives et sans issue. Le vieux Dandolo n'avait-il pas fait la même chose en pensant que l'Empire byzantin pouvait lui revenir ?

On sait le sort qu'eurent toutes ces agitations, toutes ces dépenses et toutes ces espérances. Le Pape venant à mourir, les yeux fixés sur le déploiement splendide d'une armée prête à partir, on se dispersa de tous côtés. Venise resta seule pour continuer patiemment, mais sans grand succès, une lutte qui devait lui conserver la possession, si difficilement acquise, du Pèloponnèse.

Pendant ce temps Mahomet II, débarrassé de son grand

---

[1] Voy. notre *Byzance après Byzance.*

rival, put en finir avec une Serbie divisée sous les fils de Georges Brancovitch et faire disparaître, d'un seul grand coup, la Bosnie royale, le „duché" bosniaque restant seul pour tenir encore quelques années le drapeau chrétien en terre yougoslave, car le nid d'aigle des Tchrnoïévitch sur la montagne grise de leur Tchernagora ne comptait pas. Mais, lorsqu'il s'agit de pousser plus loin, avant de rencontrer la témérité longtemps victorieuse de l'Albanais Scanderbeg, il trouva devant lui une âme aussi cruellement turque que la sienne dans Vlad l'Empaleur, avec lequel il avait cru, en 1462, pouvoir faire ses comptes aussi vite qu'avec le Bosniaque vaincu, pris et décapité.

En ce moment, depuis cinq ans la Moldavie avait un autre prince, qui, bien établi dès son entrée dans le pays, devait y régner plus longtemps qu'Alexandre lui-même, finissant sa vie seulement en 1504, cet Étienne que la postérité reconnaissante devra appeler le Grand.

Il incorpore la croisade, restée sans chef après la mort de Hunyadi, mais pas dès le début d'un règne assez difficile et surtout pas dans le sens de l'Occident, sens que nous chercherons à préciser d'une façon encore plus nette.

Venu de Valachie, où déjà les descendants de Mircea avaient eu des rapports de parenté avec les Moldaves, il n'était retenu par aucun engagement envers l'Empaleur. Dès l'origine même des deux principautés, par dessus cet instinct de l'unité de race qui ne fit que se fortifier, les rapports politiques furent ordinairement fraternels. Comme Pierre I-er de Moldavie, devenu parent de Vladislav Jagello, et en attendant le mariage d'Alexandre lui-même avec la cousine du même roi, Ryngalla, dame d'un certain âge, qui, dans sa jeunesse, avait aidé un évêque à se défroquer pour l'épouser, le Valaque Mircea parlait à ce lointain souverain catholique de liens de famille si étroits que leurs enfants en étaient comme des frères. Iuga, le cousin et prédécesseur d'Alexandre et de son frère et associé Bogdan, bientôt disparu, fut „pris" par Mircea, c'est-à-dire que, s'étant réfugié

chez ce voisin, il fut interné en Valachie. Nous avons déjà mentionné l'intermariage des Alexandrides avec la dynastie valaque. La notion de dépendance politique ne pouvait donc pas exister entre les deux pays, dont cette Valachie, beaucoup plus ancienne, aurait pu s'arroger des droits sur la Moldavie, mais ne pensa pas à le faire, et, du reste, il aurait été bien difficile à trouver, pour les exprimer, une formule pareille à celles qui étaient coutumières en Occident.

Mais, aussitôt après son installation, le jeune prince moldave, qui avait de l'horizon dans ses yeux, se buta à l'ancien motif de querelle qui était cette „Bassarabie" du Danube inférieur, occupée par les Roumains du Sud à une époque où il n'y avait pas encore de Moldavie et retenue alors que ce second État commençait à peine à se former dans la montagne. Dan II avait dû la défendre contre Alexandre, et ceci avait été une des causes principales de ses difficultés et de sa chute. L'Empaleur avait hérité de ces possessions que son père „le Diable" avait su retenir sous sa domination. Étienne, se sentant appelé à faire de sa Moldavie ce qu'elle avait été, un moment, à l'époque de cet aïeul, ne pouvait pas faire autrement que tendre vers ces bouches du Danube par lesquelles seules — et par la lointaine Moncastro, Cetatea-Albă, depuis longtemps arrachée aux Génois —, le pays pouvait sortir de son isolement.

Il se rallia donc, tout naturellement, par dessus tous scrupules de race, de religion, de voisinage et de reconnaissance, à l'action par laquelle le Sultan croyait pouvoir arriver à se saisir de la Valachie, action de programme, et pas de simple ambition blessée, qui devait transporter la frontière du Nord de l'Empire jusqu'aux Carpathes, sinon au-delà même, avec cette Transylvanie, déjà trois fois envahie par les Turcs. Il essaya de prendre la Chilia insulaire des Valaques, devant laquelle avait déjà été bâtie une autre sur la terre ferme. Il ne réussit pas pour le moment, ses soldats ayant été foudroyés par les canons que Jean Hunyadi, patron du prince moldave Pierre, y avait laissés (et la chronique mentionne cet acte de „trahison" d'avoir livré Chilia aux Hongrois). Il devait arriver

cependant à son but, par surprise, en 1465, devenant ainsi maître du delta danubien.

A ce moment la Roumanie du Sud n'était plus dominée par le terrible prince qui pendant quelques années, employant tous les moyens de cruauté qu'il avait appris chez les Turcs, s'était montré capable de leur tenir tête, les empêchant de prendre pied plus loin que les citadelles, du reste attaquées hardiment par lui, sur la rive gauche du Danube. Mahomet avait été en danger d'être tué au milieu même de sa garde de janissaires par un coup de nuit que risqua l'ancien client des Turcs. Il aurait manqué une campagne entreprise à grand fracas si les boïars, mécontents d'un prince si dur, ne se seraient mis à la disposition de l'envahisseur, qui avait dans ses bagages le propre frère de Vlad, le „beau" Radu. Accepté par le pays, celui-ci régna, alors que ceux qui l'avaient amené quittaient la Valachie presqu'en désordre.

De ce côté donc le Sultan, renonçant à sa nouvelle ligne de conduite, revenait au système feudataire de ses antécesseurs. Depuis quelques années, la Moldavie n'avait pas attendu la pierre d'achoppement d'une invasion turque pour entrer dans ce système qui lui garantissait un calme parfait en échange du tribut très modique que Mahomet avait demandé dans cette lettre slavonne de sa chancellerie que nous avons heureusement conservée. Étienne dut hériter de cette situation qui n'était faite ni pour le gêner, ni même pour l'humilier. Une paix ottomane s'étendit donc sur tout le cours du Danube inférieur, et le nouveau prince l'employa sagement pour régler des questions qui auraient pu l'empêcher dans ses actions ultérieures. Il en finit par une excursion au-delà des Carpathes, dans le pays des Szekler, avec Pierre Aaron, son prédécesseur, un oncle qui était l'assassin du père d'Étienne, et récupéré sur les Polonais la citadelle de Hotin.

Le moment est venu pour mieux fixer les liens de la Moldavie avec ce royaume, auquel elle ne devait certainement

pas son existence, car il n'y eut ni inféodation d'un descendant de Bogdan I-er, le fondateur, par Casimir ou par son successeur lithuanien, ni, malgré une expédition échouée à l'époque des premières luttes pour le trône, la conquête du pays pour le céder dans certaines conditions à un protégé, devenu vassal de la Couronne. Il est vrai que Pierre I-er, prince de Moldavie, alla à Lwów prêter hommage à Jagellon, en la présence d'un Métropolite de Kiev, qui, comme la Moldavie n'avait pas encore d'archevêque canonique, représentait la bénédiction et la garantie de l'Église orthodoxe, mais en même temps des prétentions du côté du Danube de la part des princes et rois de la Russie Rouge et par conséquent des Lithuaniens, leurs successeurs. Mais cet hommage ne pouvait pas être pour la partie „hongroise" de la principauté, à moins que les prétentions du nouveau roi sur l'héritage hongrois de son beau-père eussent influencé le geste — on a vu que l'intrus valaque Vlad avait cherché dans Vladislav un appui contre Sigismond. Il ne s'agissait donc que de ces terres nouvellement acquises dans une province de Szepenik (en roumain Șipinți: aujourd'hui: Șerpenița), avec ses trois forteresses, dont l'une, Țețina (Czeczina) deviendra Cernăuți, la Czernowitz de la Bucovine autrichienne et, momentanément, dans ce „pays de l'Angle", dans la Pocutie, où les Moldaves étaient attirés par les riches foires de Sniatyn et de Kolomea.

Les relations ainsi créées et que la Couronne de Pologne cherchera, bien naturellement, à étendre sur toute la Moldavie, aux frontières de plus en plus avancées, furent conservées par Alexandre, qui, tout en se considérant, dès le début, comme „autocrate", n'hésita pas à s'appuyer, par un acte de simple forme, sur le concours du puissant État voisin. Il fournit une fois même le contingent militaire, contre les Chevaliers Teutons, mais n'envoya pas de députés aux diètes de cette Pologne qui se plaisait à considérer son pays comme un simple palatinat: il accorda des privilèges de douane et même une situation légale aux Arméniens de Pologne sans mentionner en rien une dépendance qui

n'existait pas dans la réalité des choses ; il frappa monnaie, en Pologne même, comme souverain ; faisant ses dévotions à l'empereur byzantin de passage, qu'il considérait comme son vrai et seul chef, en tant que membre en quelque sorte de l'Empire d'Orient, il évita ces liens avec l'empereur-roi Sigismond qui pouvaient lui créer des difficultés, mais ne manqua pas d'entretenir les meilleures relations avec les seigneurs de Lithuanie, État encore séparé au point de vue constitutionnel, avec ce Witold qui voulut être roi créé par l'Empire d'Occident, et avec son parent et successeur Svidrigaïllo, sans doute aussi avec Korybuth, qui chercha des relations d'amitié chez les deux princes roumains.

Étienne préféra refaire d'abord sa frontière vers l'Est: accomplissant le devoir que lui imposait envers le roi voisin son héritage, si surchargé, il ne demanda jamais ni le conseil de ce suzerain et d'autant moins un concours que, étant donnée la politique de paix envers les Turcs que suivait la Pologne, il n'aurait pas pu avoir.

A partir de 1471, Radu ayant permis à des bandes turques, venues de la rive droite du Danube de tenter des raids dans la région voisine d'une Moldavie qui n'était plus disposée à envoyer les aspres blancs de son tribut, ce fut le motif d'une longue guerre de la part d'Étienne ; celui-ci n'entendait pas s'arrêter avant d'avoir complètement battu son faible rival, qui dut s'enfuir, laissant entre les mains du vainqueur sa femme et une fille qui, de par sa beauté héritée, sera princesse de Moldavie. Un moment vint où Mahomet, sollicité par son représentant chrétien en Valachie, crut devoir envoyer contre le nouvel ennemi le beglerbeg de Roumélie, qui fut battu en 1475. Le Sultan releva l'offense et, en 1476, après s'être saisi de la Caffa génoise, il alla chasser celui qui avait osé le braver. Ici encore il se borna à installer un vassal, ce fils de Pierre Aaron, que le maître légitime de la Moldavie, aussitôt descendu des montagnes, nettoya d'emblée.

Mais la Hongrie avait maintenant un vrai roi, ce demi-Roumain qui était le fils de Jean Hunyadi, Matthias. Of-

fensé par certaines attitudes d'Étienne, lui aussi, traînant un prétendant, avait cru pouvoir l'écarter, mais, surpris pendant la nuit de Noël à Baia, jusqu'où, se dirigeant sur Suceava, il avait pénétré, il dut se retirer, battu et blessé, en toute hâte, préférant ensuite s'entendre avec le vainqueur, lui assurer des places de refuge en Transylvanie (Csicsö-Ciceu et Cetatea-de-Baltă, Küküllővár) et, surtout, lui confier, avec la mise à sa disposition des Szekler et la subordination de fait des Saxons aussi, *la défense du front danubien de la même façon que Sigismond l'avait fait pour Mircea et pour Dan II.*

Lorsque la paix fut conclue par ce souverain, qui rêvait de la Bohême, des provinces autrichiennes, de la Couronne de l'Empire, avec le Sultan, les deux pays roumains y furent compris. Étienne, qui changeait les princes de Valachie (comme les deux Basarab) aussitôt qu'il les trouvait dans les rangs des Turcs venus contre lui, jouit d'un temps de répit. Mais, lorsqu'il y eut un nouveau Sultan, Bajazet II, celui-ci, malgré ses bonnes dispositions, jeta ses soldats et les Tatars contre les deux grandes villes de commerce de la Moldavie. Chilia et Cetatea-Albă furent prises ainsi en 1484. En vain Étienne, qui prêta hommage, publiquement et solennellement, au nouveau roi de Pologne, Jean-Albert, fils de Casimir II, essaya-t-il d'une croisade moldo-polonaise. Le concours très modeste qui lui fut offert ne pouvait mener à rien, et même la Moldavie dut se défendre contre le projet inspiré à Jean-Albert par un hôte italien, son précepteur Filippo Buonaccorsi, dit Callimachus, de prendre la Moldavie par les armes et d'y installer un frère encore „sans terre", le futur roi Sigismond. Après la victoire sur les Polonais, qui avaient assiégé Suceava, et le massacre des troupes royales et des Chevaliers Teutons dans les forêts vierges de la Bucovine, Étienne lança les Turcs, maintenant ses alliés, sur les provinces voisines du royaume et, ayant conclu, par l'intervention du roi de Hongrie, Vladislav, frère de Jean-Albert, une paix qui le reconnaissait comme prince totalement indépen-

dant, il reprit cette guerre pour son „héritage“ de Pocutie au cours de laquelle, très âgé, il devait mourir (1504).

Tout ce qui se passa pendant ce temps autour de lui et contre lui n'est qu'un reflet des idées de la Renaissance, qui avait confisqué l'idée de croisade aussi, la mêlant à une idéologie mal dirigée et à une rhétorique complètement vaine. Matthias, qui prétend descendre des Corvins de Rome et se fait représenter en César couronné de lauriers, en même temps qu'il appelle d'Italie un peintre comme Filippino Lippi et des prôneurs de ses actions comme le Napolitain Bonfini, appartient lui aussi, et jusqu'au bout, malgré la robuste fibre roumaine qu'il tient de son père, à cette famille d'esprits. La catéchisation politique des princes de Pologne par le Florentin qui écrivit dans le style des Commentaires du grand Romain la bataille de Varna gagnée par les „barbares“ est dans le même style, comme aussi les compliments qu'envoie au vainqueur de Vasluiu le Pape Sixte IV. Venise, malgré son réalisme, lui sert les mêmes phrases.

Lui, cependant, il reste le Roumain médiéval, correspondant à l'origine de sa famille et de son État. Il s'est fait reconnaître, presqu'élire par des sujets qui, jusqu'au dernier paysan, ne sont que ses camarades. Pour lui son héritage et sa patrie forment le même concept, et il défend la Moldavie comme un paysan son champ ancestral. Alors qu'en Occident on jure par „les dieux immortels“, il est un très pieux chrétien, fondant, le lendemain d'une victoire, une église, un couvent, en même temps qu'il distribue aux bons guerriers des terres, comme Charlemagne. Il frappe les récalcitrants en maître, mais considère les fidèles en pères, en frères et en fils. Mais époux d'une Russe de Kiev qu'il considère comme la soeur d'un „Tzar“, Sémen —, de fait c'est un simple vassal du Lithuano-Polonais —, puis d'une Grecque de Théodori ou Mangoup, en Crimée, qui exhibe les emblèmes des empereurs de Byzance, il reste très simple aux plus grands moments de sa gloire de guerrier. Il y a en lui du Frédéric III, du Louis XI et du Ferdinand le Catholique, mais avec toutes les ra-

cines d'une vie populaire dont les autres n'avaient aucun motif de se soucier.

On peut dire même que le conflit entre l'État patriarcal, traditionnel, chrétien dans le vieux sens du mot, entre l'État territorial, relié à une terre bien déterminée et qui défend de tous ses moyens cette terre, et entre la conception, dénuée du sens des réalités et de la valeur des frontières et, en même temps, manquant de programme réalisable, qui est celle de la Renaissance en Occident, ce conflit forme sans doute, non seulement dans l'histoire générale de la Moldavie et de la nation roumaine, mais dans l'histoire générale de l'époque un des moments les plus intéressants.

XII.

LES ÉTATS ROUMAINS ET LES RÉFUGIÉS BALCANIQUES

Jusqu'à un certain moment du XV-e siècle les deux pays roumains ont dans leurs habitants, sans doute, le caractère de race le plus pur, en tant qu'on peut parler de race pure dans notre humanité, soumise, et pas à son dommage, à des croisements dont nous connaissons, et pouvons connaître, si peu.

Quant à la conception politique, elle n'est pas cependant la même au Nord moldave et au Sud valaque ou „montagnard". D'un côté, la réunion, venant d'un long développement organique, des anciennes „judicatures" à base uniquement paysanne, de l'autre, chez les Moldaves, l'idée de la monarchie, apportée de Hongrie. De la monarchie chevaleresque, risquant l'aventure, comme pour les Angevins, mais aussi de la monarchie dont ceux-ci avaient hérité : monarchie sacrée, à mission chrétienne de lutte incessante contre les mécréants. Chacun doit s'y soumettre, la suivre, la respecter, car en agir autrement ce ne serait pas seulement un acte de lèse-majesté, qui se punit par la hache, et un geste de mauvais „patriote", mais, en même temps, un vrai péché devant Dieu, qui ne manquera pas de terrasser le coupable.

Un moment vient néanmoins, surtout pendant ce XV-e siècle, où, par dessus cette tradition, qui ne disparaîtra jamais, il y a l'influence, qui devait provoquer, dans beaucoup de domaines, des transformations importantes, des réfugiés d'outre-Danube, que nous avons déjà signalés, influence qu'il

s'agit maintenant de poursuivre pour l'époque où elle donne des résultats importants, de toute évidence.

Au commencement, il y a seulement le passage individuel d'éléments qu'on rencontre dans les documents. Ils ne sont pas nombreux, et les pays roumains ont tout intérêt à les retenir, à côté de quelques Occidentaux même. Tel montre une origine aussi lointaine que le Mont Sinaï. Les immigrés byzantins ont sans doute l'orgueil d'une grécité de glorieux développement, presque deux fois millénaire, mais ils apportent surtout ce sens „romain" de l'Empire qui accepte toute collaboration et offre sa propre collaboration à tout le monde. Il n'y a dcnc rien d'hellénique dans les formes de surface, empruntées une fois pour toutes, au slavisme balcanique, des deux pays roumains.

Aussitôt il y aura cependant une émigration plus importante. Peu à peu, pour des Slaves, pour des Grecs la Valachie, plus touchée par cet afflux continuel, mais aussi la Moldavie, sont le refuge le plus naturel, le réceptacle indiqué de toute la chrétienté orthodoxe. Le fait d'être resté attaché à cette ancienne foi de l'Orient a amené comme résultat naturel pour le peuple roumain cette conception internationale de son rôle qui n'obscurcit pas la conscience héréditaire d'une vie qui lui est propre, mais lui impose comme un inéluctable devoir d'être à la disposition de ces hôtes, de les accepter sans conditions, de soutenir leur abandon et leur misère, et, bien avant l'époque où sera compris leur idéal de résurrection, de les associer à la vie même du pays, et ceci sans aucune distinction de domaine : dans le commerce, dans l'Église, dans la vie même de l'État.

Mais il ne s'agit pas seulement de représentants de ces classes supérieures qui ont eu à choisir entre la collaboration avec le Turc et la recherche d'un autre champ d'activité chez des chrétiens et, au point de vue de la religion, chez ceux qui participent à la même orthodoxie. Des paysans préférent, malgré la large tolérance du régime turc à l'égard du pauvre parce qu'il est pauvre, vivre sous le sceptre du prince de Valachie, car, pour ceux-ci, il ne peut pas

être question de la lointaine Moldavie, où des éléments ruraux balcaniques ne passeront que pendant le XVI-e siècle dans ces „libertés“ *(slobozii)*, où pendant quelque temps ils étaient exempts d'impôts. Après chaque campagne au-delà du Danube, les princes valaques emmenaient avec eux des milliers de ces villageois auxquels ils distribuaient des terres dans la partie méridionale, encore assez mal peuplée, de leur État. Il en résulta surtout pour les Bulgares, qui sous ce rapport viennent en première ligne, que l'ancienne population de la rive droite passa le fleuve et s'y dénationalisa complètement, la Bulgarie orientale devant recevoir plus tard des colons venus de l'Ouest, du côté de la frontière linguistique serbe.

Nous avons déjà parlé des mariages balcaniques, qui ne se poursuivront pas plus tard, les Brancovitch seuls s'étant mêlés aux dynasties roumaines, tont en conservant un sentiment si fort de leur origine que, la fille de Neagoe et de sa femme serbe, Roxane, ayant épousé un nouveau prince de Valachie, l'ancien hégoumène d'Argeș sous le nom de Païsius, Radu, donna à leur fils le nom de Marc Kraliévitch. Mais des boïars de l'Olténie, comme la riche et puissante famille des seigneurs de Craiova, apparentés à Neagoe, vivront dans les rapports les plus étroits avec les Serbes de la rive droite, après que Vlad l'Empaleur, retiré en Hongrie enfermé à Bude, puis délivré pour se jeter contre les Turcs de Bosnie, avait eu comme associé dans cette nouvelle oeuvre de dévastation et de massacre Vouk Brankovitch. Un parent de cette famille, qui conservait avec soin le titre byzantin de despote, Yakchitch, accompagna dans son refuge en Transylvanie un prétendant roumain qui portait le nom de Tzépélouch, le „petit Empaleur“. Un Brankovitch même, Maxime, n'arriva pas seulement à être métropolite de la Valachie, mais joua un rôle politique important, cherchant à réconcilier—et il appela à tout ce qui devait les réunir—, les princes de Valachie et de Moldavie qui, au commencement de ce XVI-e siècle, se faisaient la guerre. L'imprimerie avait été transportée de Cétinié, le nid des Tchrnoïevitch, où elle était

venue de Venise, par un moine serbe, Macarius, qui devait être lui aussi, chef de l'Église valaque. En Moldavie, Alexandre Lăpuşneanu, dont la femme, appelée aussi Roxane, était la fille d'Hélène Brankovitch, accueillit les descendants des ducs de l'Herzégovine, et tel aventurier grec, qui arrivera à régner sur un pays où il ne pouvait avoir aucun droit, fut protégé dès son arrivée par la même princesse parce qu'il prétendait descendre des Brankovitch en même temps que d'Hercule lui-même.

Parmi ces hôtes il y en avait, naturellement, qui se rappelaient d'où eux-mêmes ou leur famille étaient arrivés. Ils poussèrent donc certains des princes roumains dans une direction nouvelle, les arrachant à un localisme auquel étaient restées pendant si longtemps strictement attachées les dynasties roumaines.

Il ne pouvait pas être question d'essais de restauration, qui auraient été absurdes et, du reste, aussi inutiles, car les Sultans, qui employaient le grec, le slavon dans leurs bureaux et qui acceptaient comme serviteurs en tant que rénégats toutes les races vaincues, étaient arrivés à se relier ce qui était plus doué et plus actif dans cette aristocratie restée sans État. Mais la religion commune fut la première à jouir de la collaboration, au sens byzantin, dans une nouvelle et vivante Byzance qui venait de se former.

L'Empire, sous le rapport chrétien, s'était renfermé dans l'Église, et son étendue en avait été augmentée par le fait que, comme une conséquence, les pays roumains étaient compris eux aussi dans son cercle d'action. Ils eurent désormais non seulement la possibilité, que les conquérants turcs ne pensèrent jamais à enrayer, ni même à soumettre à leur contrôle, mais l'obligation, d'entretenir cette Église, de fournir, d'un côté, aux couvents ce qu'il leur fallait pour vivre et pour s'enrichir même de nouvelles fondations et, de l'autre, au Patriarcat oecuménique d'abord, puis aux autres, ce qui était nécessaire pour pouvoir satisfaire les prétentions des maîtres turcs.

On a vu les rapports qui existaient dès le XIV-e siècle entre la Valachie et le couvent de Coutloumouz, à ce Mont Athos dont la principauté avait fait venir le troisième de ses métropolites. Les dons ne cessèrent pas à la maison sacrée jouissant d'une faveur spéciale de la part de cet État qui en arriva à soutenir aussi d'autres monastères de la „Sainte Montagne": on verra ce qu'ils durent au munificent Basarab-Neagoe. De beaux livres d'église richement reliés leur furent envoyés, qui conservent encore les précieux portraits des donateurs; un splendide drapeau présente le prince Vlad-Vintilă, qui régnait dans la première moitié du XVI-e siècle. A côté, chez les Moldaves, la protection des couvents athonites commence, dans des conditions au moins aussi riches, par les édifices qu'élevèrent à Zographou Étienne-le-Grand, aussi large de dons que de victoires, commémorées par des étendards envoyés à ses moines, puis son fils Bogdan, en attendant cet Alexandre Lăpuşneanu, petit-fils du grand guerrier, qui se fit peindre avec sa femme, cette Roxane dont nous avons déjà mentionné l'origine et l'action, et avec son fils, Bogdan.

Neagoe tint à être considéré comme le patron de toute fondation ecclésiastique du vaste Orient orthodoxe. Ses présents, s'étendant sur l'Athos, mais aussi sur la Grande Église de Constantinople et sur celle de Jérusalem, allèrent chercher dans le monde gréco-slave des Balcans jusqu'aux pauvres maisons de prière qui se cachaient dans les vallées de la Macédoine. Pendant que, avec sa femme serbe, il faisait élever à Argeş, comme rivale de l'Église Princière aux fresques admirables, son Église Épiscopale, dans un style serbe, de proportions surélevées et avec des matériaux de tout premier ordre, y ajoutant des ornements empruntés à l'art seldjoukide transporté à l'Istamboul des Sultans, et à celui de l'Arménie, il se faisait représenter sur des objets d'art et sur des manuscrits précieux distribués d'un bout à l'autre de l'orthodoxie.

Le Mont Sinaï, si éloigné, jouit aussi de cette si large générosité roumaine. Le prince de Valachie, Alexandre, fils

de Mircea, époux d'une Grecque, Catherine, d'origine chiote, dont la soeur, catholique, vivait chez les nonnes de Murano près de Venise, fut exhorté par cette femme aussi pieuse qu'énergique à faire bâtir une chapelle dans le couvent qui rappelait Moïse et les tables de la loi. Une reliure d'Évangile l'y représente avec sa femme et leur fils Mihnea, qui, avec la misère des règnes se succédant d'après le caprice des Turcs, devra embrasser la foi de ceux-ci pour échapper à l'exil et peut-être à la mort.

Jadis le Patriarcat oecuménique réglait par ses décrets le sort des Églises roumaines en formation canonique. Après la chute de l'Empire, et malgré la faveur accordée par l'esprit tolérant de Mahomet II à la principale Église des Grecs vaincus, les lourdes charges imposées aux patriarches par des hauts dignitaires turcs agissant à l'insu de leurs maîtres exigèrent que le chef, si respectable, du monde orthodoxe devienne un pèlerin allant recueillir des aumônes chez les fidèles des pays restés encore libres. Avant l'apparition des patriarches en fonction, auxquels les Turcs permettaient ces voyages dont ils devaient finir par profiter eux-mêmes, Radu, prince de Valachie, dit le Grand, à cause de sa munificence envers l'Église, fit venir dans son pays, pour lui donner la surveillance du métropolite et de l'évêque de Râmnic pour l'Olténie, attendant celui de Buzău pour la marche moldave, un ancien patriarche de Constantinople, Niphon, qui résida pendant des années à côté de son protecteur jusqu' à ce que des différends d'ordre disciplinaire à l'égard d'un parent princier lui firent demander congé pour que plus tard sa mémoire soit hautement vénérée par Neagoe, qui comme jeune boïar avait joui de l'instruction donnée par ce prélat. Après ces nobles preuves de reconnaissance, des patriarches qui n'avaient pas quitté leurs sièges firent leur apparition, comme Pacôme et Jérémie, en Valachie aussi bien qu'en Moldavie, et les secours qu'ils en reçurent leur permirent de continuer une administration si souvent menacée par les nombreux concurrents.

Mais là ne se bornèrent pas les rapports entre cette liberté

chrétienne, cette continuation byzantine qu'étaient les deux pays roumains et l'Orient de la même foi dont les représentants se trouvaient si souvent, honorés et choyés, bientôt enrichis, sur la rive gauche du Danube.

Les grandes familles byzantines restées à l'ancien foyer s'étaient ressaisies après la grande crise provoquée par la conquête ottomane. On n'allait plus se faire admettre dans la religion des maîtres pour se gagner comme rénégats de hautes fonctions civiles et militaires dans l'Empire. L'esprit commercial des anciens Hellènes se réveillait chez leurs descendants, et, par le gain acquis dans les entreprises les plus variées, prenant à ferme les salines, les pêcheries ou allant jusqu'en Moscovie, comme „grands marchands" du Sultan, pour en apporter des fourrures ou des „dents de poisson", ils arrivaient au pouvoir politique. Une fois installés dans une situation prépondérante, bien que sans aucun titre d'office, qui ne pouvait pas être accordé à un chrétien, ils disposaient à leur gré, non seulement parce qu'ils payaient, mais parce qu'ils s'étaient gagné la faveur d'un grand vizir tout-puissant comme, sous Soliman-le-Magnifique, Mahomet Sokoli, des trônes épiscopaux et même de ceux des pays roumains, qu'ils visitaient et où ils caseront leurs parents désireux de revêtir les habits de conseillers d'un prince à situation et à attitudes imposantes. Michel Cantacuzène, que les Turcs, à cause de sa rouerie, appelaient „fils de Satan" (Chaïtanoglou), fut jusqu'à sa mort par le lacet dans son château d'Anchiale, la sentence ayant été arrachée par surprise au Sultan, le dispensateur de toutes les charges aussi bien dans sa grécité à lui que dans le monde roumain où il chercha même un mariage princier. Ses fils, baptisés de noms portés par les anciens empereurs, Andronic, Constantin, jouèrent un rôle important dans tout ce milieu où ce qui intéressait n'était pas l'origine nationale, souvent assez mêlée, quelquefois même indéchiffrable, mais la seule religion.

Michel le „fils de Satan" avait beaucoup plus de puissance auprès des Turcs que même les mieux cotés à Constanti-

nople parmi les princes roumains, mais c'était seulement pour ceux-ci que le patriarche récitait, au moment de leur nomination solennelle à Constantinople, les prières habituelles jadis pour les empereurs; ils étaient les seuls à porter la couronne à plusieurs fleurons non seulement dans leurs propres fondations, mais aussi sur les murs des couvents de l'Athos, sous les yeux des Turcs. Si des souvenirs de la vie libre sous les basileis se portaient vers ce riche Cantacuzène scellant de l'aigle bicéphale qui brillait aussi sur les poitrines des patriarches à court d'argent, on pouvait voir, dans un cadre restreint, mais beaucoup plus large que celui des derniers Paléologue, cette réalité impériale romaine à la Cour des souverains roumains. Aussi ne se trompait-on pas trop lorsque dans tel couvent isolé de Thessalie, comme les Météores, on adressait à Mihnea, fils d'Alexandre Mircea et de Catherine, lequel se faisait intituler, sur le marbre d'un autel à Murano, Corvin et maître d'une nation d'origine romaine, des lettres où il était qualifié de basileus. La basiléia existait, bien que plusieurs pouvoirs bien différents y eussent participé à certains titres: le Sultan sur son trône doré comme celui des Comnène, le patriarche oecuménique lorsqu'il bénissait dans sa ville son peuple et, dans leurs résidences, où ils pouvaient disposer librement de leurs sujets, et même sur les champs de bataille, d'un pays roumain à l'autre, où ils faisaient flotter le drapeau à l'aigle et celui au bison, les *Domni* roumains.

Ce n'est pas sans un grand idéal devant ses yeux, même si elle ne pouvait pas penser à un remplacement du tout-puissant Sultan par un descendant des dynasties vaincues et exilées, que la „despina" qui était assise à côté de Neagoe sur le trône de Valachie avait donné le nom du grand Théodose — celui du savant calligraphe et législateur aussi — à ce fils qu'elle devait perdre, comme prince régnant en bas âge, se faisant représenter en habits de deuil, le corps de l'adolescent couronné sur ses bras, dans une icône de la Pietà, à côté de la Vierge qui pleure sur son fils divin, mort de la mort des hommes.

XIII.

RAPPORTS AVEC LA HONGRIE APRÈS JEAN HUNYADI

Dans son attitude de croisade à l'ancienne façon, humblement et uniquement religieuse, sans aucun lieu avec les visions de l'antiquité et sans aucune illusion sur un avenir impossible, la Roumanie moldave avait agi à côté de la Hongrie et, si les circonstances le lui avaient imposé, contre ce pays, avec lequel les Roumains avaient eu tant de liens dans un passé assez récent — et, bien entendu aussi, sans aucun concours réel et suivi de la part des rois d'une Pologne si pacifique et si prudente.

Revenant maintenant sur la seconde moitié du XV-e siècle pour continuer jusqu'à la disparition du royaume de Hongrie, il faut expliquer les rapports entre les deux princes roumains et ceux qui portaient, avec difficulté parfois, presque toujours sans penser à la mission apostolique qu'elle imposait, la couronne de Saint Étienne.

Le „Corvin" Mathias n'est, ainsi qu'il a été déjà montré, ni un fidèle continuateur des combattants pour le triomphe de la foi catholique, paraissant plus d'une fois, malgré la vice-royauté, accordée à Nicolas Ujlaki, pour un coin de Bosnie conquise sur les Turcs, un déserteur de la croisade si vaillamment représentée par son héroïque père, ni quelqu'un préoccupé uniquement des frontières naturelles de son État. D'autant moins faut-il considérer comme un monarque de l'époque moderne commençante l'époux de cette princesse de Naples qui sut transformer dans son sens, celui de la Renaissance, l'ancien camarade des magnats de son âge,

dans la compagnie desquels il mangeait et buvait comme Alexandre-le-Grand au milieu de ses Macédoniens dans le palais des rois de Perse. Ceci malgré son origine populaire et le caractère „national“ dans la seule conception de son avènement en dépit de tout scrupule dynastique et de tout respect pour le sang royal.

En outre, une tradition aussi tentante que lourde pèse sur le roi Matthias : celle de Sigismond, son impérialisme de pérégrinations, son immixtion dans les affaires de l'Europe occidentale, l'hégémonie générale à laquelle il avait toujours tendu. C'est la raison pour laquelle celui qui avait épousé d'abord la fille du roi, populaire lui aussi, „national“, de Bohême, rêvera de l'Empire et finira ses jours, si loin de son devoir, à Vienne.

Son „césarisme“ ambulant, d'imitation au moins autant que d'ambition, laisse, comme nous l'avons dit, la place libre, avec toutes ses difficultés, ses responsabilités et sa gloire à Étienne-le-Grand, qui, lui, ne se détacha que vers la fin, à cause de ses ennuis avec la Pologne, de l'honorable charge de „garder la garde“ sur le Danube, comme l'avait fait jadis, dans des conditions beaucoup plus modestes, devant l'absence et la carence du roi-empereur Sigismond, Dan II.

Une lettre des Saxons de Transylvanie, à laquelle nous avons déjà fait allusion, montre combien leur roi, — contre lequel, du reste, sous la suggestion du Moldave aussi, ils s'étaient soulevés, ayant été durement punis, mais pas aussi Étienne, qui fut, pendant la seule campagne que Matthias eût conduit en personne (1467), pleinement vainqueur—, les avait abandonnés, devant le danger turc, à la défense du prince de Moldavie, réconcilié et récompensé par des fiefs au-delà des montagnes. Nous avons montré aussi que les Szekler, qui se trouvaient, du reste, aussi sur le versant oriental des Carpathes, servaient Étienne dans sa guerre contre les Turcs beaucoup moins comme un contingent envoyé par le roi à un allié que comme paysans libres, jusqu'à un certain point autonomes, qui, gênés sans cesse par une noblesse d'intrusion, que soutenait la couronne, préféraient être en dépendance

de celui qui, malgré des ambitions plus hautes, était avant tout le chef armé d'une paysannerie libre. On les trouve en effet à la bataile de Vasluiu, où leur énergie contribua à la victoire.

Mais, en remplissant cette charge de défendre les frontières de la Hongrie sans être de fait soutenu par elle, qui s'empressa, aussitôt que l'occasion se présenta, de conclure la paix avec Mahomet II qu'elle redoutait, Étienne ne pouvait pas s'entendre, même aux meilleurs jours de cette bizarre collaboration, avec l'orgueilleux roi qui ne dut jamais lui pardonner la honte de cette défaite que, du reste, le prince roumain s'était empressé de dénoncer à la chrétienté comme un acte que rien n'avait motivé et qui avait reçu la sanction qu'il méritait [1]. Jusqu'au bout de son long règne et malgré le double hommage prêté au roi de Pologne, qui l'avait formellement exigé, au moins pour la seconde fois, le maître de la Moldavie s'était considéré toujours comme l'héritier, ayant tous les droits, du pays créé sans aucun concours et resté donc sans aucune obligation par ses ancêtres. Il n'entendait en rien détacher et ne voulait pas même faire de distinction entre l'ancienne terre moldave et ce que lui avait donné un emprunt qui n'avait pas été restitué, en Pocutie. Jamais il n'était allé faire le même hommage à Matthias, — comme, du reste, ne l'avait fait envers les Angevins et envers Sigismond aucun des princes, non seulement de Moldavie, mais des deux pays roumains —, et dans aucun des nombreux actes de ce règne, où il ne crut pas même nécessaire d'affirmer, comme l'avait fait son grand-père Alexandre, son „autocratie", il ne parle d'une dépendance envers le royaume de Hongrie. La possession des places de refuge en Transylvanie lui fut accordée sans aucune contre-partie, et les officiers moldaves les administraient de la même façon que toute autre dépendance d'un château princier dans leur patrie.

---

[1] Cette lettre, qui montre mieux que tout autre documeut l'état d'âme permanent d'Étienne, à été découverte et publiée par M. P. P. Panaitescu. Nous l'avons reproduite dans notre *Revue historique du Sud-Est européen*, 1934, pp. 249-253.

Au contraire, Matthias, qui avait considéré toujours le prince de Valachie Vlad l'Empaleur, devenu son parent, comme un vassal, au même titre que les prédécesseurs de Vlad l'avaient été par Sigismond et par Jean Hunyadi, croyait pouvoir affirmer, devant le Pape, devant la république de Venise, que celui qui gagne des victoires contre le Sultan et continue à lui tenir tête n'est qu'un „capitaine“, — ce qui n'avait pas un sens féodal précis, mais équivalait plutôt à la situation d'un chef payé de mercenaires, un condottière à solde, — de sa personne beaucoup plus que de son royaume.

Il était pressé de le prétendre par le fait que la guerre en Orient devait être soutenue par les subsides du monde occidental et que les sommes exigées par lui-même étaient parfois envoyées au prince roumain dont il était impossible de cacher des exploits ayant un caractère aussi nettement „national“ et personnel. Dans des missives d'une si belle allure, faisant savoir aux Vénitiens, presque toujours alors en querelle avec le Sultan, combien grande était l'importance de sa Moldavie et combien importante la mission qu'il remplissait, Étienne insistait avec une énergie dans laquelle il y a de la dignité et aussi de l'indignation, sur le fait qu'il est indépendant, totalement indépendant et que cette guerre pleine de risques qu'il poursuit est sa guerre à lui, qui ne rentre pas dans la croisade de prétentions et d'illusions dont parle son voisin, maître d'un autre État.

Lorsque la Moldavie fut attaquée, bien que malgré la volonté impériale par l'élan indomptable de son armée, sous le Sultan Bajazet II, personne ne bougea dans cette Hongrie qui n'avait aucun intérêt de commerce à ce que les ports moldaves, Chilia et Cetatea-Albă, restent aux chrétiens. On a vu que la Pologne elle aussi, qui cependant avait voulu, quelques dizaines d'années auparavant, s'établir à demeure à la confluence du Dniester, manqua complètement à l'appel et que le Moldave, dépouillé et menacé ensuite par ses voisins chrétiens de l'Est, dut finir par se soumettre au paiement de tribut exigé par les Turcs à un pays désormais appauvri.

Étienne ne pouvait rien attendre de ce nouveau roi de

Hongrie, Vladislav, fils du roi de Pologne Casimir, lequel ne fut que le président sans volonté et sans prestige de l'anarchie des magnats, abandonnés à leurs ambitions et à leur tapage „féodal". Ce voisin de l'Ouest se borna, au moment de l'invasion polonaise qui devait finir d'une façon si malheureuse, à offrir une médiation que représente, ce qui est caractéristique, un parent éloigné d'Étienne, un Maramorésien resté dans sa province, Birtok, descendant de ces Voévodes dont l'un avait créé la Moldavie. A ce mol Polonais le Moldave aurait préféré— ne se serait-il pas trompé devant les conséquences que cela aurait pu avoir ? — le beau Maximilien d'Autriche, d'une si grande vanité et d'un apport si peu réel dans toutes les entreprises qu'il esquissait pour finir par s'en dégoûter. Ç'aurait été le retour de cet ordre de choses, royal et impérial en même temps, qui avait existé à l'époque de Sigismond.

Mais, depuis le règne de Matthias déjà, le prince de Moldavie s'était habitué à ne se considérer pas aussi solidaire avec le roi de Hongrie lui-même qu'avec cette Transylvanie de nobles hongrois, d'origine parfois roumaine, de villes saxonnes et de districts szekler libres, qui ne s'était soumise que par force à ce „fils de Valaque" que les privilégiés se croyaient probablement le droit de négliger. Non seulement une collaboration militaire était possible avec cette province, *la Dacie de Jean Hunyadi se refaisant ainsi sous un Moldave qui pouvait disposer à son gré de la Valachie voisine*, mais Étienne pouvait être sûr aussi du concours officiel du voévode de la province. Plus d'une fois, avant et après le moment où les Turcs, qui l'avaient envahie, furent battus à Kenyérmező, „le champ du pain", Étienne Báthory, venant d'une ancienne lignée locale, très respectée, fut à côté de son voisin pour accomplir une action dont dépendait l'intérêt de sa petite patrie elle-même. Ainsi lorsque, après la bataille de Valea-Albă, en 1476, livrée par Étienne contre le Sultan lui-même, les deux, pour refaire un front de défense en Valachie, y allèrent pour rétablir l'Empaleur, qui, malheureuse-

ment pour la croisade, qu'il était bien en état de servir, succomba dans quelques semaines au guet-à-pens de ses anciens ennemis parmi les boïars et peut-être à un raid des Turcs. Mais dans l'attitude de Báthory, venu jusqu'à Târgoviște, l'ancienne capitale valaque, il n'y a rien qui montre son désir de trancher en représentant d'un suzerain dont l'absence avait détruit tous les droits, réels ou supposés.

Après la mort de Báthory, cet autre Étienne, la Transylvanie échut, de par l'importance dans la région voisine du Zips et à cause de ses rapports étroits avec la Pologne, dont était venu le nouveau roi, au Slave d'origine Jean Zápolya. Celui-ci se considéra dès le début comme chef en quelque sorte autonome d'un pays que le roi n'était guère disposé à défendre.

Lorsque, en 1504, Étienne le Moldave disparut, ce seigneur orgueilleux put se croire, non pas un nouveau Jean Hunyadi, si „hongrois" dans sa politique qui dépassait même le royaume pour se rallier à la croisade, mais un dominateur de droit sur les pays au Sud et à l'Est des Carpathes. Lorsque le Sultan Soliman, qui venait de prendre non seulement Severin, redevenue hongroise, mais Belgrade aussi, se présenta pour un duel décisif avec le si jeune Louis II, fils et héritier de Vladislav, il n'y eut pas à côté de l'essaim des aristocrates hongrois, allant de coeur léger à la mort, aucun contingent transylvain. Zápolya avait tardé; il croyait pouvoir trouver sur le champ de massacre à Mohács, où périt le roi (1526), une couronne royale dont depuis longtemps il avait désiré orner sa tête.

XIV.

LES ÉTATS ROUMAINS ET LES NOUVELLES PHASES DE L'EMPIRE OTTOMAN

Les rapports des Roumains avec l'Empire ottoman n'eurent pas, même après la conquête de Constantinople, le même caractère d'une époque à l'autre. Leurs différentes phases sont déterminées non pas autant par l'attitude des Roumains eux-mêmes que par la direction changeante de la politique des Sultans, qu'il ne faut pas s'imaginer comme représentant un développement continuel et logique, alors qu'elle est soumise aux difficultés venant du dehors et même, sinon aux caprices, à l'éducation des maîtres et, après quelque temps, lorsqu'ils faiblissent, de leurs suppôts nécessaires, les grands vizirs.

Pour les princes de Moldavie et de Valachie, de même que pour leurs sujets, le Sultan, une fois établi dans la ville de Constantin, a hérité de l'ancien Empire et en détient tous les droits, reliés à la tradition romaine qui est à la base des idées politiques de cette nation. Les termes turcs ne furent jamais employés pour le nommer: il reste l'„empereur", *împăratul*, l'„empereur" qui doit être, qui reste dans son essence juste, magnanime, prêt au pardon et distributeur de grâces. Ce fut, du reste, le cas aussi pour les autres peuples chrétiens, qui n'avaient rien conservé de leurs anciennes formes de vie publique, étant régis par des dignitaires de ce nouvel Empire. Prier le maître de par une volonté du sort plusieurs fois séculaire, et ceci n'a rien à faire avec la religion et la

nation de celui qui commande, lui demander le redressement des injures, l'appui pour le faible contre le puissant qui abuse, est une règle de conduite, plus que cela : un geste naturel qui ne peut pas disparaître.

Mais, bien entendu, pour les Roumains, l'„empereur“ reste là, au fond, dans sa ville que Dieu, adoré d'une autre façon que pour les Byzantins orthodoxes, continue à garder, dans son Tzarigrade, dans sa „Constantinie“. Il ne gouverne pas sur la rive gauche du Danube, où on ne serait guère disposé à l'accepter avec ce caractère. Ici le pouvoir, entier, sans aucune restriction, en bas, à côté ou au dessus, est exercé *impérialement* par le *Domn*. Il n'y aura pas d'autre armée, d'autre siège de justice, ni même d'autre place de prières que les siennes. On peut passer le Danube comme hôte, et on y sera reçu avec tous les honneurs ; des présents abondants seront faits au visiteur ; le prince révérera l'ordre de l'„empereur“ qui lui est communiqué et il cherchera, d'une façon plus ou moins sincère, à l'exécuter. Mais c'est tout: il n'y a des janissaires, des spahis, des mosquées, des biens appartenant aux puissants d'Istamboul que dans la „raïa“, le territoire danubien occupé comme garantie militaire et, pour les douanes, comme source de revenus. Par ces douanes qui suffiraient à elles seules pour montrer qu'il s'agit, même après cet acte d'hommage, qui ne fut jamais mis par écrit, d'autant moins sous la forme d'un traité inadmissible pour l'orgueil mongol des Turcs — les actes, supposés, de ce genre sont un habile, et très utile, faux de la moitié du XVIII-e siècle —, qui suffiraient, dis-je, pour montrer *combien profonde et définitive était la séparation entre les deux pays, combien cette frontière était restée réelle, avec toutes les conséquences qu'elle comportait*.

Non seulement aucune atteinte n'est portée au territoire, une fois fixé dans toute son étendue et dans la vie intérieure, duquel on n'essaiera de toucher qu'au moment de certaines grandes crises, du reste tout à fait passagères, mais, malgré la terminologie tatare dont, d'un côté et de l'autre, on se sert ordinairement, il n'y a pas, entre Sultans

et princes, le maître qui commande et l'esclave qui obéit. Ici intervient au autre élément qui n'est pas pris aux Mongols, mais à la plus ancienne tradition turque elle-même, qui, étant essentiellement patriarcale, place tout rapport politique dans un cadre paternel et filial. C'est donc pour le père dans la Constantinople turque un fils que ce „beg" d'„Iflak" (Valachie) ou de „Bogdan" (Moldavie). Pour Mahomet II lui-même, Pierre Aaron, avec lequel il s'est „réconcilié", est, pendant la campagne serbe qui le mène à Roudnik, la cité des mines, „l'illustre prince, le seigneur distingué de la Moldavie, le Voévode Petir", envers lequel cesse l'„inimitié" et, par conséquent, les marchands d'Akkerman-Cetatea Albă pourront librement pratiquer leur métier à Andrinople, à Brousse et à Constantinople [1].

On le voit bien par telle lettre, dans laquelle on communique au Valaque, „enfant" du Sultan, la joie d'avoir conquis, avec l'aide de Dieu, l'île de Chypre [2], et par celle que, après la perte de la bataille de Lépante, le vaincu impérial, Sélim II, adresse à Alexandre Mircea, prince de Valachie, lui annonçant la mauvaise nouvelle et lui demandant son concours pour refaire une flotte détruite. Il s'agissait de donner „deux cents chariots, du lin, du chanvre, de la laine non cardée" et 20.000 rameurs pour les galères qu'il faudra construire — et, ajoutons-le, avec du bois apporté des montagnes moldaves. C'est le contenu de cette si intéressante missive.

Plus tard, à l'époque phanariote, on verra des Sultans, comme Osman II — et les formes de la chancellerie turque n'ont pas varié — annoncer à son vassal son élévation au trône comme à un Souverain étranger quelconque [3].

---

[1] Publié par Friedrich Kraelitz, dans les „Mémoires de l'Académie de Vienne", section de philologie et d'histoire, vol. 197; traduction roumaine, dans ma *Revista istorică*, X, p. 105. Cf. avec la sommation de payer le kharadch, adressée au même, dans Hurmuzaki, II [2], pp. 670-671, no. DXIII; cf. *ibid.*, p. 661, no. DXIV, et notre *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 119-120 et p. 120, note 1.

[2] Lampros, dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, no. du 31 mars 1924; cf. notre *Revista istorică*, X, pp. 106-107.

[3] Voy. notre „Hurmuzaki", XX.

Avec les begs voisins, dont l'importance militaire et politique avait été si grande, jusqu'au commencement du XVI-e siècle, quand un Méhémed-beg changeait à son gré les princes de Valachie et par son ordre tombait la tête d'un jeune prince qu'il venait de vaincre, Vlad, de sorte que le successeur de ce malheureux, Radu d'Afumaţi, dut employer de longues années pour guerroyer contre les bandes turques venues de la rive droite, les relations avaient changé complètement de caractère. D'un côté, leur autonomie avait été supprimée par la politique impériale, centralisatrice, de Soliman-le-Magnifique et, de l'autre, au lieu de commander chez les Roumains, ils en étaient arrivés à subir l'influence de ces derniers. Dès la moitié du même siècle, le beg de l'ancienne Tighinea moldave, devenue, comme on le verra bientôt, une Bender turque, employait aussi le roumain pour sa correspondance avec les voisins [1]. Vers 1590-1600, lorsqu'il était question de s'entendre avec les Polonais, le roumain s'imposera de soi-même. Quand, au commencement du siècle suivant, un commandant turc, d'origine, du reste, magyare, pénétrera en Transylvanie, ses sommations aux villes saxonnes seront rédigées dans la seule langue que tout le monde comprenait dans cette province, celle des paysans „valaques" [2].

Il fut même question, à deux reprises, avant et après la moitié du XVI-e siècle, de créer sur la frontière septentrionale de l'Empire une marche gouvernée par des princes roumains qu'on avait déjà gagnés à l'Islam. Tel fut le sens du fief — car il s'agissait bien de quelque chose dépassant le pachalik — attribué à Élie, fils de Pierre Rareş, lequel, pendant quelque temps otage à Constantinople, avait été réduit — on a dit la même chose de son frère Constantin, encore un fils d'Hélène Brancovitch, — s'entourant de femmes et de favoris musulmans, à abandonner, avec cet appât devant les yeux et avec l'espoir „patriotique" de regagner le territoire que son père avait perdu au profit des Turcs, la

[1] Nos *Studii şi documente*, V.
[2] Voy. notre publication *Braşovul şi Românii.*

religion de ses ancêtres. Mihnea, fils d'Alexandre Mircea et de cette Catherine que nous avons mentionnés plusieurs fois dans notre exposition, effrayé par l'idée qu'il pouvait être de nouveau envoyé dans un intolérable exil africain ou même être tout simplement noyé dans le Bosphore comme l'intéressant Valaque Pierre, dit Boucle d'Oreille ou bien pendu en vêtements de cérémonie, le jour de Pâques même, comme un autre Valaque, cependant d'origine moldave, Alexandre, surnommé le Mauvais, préféra se faire circoncire pour obtenir aussitôt un commandement sur la rive droite du Danube, à Nicopolis, à Silistrie.

Mais cette tendance passagère rencontra l'opposition la plus indignée de la part du milieu roumain entier, pour lequel la rénégation, acceptée aussi par des Occidentaux, de toute race, était considérée comme la dernière des hontes. On ratura le nom d'Élie dans les églises et sur les manuscrits ; Étienne, son frère et successeur, pour prouver que son orthodoxie était restée intacte, se livra à une persécution, cruelle et ridicule, contre ses sujets arméniens. Mihnea lui-même eut d'amers regrets: il fit élever de la façon la plus pieuse son fils Radu, qui en deviendra un grand prince, auprès duquel, établi sur le trône ancestral, cherchent un refuge ses frères musulmans, qui expieront le péché de leur père en allant s'enfermer dans des couvents. Lui-même, le rénégat qu'on appellera désormais „le Turc", témoigna à un certain moment de sa carrière tragique le désir de redevenir chrétien pour pouvoir être employé désormais contre ces Turcs même qui lui avaient ravi le calme de son âme.

De côté l'autre, aussitôt qu'Étienne-le-Grand paya le tribut pour pouvoir se défendre contre certains projets des Polonais, il y eut, sous le pacifique Bajazet II, un moment de répit. Après que ce mauvais guerrier, méprisé par ses soldats entreprenants, fut renversé et fait mourir par son fils Sélim, élevé chez les Tatars, ayant épousé la fille même du Khan, l'Empire chercha à compléter ses frontières, et d'une si large façon, du côté de l'Asie où la concurrence,

si difficile à soutenir pour Mahomet II lui-même, d'un autre Khan, celui des Turcomans de Perse, successeurs d'un Dchinguiz et d'un Timour-Lenk, Ouzoun-Hassan, l'allié des Vénitiens et d'Étienne-le-Grand, lui-même, avait cessé. Un autre Empire, celui des Soudans du Caire, maîtres aussi de la Syrie, croulait, et le Sultan de Constantinople, pendant longtemps considéré avec mépris par ces héritiers de Saladin, se rendit compte combien il était possible de s'approprier ces grandes et belles provinces, d'un si grand rôle dans les annales de l'Islam. Les ayant eues, il avait accompli de ce côté une mission qui ne devra être reprise que bien plus tard lorsque, en Perse, au lieu d'une continuation du Khanat mongol, il y aura l'enthousiasme populaire, en relation avec les traditions les plus anciennes, des partisans religieux du „soufi", qui sera invincible, malgré les plus grands efforts de Soliman, le successeur de Sélim.

Ce „magnifique", élevé en Europe, et probablement de mère européenne, époux lui-même de cette Russe, la „Roxolane", qui le dominera et, en outre, sujet à l'influence de vizirs d'origine serbe, comme Ibrahim, ou bosniaque, comme Mahomet Sokoli, ne pensera qu'à une expansion en Europe.

Il dirigera donc ses armées contre la Hongrie, gagnant la bataille de Mohács, en 1526. Il sera préoccupé par la querelle sur la succession hongroise entre Zápolya et Ferdinand d'Autriche, qu'il traitera également en vassaux de son Empire, avec la tendance d'y englober aussi le frère de ce „roi de Bécs"-Vienne, Charles Quint lui-même, le Pape et le „Padichah" de France étant seuls considérés en dehors des droits souverains de l'héritier byzantin. Comme Pierre Rareș, fils bâtard d'Étienne-le-Grand et héritier du fils et du petit-fils légitimes de ce grand guerrier, incommodait sans cesse la Pologne, à laquelle il réclamait la Pocutie comme ancienne partie constituante de sa Moldavie à lui, Soliman se plut à jouer le rôle de protecteur d'un roi incapable de se défendre lui-même et il envahit ce pays moldave qui cependant avait dû payer régulièrement le tribut

de rachat. Pierre dut chercher un refuge dans ses fiefs de la Transylvanie, qu'il avait attaquée pendant des années, au cours de la guerre civile entre les Saxons, partisans de leur roi germanique, et l'„usurpateur" Zápolya, considéré comme un simple „voévode" rebelle.

Le Sultan imposa aux Moldaves un petit-fils d'Étienne-le-Grand auquel il offrit une garnison turque, et, en même temps, pour se garantir contre des surprises d'avenir, il réunit à l'ancienne „raïa" de Chilia et de Cetatea-Albă Tighinea, avec tout le territoire qu'il relia à cette nouvelle forteresse ottomane de Bender, défendant le cours du Dniester. Si, après la révolte des sujets du nouveau prince Étienne contre un maître qui n'était ni de son propre droit, ni de leur choix à eux, Pierre, qui s'était fait pardonner à Constantinople, revint, il était considéré par le Sultan comme relié d'une façon plus étroite à son Empire. Il essaya de briser ses liens, entrant en rapports secrets avec les tentatives de revanche chrétienne contre le Sultan qui avait tenté, en 1529, Vienne et qui avait répété son attaque contre les provinces autrichiennes.

Il mourut cependant sans avoir pu se venger, et Soliman qui, venant pour défendre le fils de Zápolya et de l'énergique „reine" polonaise Isabelle, s'était approprié Bude, avec toute la Hongrie centrale, créant pour cette Europe ultra-danubienne un troisième beglerbegat, put continuer, malgré la guerre de Perse, qui le rappelait ailleurs, comme les empereurs romains et byzantins de jadis, cette poussée vers l'Ouest qui le tentait sans cesse.

Dominant complètement la succession des princes en Valachie, les envoyant jusqu'en Égypte pour les rappeler selon son gré, — tel fut le sort d'un Mircea II, d'un Radu Païsius, ancien hégoumène d'Argeș, qui avait épousé la fille de Neagoe et eut ce fils portant le nom de Marc Kraliévitch, et aussi d'un Pierre (Petrașcu) dit le Bon, qui eut le rare bonheur de finir ses jours sur le trône de ses ancêtres—, et, en même temps, soutenant en Moldavie, contre l'intrusion de ce bizarre aventurier grec que la postérité, surprise et indi-

gnée appellera, d'après un des titres qu'il s'était arrogés, „le Despote", cet Alexandre, fils d'une femme de Lăpuşna, concubine de Bogdan III, il enverra les troupes, encore capables de combattre, de ces deux vassaux, Alexandre et Pierre, en Transylvanie pour attaquer les ennemis d'Isabelle, dont la défense leur était, dès ce moment, confiée.

L'idée de prendre Vienne, après d'être saisi de Bude, fut abandonnée par cet Auguste ottoman, qui se borna à soutenir par mer l'autonomie africaine du grand chef de pirates qui fut Khaïreddin Barbarossa, dont les Barbaresques hivernèrent à Toulon. Ce qui fut poursuivi jusqu'au dernier moment de cette inlassable activité conquérante · ce fut l'accroissement, dans des limites naturelles faciles à défendre, de la nouvelle province turque de Hongrie, dûment cataloguée dans tout ce qu'elle pouvait donner. C'est sur cette brèche de la province occidentale que le plus grand des Sultans devait finir ses jours, sous la forteresse de Szigeth.

Avec sa mort commencera une autre phase de la puissance ottomane. Elle n'est plus attaquée sérieusement, ni par la croisade occidentale, qui cessera pour quelque temps après la tentative, cependant heureuse, de Lépante, ni par cette Perse des „Kazilbachis" chiites, dissidents de l'Islam, mystiques, qui ne chercheront pas, comme leurs ancêtres sous Khosroès, la route d'une Syrie bien défendue et strictement gouvernée. Avec le brutal et veule Sélim II, bientôt laissé sans guide par l'assassinat de Sokoli, s'ouvrira, après la noble épopée de la conquête, le banquet trivial de l'exploitation.

XV.

LES ROUMAINS ET LA HONGRIE PARTAGÉE

Une nouvelle époque commencera pour les rapports des Roumains avec la Hongrie et la race hongroise après la bataille de Mohács et surtout après que la disparition de l'ancien royaume hongrois unitaire eût produit tous ses résultats.

Il y a désormais trois Hongries rivales, qui ne peuvent pas s'entendre d'une façon définitive et créer un état de choses permanent.

D'abord, comme puissance et capacité de s'étendre, comme caractère continuellement offensif à l'égard des voisins, la Hongrie du Sultan. Le beglerbeg qui réside à Bude est, de fait, le vrai successeur des Arpadiens et des Angevins. Employant dans sa correspondance en partie le hongrois, envoyant des ordres à tous les vassaux du Sultan qui vivent dans son voisinage, disposant de toute une hiérarchie de commandants de châteaux et employant, sur des frontières vaguement délimitées et en perpétuelle transformation, des éléments presqu'anarchiques, auxquels, du côté chrétien, on cherchera à opposer des bandes libres comme celles des haïdouks et des martolodches, pour lesquels personne n'entendait porter la responsabilité, il tranche en maître de toute cette Transdanubie qui vient de se créer.

L'expansion turque passe bientôt la rivière de la Tisa. A Szeged un beg est établi, qui en garde un des gués. Un pacha commande à Temesvár-Timişoara, qui fut transformée complètement jusqu'à ressembler, avec ses murs d'enceinte

et avec ses minarets, avec toute une population militaire colonisée, à une ville quelconque de l'Orient. De ce centre du Banat turquisé par dessus son ancienne population roumaine et les Serbes qui dès l'époque des Brankovitch y avaient posé une première empreinte, on procède à l'occupation des gros bourgs voisins, Jenő (Inău), Lippa (Lipova), jusqu'à la rivière du Murăş. Restent reliés à la Transylvanie les seuls districts roumains de la „Valachie Citérieure": Lugos-Lugoj et Karánsebes-Caransebeş.

Ferdinand d'Autriche, maintenant vassal par nécessité d'un autre empereur que son frère Charles, possède, pour les avoir garnisonnés le premier, en toute hâte, et à cause aussi de leur situation géographique dans le voisinage immédiat des „provinces héréditaires" de sa Maison, la Hongrie Supérieure, avec Presbourg-Pozsony, Cassovie et Leutschau. Puis la région, disputée jusqu'à nos jours avec l'Autriche, du Burgenland, où vit une population très mêlée d'Allemands. Et, ensuite, devant les Turcs de Serbie et de Bosnie, la Croatie, jadis royale, et la Slavonie dirigée vers les terres vénitiennes, grande et belle province dans laquelle on conservera, avec une autonomie de frontières, un Ban, alors que les pays du Nord sont sous la conduite d'un Palatin comme celui qui résidait aux côtés des anciens rois.

La Transylvanie de Jean Zápolya, dûment élu roi par son parti et conservant ce titre, que les Roumains des principautés accorderont toujours non seulement à ce roi élu, mais aussi à tous ses successeurs, de différentes familles, a comme annexes le pays traversé par le triple cours du Criş, où cependant il faudra se défendre à chaque moment contre la poussée des Impériaux vers le vieux centre religieux et militaire de Nagy-Várad ou Grosswardein (la Orade des Roumains), puis cette province du Marmoros, où les mêmes officiers des Habsbourg sous-minent l'administration d'un comte choisi presque toujours dans les rangs de l'aristocratie patriarcale des Roumains, devenue catholique, mais pas tout à part magyarisée, parce que la famille importante des Pogan emploie jusqu'à la fin du XVI-e siècle la langue de

la race. Ce sont, avec la bande de Banat dont nous avons déjà parlé, ces „comtés extérieurs“ pour la possession desquels il faudra incessamment combattre contre les Allemands aussi bien que contre les Turcs du Sultan.

Envers la Transylvanie du „roi“, du *craiu*, les États roumains auront, bien entendu, une autre attitude qu'envers l'ancienne royauté de Hongrie, et cette attitude sera reliée aussi aux intérêts de la population roumaine, si nombreuse, qui vivait entre les limites de ce qui était de fait un nouvel État.

Il ne peut plus s'agir de vassalité, car l'État transylvain, malgré ses riches cités saxonnes, dominant le commerce avec la Turquie, et malgré un reste d'élan dans une noblesse habituée à combattre pour la gloire et le prestige, n'est qu'un pays tributaire du Sultan de la même façon que la Valachie et la Moldavie, quelle que soit la proportion entre les sommes qu'il faut payer et les conditions dans lesquelles on le fait. Du reste, si l'immixtion turque est moins visible, c'est que, par la Valachie surtout, il y a ce qui fait éviter un choc direct. Mais les mêmes tchaouchs viennent porter, sinon à Zápolya lui-même, à sa veuve, aux régents qui lui disputent le pouvoir, au fils de la „reine“, ce Jean-Sigismond, de fibre si molle et si peu né pour régner, les ordres, auxquels il faut nécessairement obéir, du Sultan. Seulement pour bien deux siècles il n'y aura pas la nomination, l'imposition des princes par le Sultan, d'autant moins leur nomination à Constantinople même, ce qui, pour les Roumains des principautés, est le résultat naturel des querelles entre les prétendants, des princes étant appelés à Constantinople pour se justifier et pouvant être envoyés en exil jusqu'à Alep, à Damas, en Chypre, à Rhodes, à Tripolis d'Afrique, alors que des fils ou parents d'anciens dominateurs attendent depuis longtemps, les poches bien munies d'argent emprunté à des Grecs, à des Arméniens, à des Turcs, même aux janissaires, qui, devenus une classe d'exploiteurs, espèrent le moment où ces „héritiers“ obtiendront le siège de leurs ancêtres.

Comme voévode de Transylvanie, Zápolya avait répété la

marche en Valachie du roi Sigismond, se mêlant aux querelles entre les successeurs de Neagoe, qui avaient provoqué une vraie anarchie. Cette expédition ne se distingua par aucune action d'éclat. Mais ce que le Transylvain pouvait faire comme haut dignitaire d'un roi apostolique, de grand prestige, lui était désormais interdit en tant que seigneur d'une simple formation locale.

Parfois même, n'étant pas appuyé par un maître vraiment royal, ce prince, qui doit lutter pendant longtemps contre le prestige des Habsbourg, ne dispose pas même des moyens qui sont à la disposition de ces voisins roumains qu'il se permet de mépriser. Car, si ces derniers peuvent faire appel à tous les boïars sans distinction et mener, avec leurs faux, leurs arcs et leurs massues, les masses paysannes, armée vivante et enthousiaste, que redoute aussi le roi de Pologne, obligé de négocier pour la défense du pays avec les diètes et de chercher, si elles refusent le contingent de la noblesse, l'argent nécessaire pour payer des mercenaires, le „voévode" d'outre-monts n'a sous ses ordres aucune armée permanente et doit se contenter lui aussi de ce que veut bien lui accorder sa diète, comme forces et comme argent.

La Transylvanie est demeurée, du reste, une forme du moyen-âge, partout ailleurs clos. Son chef n'entretient pas de fonctionnaires en dehors d'un certain nombre de châtelains et de gens de service. Il n'a pas de revenus et ne peut pas recourir aux ressources d'un trésor; il n'emploie que ce que, avec beaucoup de difficulté, on a fini par lui accorder. Il n'y a pas de Cour, rassemblant la noblesse, restée très arriérée jusqu'au XVIII-e siècle même, laquelle vit au milieu des paysans serfs, d'une autre race, dans ses maisons de campagne, d'une structure assez rude. A ce pays de privilèges, où chacun reste dans sa coquille, se défendant énergiquement contre toute intrusion, il manque même une capitale, l'Alba-Julia des évêques n'en étant pas une; s'il ne suit pas l'exemple de ses subordonnés de caractère plutôt nominal, en se blottissant dans quelque bicoque plus ou moins délabrée, le prince sera, pour se délasser un moment dans un milieu de civilisation beaucoup plus

avancée, l'hôte, reçu toujours avec défiance, par crainte pour leur autonomie de plus en plus anachronique, de ces villes saxonnes qui représentent toute l'activité économique de la province.

En plus, à côté de la guerre, interrompue de temps en temps par des armistices de fatigue avec les Habsbourg, il y a un problème religieux qui retient toute l'attention des membres de cette communauté politique.

Les Saxons avaient été gagnés dès le début, par leurs fils envoyés aux Universités allemandes, à la réforme luthérienne, prêchée par un homme de haute distinction, représentant de la Renaissance, dans ces parages, Honterus. Ces bourgeois ne cherchèrent pas cependant à se gagner les paysans dont ils avaient la gouverne, se bornant à faire imprimer à l'usage de ces Roumains un catéchisme dans leur langue, qui est un des premiers monuments typographiques du roumain.

A son tour, le second prince de la Transylvanie vassale du Sultan, Jean Sigismond Zápolya, se laissa conquérir par la propagande d'un Socinus et attira au calvinisme une partie de la noblesse soumise à son autorité. Non seulement celle-ci développa une propagande très active, dans son milieu et aussi dans les masses populaires roumaines, patronnant la publication de livres en langue vulgaire, et, du côté du Banat, d'autres privilégiés, d'origine roumaine, collaborèrent aussi à cette oeuvre de la réforme religieuse, leur Ancien Testament s'ajoutant à l'Évangile expliqué des Transylvains, mais le chef de la province lui-même prit la direction du mouvement.

Ainsi on choisit parmi les curés de villages roumains des esprits plus actifs pour en faire des surintendants de la nouvelle Église réformée, octroyée à cette race dont personne parmi les maîtres de la province n'avait eu souci jusque là sous le rapport de l'âme. Des assemblées furent convoquées après 1560, cette impulsion devant être continuée, avec un certain profit, pendant deux dizaines d'années, les masses, attachées à un christianisme archaïque, avec des relents de paganisme, se montrant cependant rebelles à un changement de foi qui, en bannissant ce qu'on appelait des „superstitions

de vieille femme“ et des „incantations“, défendait à un peuple qui aime l’idée revêtue de beauté l’emploi des images, leur donnant en échange le pauvre temple vide d’art, destiné à une prédication qui n’était pas toujours à leur niveau.

Il en résulta un nouveau courant pour l’emploi du roumain dans l’Église, qui aura la plus grande importance dans le développement ultérieur de la nation.

Mais, en regard de ce pays de formation et d’orientation si diverses et beaucoup en retard dans ses formes médiévales, avec les querelles d’une religion à l’autre, les principautés représentent des unités sociales parfaites — car l’antagonisme entre les boïars et les paysans ne s’est pas encore prononcé —, et, comme, en Occident, ainsi que le remarque un ambassadeur vénitien pour la France, tout, hommes et biens, est à la disposition du prince, qui en use à son gré. Il a une capitale, qui se fixe pendant ce XVI-e siècle : Jassy pour la Moldavie, ville de plaine, ouvrant le chemin aussi bien vers le nouveau port qui se forme sur le Danube, Galaţi, que, par Ţuţora et le gué du Pruth, vers la Bessarabie et, pour la Valachie, Bucarest, d’où on peut recourir rapidement au concours des Turcs définitivement établis à Giurgiu. Il y a dans ces villes un palais, de proportions sans doute modestes et une Cour, à laquelle les Serbes Hélène et Roxane surent donner une certaine dignité et qui, en Valachie, subit, un moment, sous le court règne de l’ancien courtisan à Paris sous Catherine de Médicis, une influence de l’Occident ; il y a des réceptions, des banquets à la byzantine; on lève le verre pour Dieu lui-même — „à la santé de Dieu“, *în sănătatea lui Dumnezeu;* c’est un rare visiteur français, Lescaloppier, qui l’assure, sous Alexandre Mircea et Catherine —, pour l’„empereur“ qui est le Sultan, et pour la santé du prince impérialement régnant. Il y a une garde princière, mais surtout un groupe de boïars, d’esprit chevaleresque, imbus de la légende orientale d’Alexandre-le-Grand, qui sont prêts à accourir au premier

geste d'un prince aimé, ceci sans compter tout ce monde, encore libre, des villages, habitué à combattre, comme ils l'avaient fait à l'époque des grandes batailles contre les Turcs sous Vlad et Étienne-le-Grand.

Après la disparition, avec le pâle Jean-Sigismond, de la dynastie des Zápolya, plus hongrois que transylvains, une famille locale, de vieilles et bonnes traditions, les Báthory, se saisissent du pouvoir, avec cet énergique et sage Étienne qui ressemble à son aïeul du XV-e siècle, collaborateur et bon camarade du grand Moldave Étienne. Il faut noter aussi que, pour se gagner cette dignité sans couronne, sans revenus et sans armée, sous les ailes larges, mais pleines d'ombre, du Sultan, il avait dû rivaliser avec un autre noble de la province, Gaspard Bekes (Becheş), qui était, manifestement, d'origine roumaine. Et il y a aussi des mariages entre des hobereaux catholiques de cette province et des Roumaines venant de l'autre côté des Carpathes, comme Saphire (Zamfira), fille du prince régnant Moïse, tué dans une bataille en 1530.

La Transylvanie est devenue, de fait, beaucoup plus qu'auparavant, où elle servait à une politique royale agissante au-delà des frontières, le refuge des princes déchus, des prétendants nourris d'espoirs, des boïars faisant partie des camps vaincus dans la lutte incessante, en Valachie, pour la couronne. Ils vivent dans les villes saxonnes surtout, où ils mettent en gage les bijoux qu'ils ont pu sauver : ils s'y initient à une vie dominée par l'esprit de l'Occident et gagnent ainsi un sens „européen" de la vie politique ; les enfants qu'ils élèvent sont tournés un peu dans une autre direction que celle du passé patriarcal et de l'éblouissante Constantinople impériale. C'est une contribution essentielle aux nouvelles synthèses en train de se former.

Étienne Báthory ne reste pas longtemps entre les limites étroites de sa Transylvanie natale. Un avenir plus brillant l'attendait. Élu, avec le concours, alors irrésistible, du Sultan, en Pologne, il y devint un des plus grands rois de ce pays,

se rangeant à côté de Vladislav Lokietek, le restaurateur de l'unité, et de Casimir, l'organisateur du nouvel État.

Ceci nous amène à présenter maintenant ce qui était devenu des anciens rapports entre Roumains et Polonais au cours de ce XVI-e siècle si plein de grands changements.

XVI.

LES ROUMAINS ET LA POLOGNE AU XVI-E SIÈCLE

Contre la Pologne du second Casimir les Turcs n'essayèrent aucune expédition, permettant aux marchands sujets du roi de pratiquer le commerce dans toute l'étendue de l'Empire, — et il y eut surtout des Arméniens, établis dès le XIV-e siècle en Galicie, dans la grande ville prospère de Lwów (Lemberg), colonisée d'Allemands aussi, et étroitement reliée au point de vue économique avec la Moldavie. Des rapports pacifiques avaient été établis dès le commencement entre les deux pays, dont aucun n'avait rien à réclamer à l'autre.

Étienne-le-Grand en souffrit, aussi bien pendant sa guerre contre Mahomet II que plus tard, lorsque, avec les ports du Sud de sa principauté, disparut aussi bien une garantie militaire essentielle que la principale source de gain. Bientôt il put voir ces Polonais dont il avait attendu en vain le concours comme ennemis sur le sol moldave lui-même. On a vu ce qui résulta pour la Moldavie de l'attitude adoptée, après un essai de mariage entre son prédécesseur Bogdan et une princesse polonaise et la vengeance que le fiancé désabusé crut devoir prendre sur le roi voisin, par Pierre Rareș envers le royaume. Vaincu à Obertyn par l'artillerie polonaise, il comptait reprendre la partie lorsque l'intervention décisive du grand Sultan Soliman brisa les ailes de son ambition.

Après la mort de Pierre, le sort même de son héritage

paraissait mis en danger par la faiblesse de ses fils et par l'inconstance des boïars, habitués à des maîtres d'une autre qualité. La rénégation, gagnée par des offres alléchantes, d'Élie Rareş paraissait découvrir tout un projet de faire disparaître cette complète autonomie moldave qui était équivalente à l'indépendance, les princes faisant la guerre où et quand ils le voulaient, sans avoir jamais pensé à demander l'acquiescement, l'approbation du suzerain, plutôt théorique, qu'était l'„empereur" de Tzarigrade. Alors, comme on continuait, après Pierre, qui n'en voulut pas, la coutume de l'hommage écrit, sans présence personnelle, à l'égard de la Pologne, il y eut un appel émouvant adressé par les nobles de la Moldavie, vers la moitié du XVI-e siècle, à leurs coreligionnaires de Pologne, leur représentant qu'il y a une cause de la chrétienté commune aux deux patries, que menace le même danger, ce danger dont parle dans des instructions données à un ambassadeur en Pologne cet adolescent, Étienne-le-jeune, petit-fils du grand, qui avait su pendant un règne de brève durée montrer que l'élan guerrier de sa race n'avait pas disparu.

Or, en Pologne régnait un roi dont l'importance pour la pénétration des idées de la Renaissance occidentale est sans doute tout à fait remarquable. Ce Sigismond que son frère Jean-Albert avait voulu placer sur le trône moldave fut cependant, comme tous les descendants du combattif Jagellon, un prince de moeurs douces, aimant la paix. Il ne désirait guère gâter à cause des intérêts de cette Moldavie, agitée à l'intérieur et si peu sûre dans ses rapports avec la Pologne, les excellents rapports traditionnels avec l'Empire Ottoman, et ceci au moment où à Constantinople commandait un si entreprenant Souverain que Soliman.

La Moldavie eut donc comme nouveau maître un bâtard qui connaissait par ses années d'exil la Pologne, Alexandre, dit Lăpuşneanu, d'après cette Lăpuşna, sur le Pruth, où avait vécu sa mère. Le rustre malade et cruel, accessible seulement aux sentiments envers cette Roxane de grande extraction balcanique dont il flattait avec une certaine délicatesse

les goûts, fut pour le royaume plus qu'un bon voisin. Il y envoyait les boeufs dont la vente jusqu'à la Baltique nourrissait son trésor toujours plein; il y commandait des armes; il s'y mêlait à des affaires, de mariage même, sur lesquelles personne n'avait demandé son avis, et il dut recevoir des réprimandes qui, du reste, ne pouvaient pas le froisser. De son mariage avec une femme de beaucoup supérieure il eut un fils, Bogdan, que la princesse d'origine serbe par sa mère n'éleva pas dans le rigide sens byzantin, comme sa tante de Valachie l'avait fait pour l'impérial Théodose, mais bien dans celui de cet Occident polonais qui non seulement admettait, mais recherchait les fêtes, les querelles personnelles, les aventures. Ses soeurs, richement dotées, épousèrent des seigneurs de Pologne, — Étienne-le-Grand lui-même, dont une fille, Hélène, épousa le fils du grand-duc de Moscou, ayant donné une autre à un Wiszniewiecki.

L'aventureux Bogdan, qui perdra son héritage au cours d'une visite improvisée chez ses nouveaux parents au-delà du Dniester, rentrait dans une nouvelle catégorie d'esprits se formant dans l'Est et le Sud-Est de l'Europe pendant ce siècle qui échappe à la solennelle dignité classique de la Renaissance pour se chercher de nouvelles voies dans le domaine de l'impossible et de l'absurde. La Pologne en présente un parfait type dans cet Albert Laski, seigneur de Sieradz, dont un antécesseur avait été employé dans les négociations de Ferdinand d'Autriche avec les Turcs. On le trouve à Paris dans cette société mêlée qui dansait et festoyait à la Cour des fils de la Florentine Catherine. Que ne pensait pouvoir se gagner par un coup heureux cet inlassable chasseur de fantômes! Être prince même de cette Moldavie, qui lui était absolument étrangère, de race, de religion et de coutumes, ne lui semblait pas une chose absurde et, ayant obtenu d'un allié dont il sera bientôt question la forteresse de Hotin, il la considérait comme un point d'appui pour une pareille tentative.

Son associé pour une expédition en Moldavie qui devait précéder la sienne — et un Démètre Wiszniewiecki, chef. des

Cosaques aventureux du Dniéper, essaya lui aussi de s'y établir — fut un bizarre Grec que nous rencontrerons aussi en examinant les rapports des Roumains avec l'Occident à cette époque, ce prétendu „despote" des îles de l'Archipel, Jacques Marchetti, devenu „marquis" de ce fief oriental, Héraclide et parent des Brankovitch en même temps, qui, arrivant de Kõnigsberg, de chez Albert de Prusse, jadis Grand Maître de l'Ordre Teutonique et maintenant duc d'une province qu'il considérait comme sienne, paraissait parmi les seigneurs polonais dissidents comme représentant du protestantisme; il arriva, en se gagnant l'appui de Roxane et certaines sympathies parmi les boïars, mais surtout par l'appui assuré de Laski et d'autres amis étrangers, à s'imposer comme prince de Moldavie, sous le nom de Jean et avec la prétention d'être le propre fils du „prince Étienne", — si on le veut: du Grand lui-même. Ses relations avec le monde polonais voisin furent excellentes; il y voulut prendre femme, et on attendait d'un jour à l'autre l'arrivée de la fiancée. Mais, lorsqu'il succomba, dans une révolte des boïars, qui en avaient assez de ses caprices, aucune de ses connaissances polonaises ne vint le défendre à côté des mercenaires hongrois qu'il avait pris à son service.

Alexandre Lăpuşneanu, qui, battu, s'était sauvé à Constantinople, reprit ses anciens rapports avec la Pologne où vivaient des gendres qui n'étaient pas accourus pour le défendre et il transmit, comme nous l'avons déjà dit, ses sympathies à son fils qui, ayant perdu son héritage, devait errer en Pologne, en Russie moscovite jusqu'à la fin de ses jours. Il fut remplacé par un joaillier de Constantinople, qui prétendait être le fils de Bogdan III avec une Arménienne.

Jean, dit le Terrible, parce qu'il persécuta les boïars et fit monter sur le bûcher tel de ses évêques condamné pour des moeurs infâmes, ne voulut pas accepter le nouveau régime turc des accroissements périodiques du tribut et des présents incessamment sollicités. Il recourut, ne croyant pas pouvoir s'appuyer sur les seuls boïars, ordinairement peu fidèles et n'ayant pas d'attaches avec un intrus, à ces Cosaques

dont il a été question et qui, aussitôt accourus pour la solde et pour la proie, ne purent pas le sauver de la revanche turque : il périt donc, après s'être livré sous des conditions honorables, au pacha C'gala, son corps étant déchiré par quatre chameaux.

Les Cosaques, dont le nom signifie, en turc et en tatar: „vagabond", s'étaient formés dès le XV-e siècle, soutenus par Étienne-le-Grand lui-même, sur la lisière des Tatars sans cesse pillards auxquels ils voulaient rendre leurs incursions. La Pologne, bien décidée à ne pas combattre elle-même, favorisa ce nouveau groupement d'oiseaux de proie que, non seulement ces Tatars, leurs rivaux naturels, mais aussi les Turcs des cités voisines, les marchands venus aux foires de frontières en arrivèrent bien vite à redouter. Devant les réclamations venues de Constantinople, les Polonais avaient une seule et même réponse: ces gens ne sont qu'un „ramassis", une *colluvies* dans laquelle se rencontrent des exemplaires de toutes les nations: Polonais, sans doute, — et il y en avait de différentes façons —, mais aussi, en grande partie, Russes, de toutes les contrées, et, en outre, maints Roumains, venus d'une principauté ou de l'autre, mais surtout, à cause de la situation géographique, de Moldavie. Sous un Hetman, auquel ils obéissaient aveuglement, ils étaient disposés à passer du petit gain qui leur était habituel à des entreprises plus larges et beaucoup plus rémunératrices.

La catastrophe du prince Jean, un „brave" à leur manière, ne leur servit nullement de leçon. Ils continuèrent à être recherchés pour toute aventure de prétendants au trône moldave, et ils se gardèrent bien de refuser. On les vit une fois à Suceava comme maîtres du pays, leur chef figurant en tête du Conseil formé par un prince qui prétendait être Jean le Terrible ressuscité et qui, jeune, beau, vigoureux jusqu'à pouvoir rompre entre ses doigts un fer à cheval, sut se gagner des admirateurs chez les Polonais même, devant lesquels, d'après les sollicitations des Turcs, il expia comme un brigand de grande route, ennemi de la paix, en pleine place de Lwów-Lemberg. Ce brillant aventurier fit, avant

de poser sa tête aux longues boucles sur le billot, une retentissante réprimande, bien méritée, à ces chrétiens qui sacrifiaient aux Infidèles la vie de leurs rebelles pour le service de la croix.

L'épopée aventureuse des Cosaques se poursuivit ensuite à travers la Moldavie sous le règne du faible prince, d'origine valaque, Pierre, dit le Boiteux, le propre frère d'Alexandre Mircea que les Cosaques étaient allés, avec un prétendant, chercher lui-même dans son pays, où ils rencontrèrent la fidélité des boïars chevaliers, groupés autour de leur maître. La Pologne avait cependant un roi de grande envergure dans le Transylvain, le Hongrois Étienne Báthory.

Mais celui-ci, qui sut imposer, dès le début, son autorité à un monde de nobles aussi remuants, créant une armée permanente dont le noyau était représenté par les Hongrois qu'il avait amenés avec lui, s'imposa à l'égard des Turcs l'attitude la moins sujette à discussion. Il se rendait compte que, appuyé sur cette paix ottomane, pendant longtemps si sûre, il peut procéder, non seulement à ce nouvel ordonnement intérieur qu'il désirait d'instinct, mais aussi à la conquête des provinces soumises au Grand Duc de Moscou, que celui-ci ne paraissait guère capable de défendre.

Il toléra donc sur ses frontières occidentales l'anarchie permanente qui avait l'avantage de montrer sur quelles bases, si faibles, reposait dans ces régions la puissance du Sultan. Chez les Turcs, qui avaient perdu la ligne droite de leur action politique, telle que l'avaient tracée les grands conquérants, cette attitude paraissait pouvoir engager aux prétentions les plus absurdes et les plus insolentes. Ne pensa-t-on pas, à la mort d'Étienne Báthory, dont le mariage avec l'infante déjà âgée n'avait pas donné de successeur, à faire élire comme roi de Pologne ce Pierre-le-Boiteux, infirme et lâche, qui était devenu la risée des Cosaques? Il y eut à cette époque, vers 1594, aussi une expédition, provoquée par les ravages cosaques en Pologne, sous les ordres du beglerbeg de Roumélie lui-même, qui ne trouva pas d'adversaire sur son chemin.

Mais l'honneur du royaume devait être bientôt défendu contre ces Turcs qui ne se rendaient pas compte de l'état de décheance de leur Empire après le Grand Soliman par l'élève et le vrai continuateur d'Étienne Báthory, Jean Zamoyski, qui remplissait en même temps les fonctions de chancelier et de généralissime. Formé à l'école de Padoue, nourri de souvenirs romains, se cherchant des modèles dans l'antiquité héroïque, ce stratège émérite devait être, dans bref, le défenseur de sa patrie, mais aussi l'arbitre des situations princières non seulement dans la Moldavie réputée vassale, mais aussi envers cette Valachie qui n'avait, et ne pouvait pas avoir, de liens avec la Couronne de Pologne.

XVII.

L'INFLUENCE DE L'OCCIDENT SUR LES ROUMAINS AU XVI-E SIÈCLE

Partis d'une conception purement populaire, envahis par le byzantinisme et par le sous-byzantinisme slave des Balcans, retenus pendant longtemps par cette défense contre les Turcs qui ne fut pas, au commencement, comme nous l'avons vu, une mission, mais qui devint bientôt un inéluctable devoir, les Roumains ne restèrent pas étrangers, de par leur situation géographique de même que de par leur propre intérêt, aux influences de l'Occident.

D'abord par les idées et les sentiments de la Renaissance alors qu'elle arriva à influencer la Hongrie de Matthias „le Corvin", devant bientôt imposer son cachet à la Pologne de Sigismond et de son fils demi-Italien par sa mère, Sigismond, qu'on se plut, d'après cette nouvelle mode, à affubler du nom glorieux d'Auguste. Étienne-le-Grand, dans sa vieille Moldavie, resta récalcitrant envers ces nouvelles tendances. Ce fut aussi le cas pour ses deux premiers successeurs.

Pierre Rareş était autrement fait. Pendant ses années de jeunesse, passées probablement à l'étranger, il avait pu connaître un autre monde. Comme prince, il montra, se séparant des traditions de piété, de morale chrétienne, de discrétion de son père, une indifférence absolue à l'égard de tout ce qui pouvait retenir ou contrôler une action agitée, poursuivant de simples avantages personnels. Il fut un vrai *principe* d'après la recette de Machiavel. S'en remettant à Dieu

seulement pour les futures revanches, évitant ainsi toute responsabilité humaine pour ses défaites, il se chercha *per fas et nefas* des possibilités d'expansion à toutes ses frontières, faisant battre les Saxons transylvains, partisans de Ferdinand d'Autriche, à Marienburg-Feldioara, avant d'envahir la Pocutie polonaise qu'il réclamait comme son héritage et d'essayer après son retour sur le siège princier une revanche de croisade sur les Turcs qui l'avaient chassé de son pays. Cachant ses intentions parfois, les magnifiant à d'autres moments, employant tour à tour la douceur du repenti et les moyens de violence, faisant disparaître ses adversaires et livrant ceux qui croyaient être ses amis, il fut un magnifique exemplaire de cette humanité du XVI-e siècle commençant, revenue au paganisme éthique.

Il désire avoir la terre, le pouvoir, le prestige. Un instinct national le guide cependant lorsque, ajournant ces projets du côté de la Pologne, où il ne réussit pas si facilement, il s'installe en Transylvanie, réclame et retient l'héritage de son glorieux père, se fait céder les revenus dûs au pays à Bistritz-Bistrița et y entre en maître qui gouverne tout le district environnant, puis lorsqu'il demande aux Szekler, sous la menace de les affamer dans leurs montagnes, de se soumettre entièrement à sa volonté et fait assiéger Brașov-Kronstadt elle-même, y laissant la graine d'un bâtard, Iancu, qui sera, une quarantaine d'années plus tard, à cause de cette provenance, qui paraît indubitable, lui aussi prince de Moldavie, lorsque, enfin, flattant l'un après l'autre le Hongrois et l'Allemand, rivaux pour la Hongrie, cette Transylvanie y comprise, il se rend compte que la majorité de la population transylvaine est composée de ses Roumains, auxquels, comme Étienne l'avait déjà fait, il continua à envoyer des évêques consacrés dans la Moldavie qui agit sous ce rapport aussi dans les provinces russes, restées orthodoxes, de la Pologne.

On reviendra après lui à la petite politique locale, à une piété hypocrite comme celle de Lăpușneanu, qui, voulant dépasser Pierre Rareș, fondateur du beau couvent de Pobrata,

fit élever la maison, encore plus magnifique, de Slatina. L'influence de cette Renaissance, déjà flétrie en Occident même, disparaîtra, mais non sans avoir donné cependant le règne anachronique de ce „Despote" qui avait commencé comme copiste de manuscrits grecs, comme petit étudiant à Montpellier, poursuivi pour des crimes, exécuté en effigie, pour passer au service de Charles Quint, décrire en latin et en français la bataille de Renty, s'attacher ensuite aux chefs de la Réforme allemande, qu'il voulait introduire en Moldavie : il y établit à côté d'une église réformée, à Cotnari, village de vignerons allemands depuis longtemps implantés, une école de latin avec un professeur germanique, auquel il aurait préféré une des notoriétés, invitées en Moldavie, de ce monde de la Réforme. Il se propose son couronnement d'usurpateur, qu'il manque de peu, se prépare pour une grande oeuvre de réfection de la Dacie dont il connaissait sans doute le passé, menaçant la Transylvanie, cherchant un mariage en Valachie, rappelant aux Roumains leur origine romaine et les invitant, en même temps qu'il pensait à leur unité nationale, de l'aider dans ses tendances vers l'Empire de Constantinople, auquel, de par sa qualité de Grec, il veut bien se reconnaître des droits. Il demande à sa future épouse valaque, à laquelle il préférera une Polonaise, un portrait pour se renseigner sur ses charmes, et un peintre fut chargé par lui d'orner les murs du château de Suceava d'une grande peinture militaire représentant sa victoire sur Alexandre Lăpuşneanu, en même temps qu'on frappait pour lui à l'étranger une monnaie, copiée sur le thaler allemand, qui le représente cuirassé, couronne en tête, tenant en main le sceptre.

Dans le pays lui-même, cet épisode ne laissa aucune trace : on en revint tout simplement, comme pour la morale de la Renaissance après Pierre Rareş, à l'ancienne façon de penser, de vivre et d'agir. Les Levantines, les Grecques qui sont, venant de Péra, de Rhodes, les femmes de certains princes roumains pendant la seconde moitié du XVI-e siècle : une Paléologue, parente de ce Jacques Paléologue de Chio qui

eut une des carrières les plus follement aventureuses de cette époque [1], une Amirali, n'apportent rien qui ne fût déjà, malgré leurs relations latines assez étendues, dans la tradition millénaire de l'Orient byzantin.

Mais, parmi les nombreux prétendants, il n'y a pas seulement ceux qui attendaient dans une maison misérable à Constantinople ou dans des places d'exil, nourris d'un *taïn* de misère, l'heure, immanquable, de leur „rétablissement" ; certains, de plus en plus nombreux, courent les pays de l'Europe occidentale pour y trouver un peu d'argent et surtout de belles lettres de recommandation envers le Sultan et les dignitaires ou les personnages influents de Constantinople, par lesquels ils espéraient arriver à leur but.

Certains s'en tenaient à ces instances et aux aumônes, assez gênées, accompagnées parfois de l'imitation formelle de ne plus revenir, qu'elles pouvaient rapporter. On en trouve des exemples nombreux en France, en Allemagne, dans les villes d'Italie, comme à Venise, en Angleterre même et en Scandinavie. Des secrétaires occidentaux, qui s'étaient associés, en chemin, rédigeaient des missives dans lesquelles l'histoire du pays dont le requérant voulait avoir l'„héritage" était traitée à l'avenant. On allait sans aucun but précis, — car les illusions premières avaient rapidement disparu—, d'une Cour à une autre Cour, d'une cité à une autre cité, présentant les mêmes preuves, le plus souvent très douteuses, à l'appui de ces prétentions.

Il arriva cependant qu'un de ces tristes voyageurs, exploitant une généalogie putative, réussit, après de longs efforts, accompagnés de dépenses importantes au compte des créanciers, à se gagner le trône qu'il ambitionnait. On vit donc en Valachie, à l'époque où Étienne Báthory régnait sur la Pologne, un prince qui ne ressemblait guère à ses prédécesseurs : il avait abandonné, bien entendu, le vêtement sous lequel le connaissaient les courtisans du Louvre, s'habillant

[1] Voy. notre *Byzance après Byzance.*

désormais à la façon habituelle chez les chefs des Roumains; il avait toujours porté de longues boucles noires qui le firent admirer à Venise, où il avait résidé pendant des mois; son oreille était encore ornée de ce cercle d'or qui était à la mode en France à l'époque d'un Henri III, et cela lui procura le surnom de *Cercel* (de *circellus)*. Il aimait s'entourer d'étrangers, quelque Français, le plus souvent des Italiens, sans leur donner comme compagnons ces Grecs si coutumiers parmi les boïars de la capitale valaque; il se fit bâtir à Târgovişte, dont il préférait le séjour, à cause du voisinage de la Transylvanie, où il finit par chercher un abri chrétien, pour être aussitôt dépouillé, arrêté et enfermé dans un château du Marmoros, une jolie église et un petit palais dans le style de l'Italie. Il voulut avoir une armée et il en organisa un noyau assez important, faisant fondre, dans le pays même, par quelque spécialiste, importé, des canons élégants, dont il nous reste un fragment. Mais il n'y a aucune preuve que, malgré les préoccupations culturales de cette famille venant de Pierre-le-Bon --, un frère, autre bâtard, écrivit dans son exil une grammaire grecque —, il eût voulu réaliser en Valachie ce qu'avait tenté dans ce domaine le Grec établi en Moldavie. On trouve cependant un travail de nouvelle traduction de l'Évangile fait, à cette époque, où déjà un Coresi publiait en Transylvanie des livres d'église en vulgaire, par un secrétaire au service de ce prince. Il finit après cet emprisonnement dont nous venons de parler par reprendre ses voyages en Occident, sans pouvoir plus être reçu en France et il réussit à se faire tuer d'une façon obscure, probablement noyé dans les eaux du Bosphore, pour rassurer ceux dont il avait voulu prendre la place.

Il n'y avait donc pas que les quémandeurs de subsides, vite renvoyés par ceux qu'ils venaient d'incommoder. L'Occident reçut, abrita et toléra d'autres Roumains, du même niveau, qui avaient déjà régné et qui cherchaient, dans les pays de l'empereur surtout, mais aussi ailleurs, une lettre d'appui ou une simple aubaine. Auparavant celui qui était destitué par le maître turc auquel on n'aurait pas oser op-

poser de résistance acceptait avec calme son sort et allait chercher un refuge ou une place d'attente à Constantinople, d'où on répartissait ces prétendants dans différents endroits de l'Empire. Maintenant on veut échapper aux risques que comporte ce séjour chez les Turcs, en butte aux intrigues des rivaux et aux caprices des maîtres. Pierre Boucle d'Oreille donna le premier l'exemple en sortant de son pays entre les soldats et sous les drapeaux déployés. Le Saxon Iancu, qui en agit de même, fut pris par les Polonais et décapité pour obéir au Sultan. C'est avec une groupe important de boïars et entouré par une garde armée que Pierre le Boiteux passa en Pologne pour aller s'établir momentanément près de Vienne et se chercher ensuite une meilleur cachette au Tyrol, à Bolzano (Bozen), où il sauva de l'avarice turc l'avenir qu'il voulait préparer à son joli enfant blond, jadis associé à son règne, Étienne, qui finira par mourir de consomption, sous la surveillance de ses maîtres jésuites, à Innsbruck, capitale de la province. Le vieux père de cet adolesçent, torturé à force de soins pour son âme, avait rêvé de descendre à Trente, d'habiter parmi ces Italiens au doux pays dont il croyait connaître la langue pareille à la sienne et pousser jusqu'à Rome pour baiser, bien qu'orthodoxe inconvertible, le pied du Pape. Une histoire de tristesse résignée, avec le cuisant désir de revoir la patrie, qui fut plus ou moins aussi celle d'autres expatriés.

Mais de cette façon on arriva à connaître en Occident une race, pendant longtemps si isolée, dont le langage, un vrai miracle par la conservation de sa latinité première, était capable à lui seul d'intéresser. Aussi en tant que curiosité etnographique les Roumains entraient à cette époque dans le large domaine de l'histoire universelle, où ils reparaîtront, du reste, bientôt, comme héros de croisade.

Les sympathies pour le chef de l'Église d'Occident étaient assez répandues alors au milieu de ces membres de la chrétienté orientale. Ceci même avant l'oeuvre de propagande active et hardie de la réaction catholique: Catherine, princesse de Valachie, qui avait sa soeur à Murano et faisait

graver une inscription d'autel latine au nom de son fils, le futur rénégat „turc", ne se bornait pas à envoyer, comme la Moldave Roxane, des dons importants au Mont Sinaï; elle prit soin de faire que Rome participe à sa munificence. Peu de temps après, le père Possevino vint en Transylvanie où, après le départ d'Étienne Báthory, son frère et lieutenant, Christophe, abandonna la Réforme, faisant élever par les Jésuites, — de même que pour le petit Étienne dans son Tyrol, — son fils Sigismond, qui rétablira l'évêché latin d'Alba-Julia. Possevino passera ensuite en Moscovie, y espérant des succès pareils, mais les Pères de l'Ordre de Jésus fondèrent à Lwów une Maison destinée à propager la foi catholique chez les anciens adhérents du „schisme" byzantin. Des catéchismes furent largement distribués, les colonies germaniques de Moldavie, qui avaient adopté la nouvelle foi, rappelées à leur croyance première, et non seulement Pierre le Boiteux, que nous avons trouvé comme candidat turc au trône de Pologne, fit un geste d'hommage, sinon de soumission religieuse, au Saint Père, mais le métropolite du pays, Georges Movilă, qui devait passer quelques années auprès de son ancien maître au Tyrol, montra les dispositions les plus promettantes d'entrer dans le giron de l'Église romaine. Celle-ci cherchait à se gagner sous la forme d'un compromis „uniate", qui s'est conservé aussi chez les Ruthènes, les Russes orthodoxes de l'ancien État lithuanien, réuni maintenant par un pacte constitutionnel même à la Couronne de Pologne.

XVIII.

LA NOUVELLE CROISADE ET LES ROUMAINS

La faiblesse évidente de l'Empire ottoman auquel manquaient les grands chefs, Sultans ou grands vizirs, une décadence rapide paraissant avoir remplacé définitivement l'élan qui avait mené jusqu'à Vienne les janissaires de Soliman le Magnifique, devait provoquer de la part de l'Europe occidentale, si longtemps menacée et terrorisée, une contre-offensive, avec le but hérité de la Renaissance : rejeter les „Infidèles" en Asie.

Pendant des dizaines d'années une campagne libératrice avait été recommandée seulement par des fanatiques et des idéologues, dont les projets n'ont qu'un intérêt de curiosité. Si des Papes comme Léon X, des empereurs comme le romantique Maximilien parlent de la nécessité de la guerre sainte, ils ne pensent pas à s'y engager sérieusement avec des forces qu'ils n'ont pas eux-mêmes et qu'ils étaient incapables d'entraînes.

Cependant Charles Quint, avec ses immenses moyens, dispersés dans la poursuite de plusieurs illusions magnifiques, se sentait le devoir de „venger la chrétienté". Il dépensa des efforts vains, avec des succès momentanés, dans ces expéditions d'Afrique qui auront réveillé la verve satyrique de Cervantes, car le plus grand des don Quichottes de l'époque fut l'empereur lui-même, avec ses rêves, ses défaites et son abandon final.

La bataille de Lépante, une vraie victoire, dont les résul-

tats furent perdus seulement par le manque d'entente entre Espagnols, Vénitiens et Pontificaux, était faite cependant pour fouetter ces âmes faciles à décourager et pour leur faire entrevoir, avec un peu plus de continuité, des conquêtes réelles, pouvant être poursuivies jusqu'à la prise de la cité impériale d'Orient.

La grande offensive de Rome, qui s'était rendu compte enfin que la Réforme religieuse est une chose destinée à rester et avec laquelle il est oiseux de traiter, s'ajouta à ces réminiscences et à ces impulsions. Pour affirmer sa permanence, la papauté sentait qu'il lui faut aussi un autre instrument que cette tenace propagande qui, négligeant les irréductibles rebelles, s'adressait aux nations appartenant au schisme oriental et essayait d'en faire le contre-poids de la perte subie par le détachement d'une si large partie des anciens fidèles de l'Église romaine. Nous avons vu combien cette oeuvre de catéchisation avait influencé vers la fin du XVI-e siècle les Roumains, dont l'action continuelle sur tous les chrétiens du Sud-Est de l'Europe pouvait être d'un si grand service pour atteindre le grand but.

Pour amener un nouveau et violent conflit entre la Croix et l'Islam, les Turcs fournirent eux aussi leur part. Après la mort du Bosniaque Sokoli, la race serbe ne donne plus rien pour soutenir l'Empire ottoman, mais, à la place des Slaves fatigués par leur participation à l'oeuvre de conquêtes du nouvel État, il y eut après quelque temps la manifestation des Albanais. Les descendants, islamisés, de ceux qui, alliés à Venise et à Alphonse de Naples, avaient combattu pour la religion chrétienne sur le rocher de Kroïa, apportèrent la même ardeur et la même persistance à servir leurs anciens ennemis pour affronter cette fois une coalition des Occidentaux. Dans les deux grands Chkipétars Ferhad et Sinan l'Islam trouva de vrais chefs, capables de commander jusqu'aux dernières limites de la vieillesse.

On en arriva ainsi à cette guerre qui, commencée de la part des Turcs pour venger des pertes subies dans les raids de frontière en 1593, se prolongera pendant des années, ar-

rivant à une paix d'usure au commencement du XVII-e siècle.

Les Impériaux d'Occident, maîtres d'un si large fragment de l'ancienne Hongrie, avaient été attaqués par l'esprit de revanche qu'incorporait Sinan, mais bientôt autour de ce duel se rassemble, du côté des chrétiens, tout un groupe permanent de croisade, dont le promoteur devait être, retiré dans son royaume ibérique, ce sombre Philippe II qui représente de fait l'unité offensive du monde catholique, en Orient aussi bien que dans cet Occident que pendant si longtemps il réussit à dominer.

Jusque là le mécontentement des chrétiens qui avaient perdu leurs États contre leurs maîtres turcs n'avait pas éclaté par des gestes de grande révolte pour regagner une liberté depuis si longtemps perdue. Sous le grand Sultan Soliman on ne rencontre pas même des protestations d'importance contre les abus qui commençaient à se glisser dans la politique intérieure de l'Empire. Une vie purement locale, sous des chefs immédiats appartenant à la même race, suffisait pour maintenir cette paix ottomane et le spectacle des rénégats arrivés à conduire les affaires sous le couvert de l'empereur musulman et étranger était fait pour fermer les blessures. La vie religieuse des sujets chrétiens enfermés dans l'organisme du „Roum", de la „romanité", maintenant orthodoxe seulement, n'était empêchée en rien et, si on rançonnait sans cesse les patriarches et les métropolites, leurs ouailles, soumis à des paiements modérés pour l'Église et pour l'État, ne pouvaient rien en savoir; les déficits du Patriarcat étaient couverts par les princes, restés debout, des Roumains.

Il en fut autrement lorsque des agents de l'Espagne et du Pape traversèrent les vallées des Balcans, parlant à voix basse de la possibilité de revenir au passé chrétien. Tel évêque de Chypre prise aux Vénitiens par les Turcs réveillait par son éloquence d'apôtre leurs souffrances. L'Église catholique avait elle aussi des émissaires de révolte, parmi tels nobles de Raguse dont le petit commerce, largement répandu, allait jusqu'aux Indes et dont les intérêts les avaient depuis longtemps reliés avec le monde roumain dont ils exploitaient

les douanes et autres sources de revenu, et aussi parmi des prélats d'origine slave qui pouvaient parler dans leur propre langue aux „esclaves du tyran". Ainsi, dès le commencement de cette guerre qui devait finir en croisade, amenant sur le Danube roumain jusqu'aux officiers ingénieurs envoyés par le Grand Duc de Toscane, qui avait créé un Ordre des chevaliers de Saint Étienne pour répondre par des actes pareils à la piraterie turque dans la Méditerranée, on trouve, toujours affairés, attisant les mécontentements, faisant ressortir les injures et mettant en vue des jours meilleurs, tel Espagnol, Alfonso Carrillo, tel Croate, Alexandre Komulović et, à côté, de ces gens de Raguse qui connaissaient partout les pays et les hommes, des Romans slavisés ayant les qualités des deux races auxquelles ils appartenaient : un Paolo Giorgi, les frères dei Marini Poli, un Aloisio Radibrati, agents actifs, dont le nom mérite d'être retenu.

Leur propagande se rencontre dans ces régions avec ce qui vivait du réveil des ambitions byzantines pendant si longtemps assoupies. A la tête de ceux qui croyaient que l'Empire pouvait revenir dans sa forme chrétienne on trouve un Rali, allié aux Paléologue, Denis, métropolite de Trnovo, qui, s'étant entendu avec les autres chefs de l'Église bulgare et avec de riches propriétaires dans les villages, rêvait de la Constantinople redevenue byzantine, au profit des descendants de l'ancienne aristocratie. Dès après la défaite du Vizir Sinan, entré en Valachie rebelle dès 1594, pour la transformer en province turque, établissant un pacha à Bucarest, un beg dans l'ancienne capitale de Târgoviște, des soubachis dans les groupes de village, il s'était entendu avec ses adhérents pour inviter le vainqueur du héros albanais dans la bataille de Călugăreni, en 1595, à se diriger, malgré son instinct national, qui lui faisait voir la possibilité d'avoir la Transylvanie, du côté de ce Balcan chrétien où ce Michel, fils d'une Grecque, *aurait pu ceindre, de préférence à n'importe quel autre, la couronne impériale des basileis*. Jusqu'au bout il suggérera cette idée d'une ennivrante beauté à ce grand guerrier, toujours prêt à faire briller son épée libératrice au dessus

des multitudes chrétiennes appelées à une nouvelle vie. Et, lorsqu'il ne pourra plus se valoir de celui que les Grecs des Balcans, ceux des pays roumains et même de la lointaine Pologne, où l'orthodoxie conservait l'abri d'Ostrog, avec des cnèzes munificents, considéraient comme une nouvelle incorporation d'Alexandre-le-Grand, il appellera au secours le duc italo-français de Nevers, qui devint pour lui un nouveau Constantin, empereur de la Rome orientale.

De tous ces courants résulta la grande révolte, continuée par une guerre acharnée, des chrétiens du Danube et des Carpathes contre un Empire dont ils croyaient pouvoir, au moins, se partager les provinces. On avait déjà gagné, en 1594, à cette idée non seulement Michel, fils de Pierre-le-Bon, que le fils de Chaïtanoglou Cantacuzène, Andronic, avait réussi à faire nommer prince de Valachie, dans l'héritage occupé jadis par son frère Pierre Boucle d'Oreille, mais aussi le voisin moldave, de la lignée des Lăpuşneanu, Aaron: les deux, Aaron ayant déjà passé, du reste, par une destitution, se trouvaient dans l'impossibilité presque totale de payer non seulement leurs dettes à eux, par lesquelles ils s'étaient gagné ce trône de misère, mais aussi celles, lentement accumulées, de leurs prédécesseurs. En tuant leurs créanciers turcs, qui les avaient suivis dans leurs provinces, ils procédèrent à une liquidation comme celle par les croisés, à la fin du XI-e siècle, contre les Juifs usuriers du Rhin.

Mais pour Michel, qui fut à juste titre surnommé le Brave, il n'y avait pas cette seule raison devant le pousser à un soulèvement. Son âme recherchait le danger; elle ne pouvait vivre que dans l'atmosphère surchauffée des suprêmes risques; un règne paisible et doux comme celui de son père mort dans son lit lui répugnait souverainement. Mais il était avant tout, ainsi qu'il le disait d'une façon profondément émouvante, le chrétien qui s'offre en holocauste pour la délivrance des siens, celui qui est prêt à sacrifier à cet idéal, flambeau lumineux de toute sa carrière, sa situation, sa fortune, sa famille et sa vie. Alors qu' Étienne-le-Grand avait été avant tout le sage défenseur de son pays, Michel, con-

sumé par sa flamme, dépasse dans son action sa patrie et sa race pour servir son grand idéal de résurrection de la foi.

En Transylvanie, le jeune Sigismond représente, avec son éducation par les Jésuites et avec l'instinct d'une autre race, un idéal bien différent, qu'il ne peut servir que par les moyens médiocres d'une pauvre intelligence et d'une volonté prête à sombrer devant le moindre insuccès, plus même que cela : devant des incidents banals de sa vie intime. Il rêve d'être roi des Serbes, s'entendant avec leurs chefs, cnèzes et moines, dans ce Banat dont il essaya vainement de conquérir la capitale, Temesvár. Il ambitionne de reconstituer la Dacie, dont il était question dans son enseignement classique, et pour lui Michel et Aaron ne sont pas même des capitaines libres, comme le roi Matthias avait daigné considérer le grand Moldave Étienne : ce sont des délégués, des fonctionnaires, des subordonnés ; par un traité formel arraché à ces voisins au moment même où Sinan préparait sa grande expédition dont on ne pouvait pas escompter la fin piteuse, il les rabaisse à une situation de profonde infériorité, sans pouvoir désormais juger leurs sujets et commander en vrais chefs leurs armées ; ils ne seront que les humbles suppôts de ce prince aux allures royales qui veut reproduire le type des héros à la façon de Plutarque. Lorsque Sinan, vaincu un moment dans les Thermopyles valaques de Călugăreni, se rend pour quelques semaines maître du pays envahi, poussant jusque sous la montagne, Sigismond, qui avait épousé une archiduchesse et portait le collier de la Toison d'or, accordé par son suzerain l'empereur Rodolphe II, descend comme un preux du moyen-âge dans ces régions soumises à son autorité, à son gouvernement même et, entre deux vassaux, — le second étant le successeur nommé par les Transylvains à la place d'Aaron, supposé traître —, il s'avance magnifiquement, s'entourant de la légende de l'aigle descendue sur sa tente, pour assister au départ du vizir, poussé par l'incohérence d'une armée déjà à court de provisions.

Le lendemain de ce départ des Turcs, Michel brise les liens dont avait voulu l'envelopper la vanité du petit prince

hongrois de cette Transylvanie qui, sans lui, n'aurait pas pu se défendre contre une invasion ottomane. Il frappe des coups redoublés contre les cités turques de la rive droite de son Danube à lui et arrive à empêcher toute tentative de revanche de leur part, le Sultan lui-même risquant, avec son vassal de Crimée, le khan des Tatars, une seule grande offensive en Hongrie. Pour pouvoir de nouveau acheter les provisions dont a besoin une Capitale autrement prête aux tumultes, on le flatte, lui envoyant des vêtements de cérémonie et le drapeau d'une nouvelle inféodation. Il paye le tribut quand il le veut, mais, dès cette abdication à la mission qu'il s'est attribuée, des remords le prennent et il prête de nouveau l'oreille à ce conseiller byzantin parlant de la gloire byzantine qui l'attend. Mais il ne peut pas viser si haut avec ses quelques riches et égoïstes boïars, avec ses paysans qu'il dut sacrifier à une aristocratie devenue oppressive et avec des mercenaires qu'il ne peut pas satisfaire, n'ayant que les modestes moyens d'un pays plus d'une fois ravagé par les Tatars, malgré leur offre trompeuse de se rallier eux aussi à la chrétienté.

En plus, — et c'est ce qui détermina, dans une violente tragédie, la fin d'une foudroyante carrière —, le nouveau maître de la Moldavie, établi, comme on le verra, par les Polonais, représente, avec l'orientation permanente de ce royaume, une perpétuelle menace contre l'ennemi né des Turcs. Il faudra l'attaquer, l'anéantir, installer un prince parent. Et, surtout, Sigismond, dégoûté de la croisade, furieux d'un mariage qui l'avait rendu ridicule, abdique. Il abandonne la Transylvanie a l'empereur, qui ne peut pas y faire descendre son frère, roi nominal de la Pologne, Maximilien, auquel le Valaque, ayant fait hommage à cet autre empereur, serait disposé à se subordonner. Puis celui qu'on avait maigrement installé en Silésie revient pour s'offrir aux Turcs, tout en leurrant les Impériaux d'Autriche d'assurances et de promesses. De nouveau la folie migratoire le prend ; il doit partir n'importe où, et il abandonne la Transylvanie à un des deux cousins ennemis vivant en Pologne, le cardinal

André, dont, au moment de sa révolte contre le Sultan, il avait fait exécuter le frère.

Dans le vide qui se faisait par l'inexpérience totale de cet adolescent, „prêtre", ainsi que le Roumain l'appelle dans ses récriminations contre une politique asservie au Sultan, Michel est poussé, plus que par son désir même et la volonté secrète de sa race, par la fatalité qui se joue des hommes.

XIX.

LA POLOGNE ET LA NOUVELLE CROISADE DANUBIENNE

La Maison d'Autriche avait montré son incapacité totale pour résoudre le problème de l'Orient qui s'était ouvert par la guerre contre les Turcs. Elle s'était lancée dans cette oeuvre de croisade sans aucun enthousiasme, n'ayant que des troupes hongroises et des cavaliers de Silésie, des „reîtres" qu'elle payait avec beaucoup de difficulté, ne pouvant en envoyer qu'un très petit nombre au nouveau vassal impérial de Valachie, Michel, qui répétait ses instances d'être secouru d'argent et de troupes de cavalerie lourde, ayant l'expérience des combats.

Pendant toute cette longue série de rencontres autour des cités de frontières comme à Agria (Erlau), elle ne cessait de s'intéresser aux possibilités de conclure une paix lui garantissant les possessions dans l'ancien royaume de Hongrie. N'ayant aucun général d'une certaine valeur, les Habsbourg, ennuyés de ce devoir de combattre le Sultan chez lui, dans les Balcans, attendant avec appréhension la date où, au printemps, selon la tradition, les armées ottomanes faisaient leur apparition, ne pouvaient pas donner d'unité à une action de défensive molle, souvent interrompue, car chacun des archiducs résidant à Vienne, à Graz, à Innsbruck, avait son cercle d'activité et disposait de moyens qu'il n'entendait pas prêter à l'autre. Maximilien, qui avait été élu roi de Pologne et, ayant tâché de prendre le pays par les armes, avait été vaincu et contraint de céder ses droits, par la transaction de Bę-

dzin, à un rival aussi peu doué, mais plus heureux, le Suédois Sigismond III, ne disposait ni de troupes, ni d'argent. Et, quant à l'empereur Rodolphe II, déjà sa raison s'était troublée et, craignant des embûches dans son entourage, il demandait aux astrologues favoris le secret d'un avenir toujours redouté.

Michel le Roumain offrait à la Maison archiducale deux avantages qu'elle ne sut pas saisir: une armée toujours prête à combattre, contre n'importe quel ennemi, et une parfaite unité de commandement, représentée par un homme de dons militaires extraordinaires. Il pouvait donner à son suzerain ce que l'empereur-roi Sigismond avait eu avec le prince Dan et le roi Matthias avec Étienne-le-Grand: un front danubien plein d'initiative et capable d'une résistance à toute épreuve. Pour de mesquins scrupules d'avarice et sous l'influence de ceux qui dédaignaient,—par haine nationale, du côté des Hongrois, ou par esprit d'intrigue, de la part des agents ragusains, aussi par le désir de faire valoir leur importance, comme la plupart des commissaires envoyés en Transylvanie avant et après la conquête de cette province par Michel, en octobre 1599—, le „Voévode", le „Valaque", comme un „barbare" violent et capricieux, prêt à trahir d'après les inspirations capricieuses d'un esprit avant tout instable, ces chefs d'une croisade qu'ils n'avaient ni prévue, ni voulue, négligèrent d'employer ce don de la fortune qu'était le héros roumain; ils n'assureront pas sa situation dans cette Transylvanie gagnée sur le „pauvre prêtre" qu'au moment où il succombait à un mouvement imprévu réunissant tous ses ennemis.

Il en fut autrement, à l'égard du même problème, de la part de l'homme, d'un si grand mérite, que, n'ayant pas un roi capable d'agir, la Pologne conservait de l'héritage précieux d'Étienne Báthory, le chancelier et hetman Jean Zamoyski.

Formé à la meilleure école de l'Occident, ce chef d'une politique offensive, mais en même temps particulièrement

habile, poursuivait avec opiniâtreté, mais aussi avec une longue patience, un seul but : celui de donner à sa patrie la frontière du Danube, ce qui signifiait assurer, dans son opinion, pour toujours la tranquillité du royaume.

Il avait suivi avec une appréhension haineuse les gambades de l'adolescent transylvain qui se portait avec tant de jactance comme l'héritier du vieux roi Décébale, dans une Dacie ramenée à ses limites antiques. De longs débats se poursuivirent devant le Pape et l'opinion publique chrétienne sur les droits que cet autre Sigismond pouvait avoir non seulement sur la Valachie, en vertu de l'hérédité qu'il prétendait détenir des anciens rois de Hongrie, mais sur la Moldavie elle-même, qui était pour Zamoyski un Palatinat polonais ; en vain le Saint Siège, qui entretenait des nonces pacificateurs aussi bien en Transylvanie qu'en Pologne, essaya-t-il de réconcilier des adversaires et des rivaux défendant des intérêts tellement divergents. La parole devait rester à l'action militaire qu'on pouvait prévoir. Avec son habileté coutumière, Zamoyski évita en même temps un conflit avec les Turcs dont il déclarait considérer l'amitié comme la base principale de la politique du royaume et avec ces Hongrois de Transylvanie qui durent se résigner à perdre leur proie moldave, avec l'empereur lui-même, qui prétendait que les conquêtes par persuasion du jeune Báthory ne font que rendre des provinces appartenant au fond à sa couronne.

En 1595, quand on croyait que l'invasion de la Valachie par Sinan réussira, se rendant compte combien peu aurait pu lui opposer le champion transylvain de la chrétienté, le chancelier de Pologne apprit que, dans le plan de campagne, il y avait, en même temps que la réduction de la Valachie en pachalik, l'établissement comme chef de la Moldavie d'un Tatar qui avait obtenu du Sultan aussi le sandchakat, la province, de Bender, en Bessarabie. Le khan lui-même, qui n'avait pas, pour cette année, un rôle d'auxiliaire en Hongrie, car toute l'action turque se concentrait sur le Danube, devait venir imposer ce pacha moldave dans un pays que la Pologne regardait depuis deux siècles comme lui appar-

tenant théoriquement. Or, ceci aurait représenté pour le royaume un encerclement intolérable, tout devant être essayé pour en empêcher la réalisation.

Zamoyski prit donc les devants. Il ne consulta, sauf le roi, peut-être aucune des instances qui légalement permettaient à la Pologne de commencer une guerre ; de sang-froid il s'exposa à toutes les critiques, à toutes les sanctions si son geste ne devrait pas réussir. A la tête de troupes qui lui appartenaient plutôt personnellement, soldats peu nombreux, mais bien conduits par un général qui connaissait l'art militaire des anciens, il arriva sur le Dniester, passa cette frontière et vint poser ses tentes à Ţuţora, où la Jijia donne dans le Pruth.

Déjà l'ancien hetman du prince Aaron, qu'il avait détrôné au nom du Transylvain, Răzvan, qui avait pris le nom glorieux du grand Étienne, était en train de descendre vers la Valachie pour se réunir à Michel contre les Turcs de Sinan. Envié et trahi par les boïars qui connaissaient sa basse extraction, il ne pouvait pas penser à revenir pour livrer bataille, se bornant à une correspondance tout aussi peu sincère d'un côté et de l'autre. Abandonné par une grande partie des siens au cours de ce voyage vers le Danube, il apprit bientôt que Zamoyski s'était découvert en disposant du trône moldave. Il avait fait semblant de se trouver devant une vacance dangereuse pour la Pologne elle-même, avec le surcroît de l'apparition prochaine des Tatars, et avait demandé donc aux réfugiés qui se trouvaient déjà dans son camp d'indiquer celui qu'ils désirent avoir comme maître. On lui indiqua Jérémie Movilă, apparenté par sa mère à la dynastie des Lăpuşneanu, et il l'accepta, ayant soin de donner l'assurance que ce prince vassal, qui avait dû prêter hommage au roi et à la république, ne sera pas traité de la façon humiliante dont le Transylvain Sigismond avait usé à l'égard de ses prétendus vassaux.

Le khan arriva avec ses bandes plus imposantes par le nombre que capables de livrer une bataille en campagne ouverte. Des escarmouches lui permirent de se rendre compte

combien il aurait été difficile d'écraser dans leurs tranchées déjà creusées ces Polonais qu'on aurait pu bientôt tourner sans ces moyens de défense presqu'inconnus aux cavaliers de la steppe. Il s'offrit à transiger: le futur détenteur musulman de la Moldavie abandonna ses droits, et le pays resta à Jérémie, à condition qu'il se fasse reconnaître par Sinan, encore dans le voisinage, et par le Sultan, en dernière instance.

Jérémie, vassal polonais, faisant frapper monnaie en Pologne, — avec un seul élément surajouté aux pièces fabriquées pour les deux parties du royaume—, reçut aussi une garnison polonaise, avec les frères Potocki, qui devaient le défendre contre le retour, si probable, du prince évincé. En effet, Étienne revint après avoir collaboré à l'expulsion, par Giurgiu, du Grand-Vizir. Une bataille fut livrée près de cette capitale de Suceava dont Jérémie préférait le séjour à celui de Jassy, plus proche des Tatars. L'ancien prince de dépendance transylvaine fut complètement battu par le nouveau, de création polonaise, et il finit ses jours de la façon la plus ignominieuse, condamné à mort par le vainqueur.

Ce règlement de la situation moldave ne représentait cependant qu'un seul point du grand programme que s'était formé Zamoyski. Sigismond Báthory, qui avait perdu la Moldavie, devait été amené aussi à résigner son propre héritage transylvain au profit d'un des neveux du feu roi Étienne, retenus et honorés en Pologne. Guettant le moment où l'âme du Transylvain ne pouvait plus résister à ses insuccès répétés, il fit passer le cardinal André comme héritier de sa dynastie.

Aussitôt les rapports avec les Turcs furent repris. Encerclé par la Transylvanie aussi, Michel proposa à l'empereur, une fois trompé par l'inconstance de Sigismond, de lui rendre une province si utile pour la guerre contre les Turcs. Des ordres dans ce sens furent donnés au général d'origine albanaise, mais né en Italie, qui, ayant combattu contre les rebelles des Pays-Bas, était chargé maintenant de défendre, à Cassovie, la Hongrie Supérieure, aussi contre certaines visées polonaises; mais, comme d'habitude, on tergiversa. Alors,

ayant assez longtemps attendu avec une armée qui lui coûtait si cher, Michel prit sur lui la responsabilité d'une intervention armée, et une seule bataille livrée à Schellenberg-Şelimbăr, près de Hermannstadt-Sibiiu, lui livra le pays.

Pour Zamoyski c'était la ruine de tous ses projets, maintenant si bien acheminés. Michel en Transylvanie, ce n'était pas seulement la croisade dont il ne voulait pas et la création sous la forme roumaine de la Dacie, car il était évident que Jérémie ne sera pas toléré en Moldavie, mais aussi le triomphe des „Allemands" qu'il haïssait et la possibilité pour l'archiduc Maximilien de reprendre ces projets sur la Pologne que le héros roumain faisait depuis longtemps miroiter devant les yeux du vaincu de Będzin.

Mais le chancelier ne risqua pas une action personnelle, qui, en ce moment, pouvait échouer. Il se borna à soutenir par tous les moyens les efforts du jeune Étienne Báthory qui était resté en Pologne et, aussitôt que Sigismond manifesta le désir de revenir dans sa patrie, les ambitions tenaces de celui-ci. Pendant que Michel pensait à s'entendre avec des commissaires dont l'un le considérait comme un ennemi et pendant que, retenant par un simulacre d'amitié les Turcs qui semblaient préparer la guerre pour le printemps, il prenait ses mesures dans le but d'envahir la Moldavie, dont il se rendit maître sans grandes difficultés en juin 1600, Zamoyski travaillait à réunir dans une vaste conspiration la plus grande partie, presque la totalité de cette fière noblesse hongroise de Transylvanie qui considérait la domination de Michel comme une injure insupportable pour leur race.

Revenu de Moldavie, en vrai roi dace, bien qu'il eût confié cette province aussi à un autre gouvernement, la Valachie ayant été depuis longtemps complètement abandonnée à son fils Pierre, qu'il fit nommer, par quelque vieille réminiscence historique, Nicolas, Michel se trouva bientôt devant une violation du serment qui lui avait été prêté par ces Transylvains hongrois comme „capitaine et lieutenant de l'empereur", lui-même se considérant cependant comme maître

absolu du pays. Alors que à Prague, où résidait Rodolphe II, on rédigeait le diplôme par lequel il était reconnu comme vassal impérial, avec transmission du pouvoir à son seul fils, Basta, blessé dans son orgueil par le rôle qu'avait joué le Valaque seul et plus d'une fois attaqué par des rapports adressés au Souverain, se réunissait aux rebelles hongrois et, dans la bataille de Mirislău (en septembre), il gagnait la victoire sur un prince décontenancé et troublé à la vue des aigles impériales.

Aussitôt le chancelier essaya un double jeu : faire passer Sigismond en Transylvanie, où Basta s'arrogea aussitôt la qualité de lieutenant impérial, et conquérir sur le fils du vaincu et sur les boïars la Valachie où il ne prit pas même la peine de demander l'avis du pays à l'égard d'une prétendue vacance du trône, lui imposant tout simplement Siméon, frère de Jérémie, donc un étranger au point de vue dynastique. En vain Michel essaiera-t-il de défendre son héritage par une résistance qui se traîna le long des Carpathes, alors que les Turcs se rendaient, avec un prince de leur gré, maîtres de la plaine et que les plus fidèles de ses boïars fléchissaient. Il dut chevaucher, avec une rapidité fantastique, vers Vienne et Prague, pour exposer la justice de sa cause.

Reçu en fuyard, accueilli presqu'en prisonnier, il devint un élément précieux pour la politique lâche des Habsbourg, lorsqu'on apprit que Zamoyski avait tout de même ramené Sigismond, devenant de ce fait, avec trois vassaux, patron d'une Dacie autre que celle, hongroise, de Sigismond à ses débuts, et celle, roumaine, de Michel.

La victoire remportée en juillet 1601 par „le Valaque", réconcilié par force avec Basta, sur le seul grand effort militaire de Sigismond, aurait détruit tout le résultat des savantes combinaisons et d'entreprises militaires heureuses si, ainsi qu'il avait droit de l'espérer, Michel, séparant ses troupes de celles de Basta, se serait rendu d'abord de nouveau maître de sa Valachie, pour demander, sans doute, à l'empereur sa reconnaissance en Transylvanie dans une situation qu'il n'avait pas perdue de sa faute. Mais le général

albanais, dévoré par son désir de vendetta, se hâta de la servir, en préparant, du reste, pour un avenir rapproché, sa propre ruine et celle de la domination germanique en Transylvanie. Il fit tuer par ses Wallons, dans une tente près de Turda, un rival aussi dangereux pour son ambition.

De nouveau la Dacie roumaine sombrait. Mais l'idée resta, et elle s'imposera pendant un siècle à tous ceux qui se souvenaient de l'oeuvre accomplie par „le Valaque".

XX.

TENTATIVES D'UNE DACIE HONGROISE

La guerre destinée à chasser les Turcs d'Europe et à réimplanter la croix sur la basilique de Sainte Sophie dans une Constantinople devenue une Clémentine pour en faire hommage au Pape promoteur et soutien de la croisade languit après que le problème de la Transylvanie se fût rouvert pour la Maison d'Autriche, empêchée par ce fait aussi de poursuivre des buts plus élevés. Les négociations depuis longtemps commencées menèrent à une paix de simple fatigue avec un adversaire qui paraissait, sous Mahomet III, bientôt cependant retombé dans le marasme de sa race, se relever sous la conduite de Sultans jeunes et entreprenants. Ainsi fut conclu ce traité de Zsitvatorok, qui ne changea rien quant aux frontières, mais laissa des souvenirs durables et des espoirs très vivaces.

Pour le moment, malgré le défi lancé par leurs anciens tributaires sur la rive gauche du Danube et les défaites qu'ils avaient subies, les Ottomans paraissaient avoir gagné la partie. Les Habsbourg durent lâcher la Transylvanie, où ils ne reviendront, mais cette fois d'une façon définitive, que vers la fin de ce XVII-e siècle : il y eut de nouveau au-delà des Carpathes un tributaire du Sultan, prêt à accepter les volontés du maître. La tentative polonaise, un moment victorieuse, sur les principautés roumaines n'eut qu'un succès partiel et souvent disputé. Siméon Movilă, malgré l'appui des Potocki et du contingent moldave, malgré l'appel aux

Tatars qui ne réussirent pas contre les tranchées valaques des collines, défendues aussi par des Italiens envoyés par Basta, encore régent de la Transylvanie, dut retourner dans son pays natal, où l'attendait, aux dépens des neveux, la succession de son frère. Jérémie lui-même, puis ce successeur, leurs enfants même, qui régnèrent tour à tour, se combattant à l'aide de leurs parents de Pologne d'une descendance à l'autre, restèrent en effet attachés à la Pologne, où vivaient les filles du prince installé par Zamoyski, y jouant, sous un règne anarchique, un rôle parfois assez important. On envoyait le tribut, on députait des boïars aux diètes, on entretenait une correspondance fréquente avec le tout-puissant chancelier, et, en outre, même après le départ de la garde polonaise, on flattait l'Église catholique pour plaire aux nouveaux maîtres. Chaque fois que les Turcs réclamaient leur droit, qui était évident, la Pologne leur opposait des prétentions si longtemps répétées qu'on était arrivé à les considérer comme une réalité constitutionnelle; il y eut donc presqu'un condominium, accepté par les deux parties, concernant ce pays qui, du reste, continuait à mener à l'intérieur une vie de la plus complète autonomie.

On n'envoya plus de Constantinople les princes moldaves jusqu'au moment où le manque d'autorité et l'imprudence des jeunes Movilă, fils de Jérémie et de Siméon, parurent demander l'intervention des troupes ottomanes. En 1611 seulement fut nommé prince par le Sultan un ancien combattant dans la guerre franco-espagnole, Étienne Tomşa, qui prétendait être le fils de celui qui avait amené la catastrophe du „despote". Bientôt il y eut un conflit des Turcs avec la Pologne, dont la noblesse, sans frein sous le règne du Suédois Sigismond, poursuivait une politique de clans, capable de mettre en danger la sûreté même du royaume et on verra un jeune Sultan de brève durée paraître sur le Dniester en conquérant qui veut venger de longues injures de la part des anciens amis.

Mais jusqu'à cette expédition du Sultan Osman, en 1620, l'Empire ottoman avait non seulement repris possession de

tout ce qui lui était dû sur le Danube, mais s'était mêlé aussi, par ses suggestions sinon par son intervention armée, dans les affaires d'une Hongrie que la croisade manquée avait laissée dans un autre état d'esprit qu'avant les grands projets totalement abandonnés de la Maison d'Autriche.

On avait vu que l'expulsion des Turcs est chose impossible, que l'invasion même du territoire turc est de toute difficulté, que, même sans de vrais chefs, cet Empire, de même que celui de la Byzance chrétienne, est capable de résister à toutes les attaques du dehors aussi bien qu'à toutes les révoltes des vassaux et des sujets sollicités par les Impériaux aussi bien qu'agités par les Polonais. Les Hongrois, qui n'avaient pas manifesté jusqu'ici le désir de revenir à l'état de choses devenu légendaire, d'un Matthias le Corvin, avaient maintenant les regards tournés vers un avenir qu'ils concevaient national au pair des autres nations de l'Europe.

Il y avait eu donc pendant quelques années en Hongrie Supérieure, à Cassovie, le centre d'une royauté hongroise ressuscitée, qui, s'appuyant sur les Turcs, défiait la Maison d'Autriche, une alliance conclue, dès cette date, entre l'opposition naturelle de l'Empire ottoman contre les Impériaux chrétiens de l'Occident et ce qu'on pourrait appeler dès cette date, avec quelque approximation, l'irrédentisme magyar. Étienne Bocskai, qui depuis longtemps avait espéré se gagner la Transylvanie, abandonnée plus d'une fois par Sigismond Báthory, porta donc une couronne royale qui était aussi bien pour les provinces soumises aux Habsbourg que pour cette terre transylvaine où ils cherchaient si gauchement à se nicher. Les Impériaux le reconnurent par la paix de Vienne, alors même qu'ils pactisaient à Zsitvatorok avec les Turcs.

Mais, bientôt, Bocskai venant de mourir, il n'y eut comme appui de ces rêves d'avenir que la Transylvanie seule, délivrée enfin des occupants germaniques. La succession du roi magyar fut disputée entre plusieurs concurrents, qui cherchaient à se gagner le concours des Turcs ou des Impériaux; un Sigismond Rákóczy s'imposa pour peu de temps : il finit par abdiquer. Un nouveau Báthory, — Sigismond languissant

dans son fief occidental, qui lui était plutôt une place d'internement —, Gabriel fut élu et reconnu comme prince de la seule Transylvanie.

Sous son règne de quelques années il y eut un changement de direction dans ce nationalisme hongrois qui venait de se former dans les circonstances extraordinaires créées par la croisade. On négligeait maintenant, pour ne plus être continuellement périclité par les attaques de ce côté, ces régions du Nord et du Nord-Ouest qui avaient été cédées par les Autrichiens à Bocskai. Ce qu'on voulait dans le monde de fidèles, de courtisans et de flatteurs de ce jeune homme aux décisions subites, précipitées, que les Turcs surnommèrent le „déli-kral", „le prince fou", ce fut la réalisation de cette Dacie dont la configuration avait été tracée par Sigismond. Il fallait donc avoir comme vassaux ces pays roumains de Valachie et de Moldavie dont les princes avaient traversé tant de fois dans ces dernières années, en dominateurs, les vallées de la Transylvanie, habitée par des hommes de leur race, organisée sous des évêques qui dépendaient des sièges métropolitains de Târgoviște et de Suceava.

Mais on ne pouvait plus penser à faire de ces potentats voisins ce que le même Sigismond avait essayé en 1595 : il n'y avait plus le danger d'une revanche turque contre la révolte pour leur faire abandonner une situation si largement autonome qu'elle en était presque indépendante.

Au contraire, celui que les boïars amis des chrétiens avaient créé successeur de Michel, un des boïars qui avaient servi le héros, Radu, dit Șerban, d'après son nom antérieur, put employer après sa victoire sur les Tatars une situation favorable chez les Turcs pour reprendre impunément les expéditions dévastatrices sur le Danube. Il avait payé sa dette envers l'empereur en allant combattre, dès 1603, Moïse Székely, qui venait de se lever en prince de Transylvanie contre les Impériaux et, d'un seul coup, il l'avait vaincu et tué, près de Brașov-Kronstadt, mais sans avoir pensé à pousser plus loin sa victoire. Envers ce Transylvain, qu'il considérait comme un simple rebelle contre l'empereur

suzerain, il ne se sentait guère disposé à se soumettre en vassal.

Gabriel était arrivé à conclure des traités aussi bien avec ce Radu qu'avec le jeune prince moldave, Constantin, fils de Jérémie. Mais son ambition était beaucoup plus vaste. Il aurait voulu faire de son pays un État moderne, gouverné, ayant une Capitale, et les Saxons de Sibiiu-Hermannstadt lui auraient abandonné leur privilèges. De cette ville près des Carpathes il aurait gouverné les pays roumains aussi, la Valachie au moins, pareil aux vieux rois des Daces.

Comme il savait bien quelle était la valeur militaire de Radu, il le prit par surprise, descendant pendant les neiges d'hiver dans cette Valachie qu'il occupa, demandant au Sultan sa confirmation comme chef de ce pays aussi, dont il essayait de se gagner les boïars. Refusé par le bon sens des Turcs, il trouva bientôt devant lui dans sa patrie, où il s'était retiré, Radu, revenu de son abri moldave, et une seconde bataille victorieuse près de Brașov, en 1611, livra au prince roumain la Transylvanie que les Impériaux perdirent par leur lenteur à accourir.

Peu après, une armée turque débarrassa la Transylvanie du prince fou. Mais son successeur, Gabriel Bethlen, avait lui aussi l'instinct de la Dacie. Or, de même que Radu envers Gabriel Báthory, celui qui, de par la volonté du Sultan, gouvernait la principauté valaque n'était pas de taille à jouer le rôle que le nouveau prince transylvain était disposé à lui assigner.

Fils de Mihnea „le Turc", mais élevé à Venise, peut-être même dans le milieu d'archaïque orthodoxie du Mont Athos, Radu, qui s'était imbu des principes du gouvernement vénitien, s'habituant aussi à la splendeur éblouissante de ses dehors, eut, aussitot après l'établissement, si longtemps retardé, sur le siège de ses ancêtres, une attitude de vraie royauté, luxueuse, magnifique. Considéré au début par les boïars, qui voyaient autour de lui ses frères, ses soeurs appartenant à l'Islam, comme quelqu'un qui veut „turquiser" le pays, — et ils se plaignaient, en s'adressant à leur prince évincé, de l'avenir qu'on préparait à leurs enfants —, il leur montra par

la réfection en grand de l'église où reposait son père et deux de ses frères, — elle porte encore son nom *(Radu-Vodă)* —, combien il était resté attaché à la foi de ses ancêtres.

Jouissant de la confiance des Turcs, qui n'abandonna jamais le fils du „Turc", large en présents et ami des principaux facteurs de la vie publique de l'Empire, ayant à sa disposition un trésor qu'il savait remplir et conserver, disposant aussi d'une vraie petite armée pour laquelle le chroniqueur contemporain montre de l'admiration, employé enfin par les Turcs comme négociateur dans leur querelle avec les Polonais, cet homme vraiment remarquable se sentit, à partir d'un certain moment de sa carrière assez longue, comme le vrai patron de la *communauté dace* dont l'idée venait de s'imposer à tous ceux qui détenaient une partie de l'ancien héritage de Décébale.

En Valachie, il se rallie ceux-là même, qui, par sympathie pour la cause chrétienne qu'ils avaient défendue comme guerriers, avaient considéré avec appréhension l'avènement de cet inconnu, venant de l'Orient et rappelant, à cause de la rénégation de son père, heureusement disparu depuis longtemps avec son crime et ses regrets, un si triste moment dans l'histoire d'un pays qui avait tout sacrifié pour la foi chrétienne. Il entretient avec soin ces relations de commerce avec la Transylvanie qui l'enrichissaient et qui avaient tant souffert, en partie d'une façon irrémédiable, par les troubles des derniers temps. Mais, comme ses antécesseurs indépendants du XIV-e siècle, il ne passe pas par l'intermédiaire du prince voisin pour accorder aux bourgeois de Braşov-Kronstadt un privilège dans les anciennes formes, oubliées depuis longtemps, des deux parties. Il s'adresse directement à ces Saxons autonomes comme s'ils avaient formé un État à part, avec lequel il entendrait avoir des relations diplomatiques.

Ce privilège est rédigé en roumain, langue que ces gens entendaient mieux qu'un slavon depuis longtemps périmé. Dès la fin du XVI-e siècle l'usage du vulgaire s'était beaucoup répandu, mais les princes ne l'employaient que lorsqu'ils n'avaient pas à leur disposition quelqu'un connaissant

l'ancienne langue de l'État. *Maintenant on arrive à faire du roumain une vraie affirmation nationale.*

Elle s'oppose à celle des Hongrois de Transylvanie qui, à l'époque de l'invasion de Gabriel Báthory, se manifestèrent comme les ennemis principiels de ces Roumains qu'il s'agit de soumettre, employant des circonstances uniques, à une domination sur laquelle on aurait non seulement un droit traditionnel, mais aussi celui qui viendrait d'une supériorité de race. Sur le tombeau de Radu, son fils et héritier, Alexandre — la princesse Argyra, une Grecque, fut pendant quelque temps régente — fit sculpter une inscription solennelle dans la langue même du pays, pareille à celle qui montrait la place où dans l'église de la dynastie, à Dealu, près de Târgovişte, on avait enseveli la fière tête de Michel-le-Brave. Si on veut trouver les origines du nationalisme roumain, contemporain du nationalisme magyar, c'est dans ces gestes de piété qu'il faut les chercher autant que dans l'élan des deux magnifiques victoires de Braşov-Kronstadt.

En Moldavie, du reste, où il s'installera, détruisant les dernières forces des Movilă, clients de la Pologne, et envoyant à Constantinople comme prisonnière l'énergique veuve de Jérémie qui avait sacrifié ses fils à une immense ambition — elle laissait au superbe couvent de Suceviţa, élevé par la famille de son mari, ce qui devait rester d'elle sur la terre ancestrale: ses beaux cheveux coupés au moment du désastre —, Radu trouva ce qui pouvait survivre à une défaite chrétienne. Elle avait été provoquée, dans le sens des Movilă eux-mêmes, par un prince aventurier, d'origine morlaque, ancien diplomate au service de la Porte, Gaspard Gratiani, d'abord duc tributaire, par la faveur du Sultan, de Naxos et de Paros, jadis le fief du „Grand Juif“ Joseph Nasi. Rêvant de la Transylvanie, où venait à peine de disparaître le „fou“ Báthory, cette nouvelle édition de l'anachronique „Despote“ s'était formé une armée, à la façon de Radu lui-même, mais avec des commandants importés de Raguse et de l'Italie. Il voulut l'employer pour devenir indépendant et, s'étant révolté contre le Sultan, il fit venir en Moldavie le successeur de

Zamoyski, qui croyait qu'on pouvait rééditer les jours glorieux de Țuțora : il y eut, au contraire, une catastrophe mémorable et, peu après, Gaspard, qui s'enfuyait vers la Transylvanie, fut tué par ses boïars, désireux d'en finir avec une aventure insensée.

Radu vint pour réparer les conséquences de ce caprice. Il rendit la prospérité au pays. En Valachie il avait placé son fils sous la garde de cette Argyra qui reprenait le rôle qu'avait joué sous la minorité de son père Catherine de Péra. *Il était de fait maître des deux pays.* Aussi, lorsqu'il mourut dans sa résidence favorite de Hârlău, dans la vieille maison, augmentée, d'Étienne-le-Grand, les boïars des deux pays le conduisirent à sa place de repos, dans l'église magnifique qu'il avait surélevée à Bucarest.

XXI.

LES ROUMAINS ET LA GUERRE DE TRENTE ANS

Si Radu, fils de Mihnea, fut, sans doute, un grand prince, son voisin transylvain, Gabriel Bethlen, reste en première ligne parmi les chefs politiques de la Transylvanie abandonnée à elle-même et libre de poursuivre ses propres intérêts.

C'est un homme d'esprit solide et pondéré. Les aventures qui avaient mené à sa perte son prédécesseur ne l'attirent guère. Il n'y a rien de croisé dans ses projets, rien de révolutionnaire dans son attitude. Jamais il ne trouble les Turcs par des gestes pouvant les engager à une réponse pareille à celle de leur dernière intervention sanglante, décisive, dans le pays.

A l'égard des Impériaux, qui n'ont pas abandonné, malgré les grandes difficultés sur lesquelles nous reviendrons, leurs anciens projets de poussée vers l'Orient, il est un adversaire décidé, plus que cela : un ennemi. Il les hait pour le mal qu'ils ont fait, pendant de longues dizaines d'années, à sa patrie, pour le danger qu'ils constituent pour son avenir. Il sera heureux de trouver dans les contingences du temps ce qu'il fallait pour leur déclarer la guerre et pour chercher par les armes ce qu'il lui fallait comme garanties militaires dans cette partie occidentale de ses États, considérés comme l'héritage intégral de la monarchie d'un Bocskai.

Pour lui la guerre de Trente Ans fut une occasion bien venue de régler ses comptes avec ceux qui, de leur côté, le considéraient comme un intrus et un usurpateur, qu'il

faudrait écarter, comme on l'avait fait à l'égard du Szekler Moïse. Aussi s'empressa-t-il de se ranger à côté des ennemis de la Maison d'Autriche. Il fut l'associé des Suédois, et il arriva à entretenir des rapports avec Richelieu pendant la phase française du grand conflit européen. Mais il se garda bien de faire de ses Transylvains des mercenaires sous la conduite des grands chefs de la guerre : il les employa pour des démonstrations militaires qui furent efficaces, jusqu'au traité de Nikolsburg avec ces Impériaux que de nombreux et graves insuccès avaient rendus traitables.

Il en sortit avec un prestige accru, ayant épousé la fille de l'électeur de Brandebourg, cette Catherine qui après la mort de son mari reçut la lourde mission d'être régente du pays et qui sut en maintenir la tranquillité.

Mais avant tout „Bethlen Gábor" fut, après Sigismond et André, les catholiques, après Gabriel Báthory, indifférent au point de vue religieux, un fanatique calviniste, réglant toute sa politique d'après les intérêts de la religion à laquelle il était inébranlablement dévoué. Dans l'action de propagandiste inlassable qu'il n'interrompit jamais réside l'explication de ses rapports avec les princes roumains, c'est-à-dire, avant tout, avec Radu Mihnea.

En Transylvanie même, il reprit l'oeuvre de conversion forcée de Jean Sigismond Zápolya à l'égard de ces paysans à tête dure qui ne voulaient pas abandonner leurs „superstitions" ancestrales et le culte, qui satisfaisait surtout leur besoin d'art, des vieilles icônes byzantines. Alors que sous Étienne Báthory les Roumains de Transylvanie avaient eu la liberté de demander au patriarche serbe d'Ipek, patronné par le tout-puissant Vizir Mahomet Sokoli, la consécration de leurs évêques, qui ne devaient pas descendre la montagne du côté de la Valachie et de la Moldavie, et que les envoyés de Michel-le-Brave avaient introduit, suivant en ceci aussi la direction de leurs maître, une clause qui soumettaït tous les évêques transylvains au seul Siège valaque, d'une orthodoxie absolue, de Târgoviște, maintenant, malgré ce devoir d'aller se soumettre en pays roumain libre à l'examen canonique,

les chefs de l'Église roumaine de Transylvanie furent nommés par le prince comme de simples fonctionnaires.

Radu était resté, de son côté, malgré ses rapports avec Cyrille Loukaris, sur lequel il nous faudra revenir, un orthodoxe, à l'ancienne façon impériale, cherchant à donner, sous ce rapport aussi, par les prédicateurs grecs qu'il employait, par ses rapports avec le patriarcat oecuménique, — Michel lui-même avait été conseillé dans le sens pacifique par un Mélétius Pigas, patriarche d'Alexandrie, — un prestige à son règne. Sur ce point, sans doute, il était difficile de s'entendre.

Mais, d'un autre côté, il est tout aussi vrai que le prince dont l'autorité s'étendait sur les deux pays roumains avait entretenu près de lui, à Târgovişte, comme prédicateur de la Cour, ce Cyrille Loukaris qui, arrivé au Siège oecuménique et se trouvant combattu par les Jésuites français, soutenus par l'ambassade royale, qui s'étaient substitués, comme agents de propagande en Orient, aux Franciscains italiens, dut recourir à l'appui et aux conseils, qui amenaient nécessairement aussi une immixtion, des ambassadeurs qui représentaient les Puissances protestantes et surtout à Cornélis Haga, pendant de longues années envoyé des Provinces Unies de la Hollande à Constantinople. Se distinguant de ses prédéceseurs, qui avaient craint d'entretenir de pareilles relations, suspectes aux Turcs, avec les diplomates étrangers, il essaya de faire une politique patriarcale qui, après quelques destitutions et restaurations, dues aux agissements des siens aussi, le menèrent à sa perte. Genève le considérait comme un allié sûr, et après sa chute il fallut que l'orthodoxie russe, dégagée des liens avec l'Église catholique de Pologne et avec les agents du Saint Siège, se réunisse au clergé supérieur moldave pour que la profession de foi rédigée par Pierre Movilă, un des fils du prince Siméon qui, étant entré dans les ordres, était maintenant métropolite de Kiev et défenseur attitré de la foi orientale, soit approuvée dans le „petit synode“ de Jassy, nouvelle capitale de la Moldavie.

Il était, en même temps, sans doute, l'exponent d'un nationalisme grec qui sentait le besoin de s'affirmer, à l'encontre de ce byzantinisme de caractère universel qui s'était incorporé, pendant le XVI-e siècle, dans la noblesse byzantine alors que les descendants des grandes familles restaient encore à Constantinople au lieu de s'établir dans des domiciles plus sûrs en Moldavie et en Valachie. En tout cas, les basses classes le considérèrent comme tel et dans sa disparition tragique elles virent l'acte de foi d'un martyre.

Un nationalisme roumain renforcé résulta de l'action calviniste de Gabriel Bethlen en Transylvanie, bien qu'il fallût attendre un autre règne, suivant sous le rapport religieux la même direction, pour avoir à la place des vieux livres roumains du XVI-e siècle le Psautier et autres publications de a moitié de ce XVII-e.

Mais, pour combattre les idées contenues dans le catéchisme hérétique qui parut dans cette même province, assez largement répandu, à ce qu'il paraît, même en dehors de ces limites, un opuscule de défense fut donné par cette Moldavie qui venait d'assurer l'orthodoxie, dans son voisinage même, par le synode de Jassy.

Dans cet autre pays aussi bien que dans la Valachie, il y eut donc un „nationalisme" correspondant à celui qui fut suscité chez les Hongrois de Transylvanie par l'opposition calviniste au catholicisme si étroitement relié à la Maison d'Autriche et au nationalisme grec résultant de la lutte de Cyrile Loukaris. Il faut essayer d'en dégager le sens, qui a été pendant longtemps mal compris, pour qu'une rectification en résultât qui est tout aussi lointaine de la vérité.

Après la mort de Radu Mihnea les pays roumains furent de nouveau livrés pendant quelque temps aux changements provoqués par les intrigues et par les caprices des Turcs. Contre ces intrus se produisit un double mouvement de résistance, dans une province et dans l'autre.

Chez les Valaques, il y eut la continuation de cette politique, sinon de croisade, au moins favorable aux chré-

tiens, à ceux de l'Empire occidental, qui était l'héritage indestructible de Michel-le-Brave. Contre le prince Léon, fils d'Étienne Tomşa, il y eut un soulèvement à la suite duquel cet étranger d'éducation, marié à une Grecque, fut forcé de donner un décret en vertu duquel l'influence grecque devait être essentiellement enrayée.

S'il y avait eu des troubles sanglants, contre les mêmes immigrés, jamais jusque là on n'avait vu une assemblée nationale tumultueuse, en armes, prétendant régenter tout le pays et imposant sa volonté à un maître qui n'osait pas employer contre ce mouvement une armée assez importante dont il se montrait fier, ni user à l'égard des meneurs de son droit de les supprimer.

Bientôt les mêmes éléments agités voulurent cependant plus que ces mesures de préservation. Pourquoi ce pays d'un caractère si profondément national par ses plus lointaines origines serait-il sans cesse régi par des chefs qu'il n'avait pas choisis lui-même ? Des souvenirs de l'ancien régime d'élection se réveillèrent dans une action spontanée qui n'était déterminée par aucune influence étrangère. On accueillit donc avec la plus grande sympathie ces *fuorusciti* roumains qui, en conflit principiel avec le Grec, s'étaient réfugiés en Transylvanie, et ils purent faire donc leur entrée en armes, soutenus par des congénères du Banat, engagés par Aslan, neveu de Pierre-le-Boiteux, et par un boïar qui prétendait se rattacher à la dynastie des Basarab, représentée auparavant par Radu Şerban aussi : Mathieu de Brâncoveni, jadis officier de Michel.

Bethlen n'aurait jamais permis un pareil geste contre un voisin valaque de l'importance et de l'énergie d'un Radu Mihnea. Les successeurs de ce sage prince ne méritaient pas, sans doute, les mêmes égards. Et le trône transylvain appartenait maintenant à quelqu'un qui, rejeton de la même petite noblesse provinciale, souvent apparentée à des familles roumaines, n'avait pas dans sa direction politique la même largeur et la même sûreté.

Après l'interrègne de Catherine de Brandebourg, la Tran-

sylvanie était échue par cette élection, que les suzerains turcs n'osaient pas encore empêcher, à un second Rákóczy, Georges. Comme son prédécesseur, *Georges I-er s'en tenait à l'idée dominante de la solidarité dace, qu'il entendait diriger lui-même.* Mais, comme il ne voyait pas un appui dans les suppôts turcs envoyés sur le Danube pour représenter, avec un physionomie nationale, les intérêts du Sultan, *il chercha à se créer lui-même les voisins dont il avait besoin*, surtout à une époque où la grande guerre de religion continuait dans le centre de l'Europe et où des circonstances imprévues pouvaient exiger une intervention militaire de sa part.

Ce fut donc sous son patronnage que fut risquée la descente des *pribegs* valaques; elle ne réussit pas, et Léon fit commémorer sur une grande croix de pierre devant une église dans la fondation de laquelle il doit avoir eu une part sa victoire. Mais, après qu'il eût quitté un trône où il ne devait faire qu'un court passage, contre un nouveau prince, à peine adolescent, contre un Grec tout frais émoulu, il y eut la même invasion, conduite maintenant, après la mort de son associé, membre authentique de l'ancienne dynastie, par Mathieu, dont les titres au pouvoir étaient plus que douteux.

Cette fois les rebelles eurent la victoire, et elle fut complète. Mathieu devint prince par une révolution qui rappelait la lointaine tradition patriarcale. Il continua par des gestes inaccoutumés. Il se fit conduire, fort de l'appui d'un Géorgien devenu pacha de Silistrie, — et on verra aussitôt ce que cela signifiait, — à Constantinople même, „dans la gueule du loup", comme le dit la proverbe roumain, par les représentants de toutes les classes du pays, qui le voulaient comme maître.

Là aussi il gagna la partie. Ceci fut dû surtout au manque d'autorité et de résolution dans l'Empire après le meurtre du vainqueur des Polonais, le chevaleresque jeune Sultan Osman. Le pouvoir s'était, pour quelque temps, décentralisé, passant à ce marquis du Danube qu'était Abasa, dont les forces de garde se réunissaient à celles de la Dobrogea voisine, avec son centre de Babadag, autour du tombeau d'un

santon, à la forteresse lointaine d'Oczakov, l'Ozou des Turcs, sur le Dniester, et aux Tatars de la Bessarabie, de leur Boudchak, sur la rive du Danube, établis dès 1600 pour empêcher des aventures comme celle de Michel-le-Brave. Enfin une règle permanente chez les Sultans était celle de soutenir contre les oppresseurs indigènes les „pauvres". Or, c'était cette „pauvre raïa" qui venait demander de la grâce du Sultan un prince de leur lignée.

Mathieu régnera une vingtaine d'années, aimé et respecté par ceux dont il était le frère ou le père. La Moldavie voulut essayer du même jeu. Un „Grec", Alexandre, fils d'Élie, fut chassé, mais pas par un mouvement de caractère patriarcal et constitutionnel, mais bien par les paysans des environs de Jassy, ameutés contre le „tyran" et ses conseillers étrangers. On appela de Pologne quelqu'un qui avait déjà régné, le boïar de Bârnova, près de Jassy, qui, avec un titre de noblesse polonaise, avait pris le nom de Barnowski, lui ajoutant celui de la dynastie des Movilă, à laquelle il appartenait par sa mère. Il fut d'abord bien accueilli, puis, l'ayant fait venir à la Porte comme s'il s'agissait de revêtir le caftan d'inféodation, on lui coupa la tête. Si un des agitateurs qui avaient expulsé le Grec, le boïar Lupu, né d'un père balcanique et d'une mère roumaine, devint prince ensuite, il ne le dut pas à son origine nationale, mêlée, ni aux sympathies qu'il pouvait inspirer aux boïars ou à la population, mais aux moyens par lesquels, à cette époque, on pouvait se procurer un trône roumain, et il se garda bien de faire lui aussi une visite à l'antre turc de Constantinople. Dès le lendemain, prenant le titre du législateur Basile, il entra dans le rêve byzantin.

Rákóczy le „Dace" aura donc autour de lui deux princes également capables de lui résister au moindre empiètement : un représentant populaire de sa race et un émule des basileis.

XXII.

LES ROUMAINS ET LA CRISE POLONAISE

Jusqu'au bout Georges Rákóczy I-er, espèce de président dans cette Dacie en quelque sorte ressuscitée, reste un Transylvain, un Hongrois de Transylvanie, mêlé, sans doute, beaucoup plus, en tant que calviniste, que ses voisins et amis roumains aux événements de la guerre européenne, mais strictement attaché à sa terre et à sa race. Envers les Turcs il sut observer une ligne de conduite qui lui permit de consolider dans une tranquillité absolue de ce côté un État dont le caractère, relié à un moyen-âge depuis longtemps dépassé ailleurs, restait mal défini et, par conséquence, périclité. Son gouvernement eut un incontestable caractère royal.

Mais l'ordre des choses qu'il aurait désiré soutenir dans les principautés roumaines voisines, réussissant à imposer à son ancien protégé valaque Mathieu même une rente sur les troupeaux des pâtres transhumants qui avait un vague air de tribut, fut plus d'une fois troublé contre ses intentions.

Ceci fut dû avant tout au tempérament et aux visées du Basile le Moldave, d'impériale facture.

Après s'être gagné des boïars qui avaient été pendant longtemps ses camarades, jadis même ses supérieurs, après avoir amassé un trésor qui suffisait à le rendre respectable et avoir créé une Cour d'après la façon de ce Radu Mihnea sous lequel s'était élevée sa famille, il ne se borna pas à organiser sous certains rapports son pays à la façon byzan-

tine, faisant rédiger un code de lois dans lequel il polissait de droit occidental, recueilli dans la compilation de Prosper Farinacci, les préceptes surannés, les règlementations inapplicables du droit de Justinien, résumé par un Harménopoulos : profitant de la situation dans laquelle se trouvait alors, et pour un assez long laps de temps, l'Empire ottoman, il s'arrogea le droit de chercher par les armes, et plus d'une fois, cette Valachie, dans laquelle il voulut établir tour à tour un de ses frères et son fils aîné, refaisant ainsi cette unité dynastique que Radu, son patron, avait réalisée pour la première fois.

Il ne réussit pas, car il ne représentait que son élan personnel et la fidélité douteuse des boïars qu'il avait pu réunir autour de sa personne et de sa Maison, tandis que autour de Mathieu se groupe, à chaque signal de danger, en dehors des mercenaires de forme transylvaine et turque, toute cette grande et surtout cette petite noblesse qui reconnaissaient en lui l'incorporation d'une patrie profondément aimée. A chaque nouvelle tentative de le renverser au profit d'un maître moldave il se relève, encore plus fort et plus sûr, du combat destiné à le détruire.

Les Turcs le laisseront faire. Un nouveau Sultan, d'une énergie féroce, poursuivant de grands rêves d'Asie qui venaient de la légende d'Alexandre-le-Grand, Mourad IV, pas encore atteint par cette passion de boire à laquelle il finira par succomber, se cherche du travail guerrier dans cette Asie dont il devait revenir le casque d'or en tête comme conquérant de Bagdad, à l'impériale légende. En Europe, une guerre commença contre les Vénitiens pour la possession de la grande île de Crète, et elle traîna en longueur, employant et usant les forces ottomanes. Un frisson de croisade agitait cette Pologne, battue par le Sultan Osman, qui, sous les successeurs du pacifique Sigismond, trouvait dans une noblesse prête aux armes des ambitions dynastiques nouvelles.

S'appuyant sur la guerre chrétienne qui était en Méditerranée, vraie guerre sacrée par les éléments qui accouraient de tous côtés, mais surtout de France, et sur une autre guerre qui, au Nord polonais, pouvait être, Basile n'en pensa que

plus fort à cette Byzance qui était son idéal suprême, aussi brillant que vain. Il se voyait entrer sur une flotte de Venise, à la tête d'un contingent envoyé de Pologne, dans cette cité des basileis où il jouait déjà, de par la religion qu'il secourait et patronnait, un si grand rôle.

Car, par son ambition, en première ligne, mais aussi par le développement naturel d'une Église asservie et exploitée il en était arrivé à donner des ordres, toujours respectés, malgré des oppositions d'intérêts, à tous les Sièges patriarcaux.

On le voit s'intéresser, y étant invité avec insistance, presqu'avec désespoir, à la triste situation de la „Grande Église" ruinée que s'arrachaient, sous Cyrille Loukaris et après lui, tant de concurrents dont les sacrifices d'argent pour gagner les Turcs ajoutaient à un endettement devenu insupportable. Consulté par les uns et par les autres lorsqu'il s'agit d'installer un nouvel oecuménique, invité à soutenir de son argent ce Siège vénérable, profané par tant de basses intrigues, il pose des conditions et en arrive à imposer un programme sur lequel il restera inexorable. Pour soutenir matériellement le Patriarcat, il faut qu'il puisse le contrôler, et il le fera avec soin, usant de toute son énergie pour faire punir les coupables de négligence ou de malversations.

Mais aussi à Alexandrie, où on lui prodigue tous les épithètes habituels pour les sacrés empereurs chrétiens de jadis, le comparant aux plus grands d'entre eux, dont il est considéré comme l'héritier légitime, il donne des conseils qu'il ne permet pas de transgresser, comme dans le cas, où il alla jusqu'aux plus dures menaces, parlant de ses possibilités de payer les Turcs et de s'en servir, de la longue querelle de gain entre les chefs de cette glorieuse Église et les moines du Mont Sinaï, qui avaient leur métoque au Caire, devenu résidence patriarcale.

Tout cela finit par obérer un pays, cependant très riche, qu'il sut dûment administrer à son profit, et à dégoûter des boïars que ces buts byzantins ne pouvaient pas charmer, d'autant plus qu'ils étaient tout naturellement reliés aux in-

térêts de cette race grecque dont Basile aimait à parler la langue et que les mouvements populaires avaient poursuivie de leur haine.

A côté de l'impérialisme qui brillait sur le trône entouré de prestige il y avait, en Moldavie aussi, ce courant populaire qui avait vaincu en Valachie par l'établissement et le maintien de Mathieu. Alors que pour l'orgueilleux prince travaillaient les compilateurs d'une législation aussi absurde que précise et le traducteur d'Hérodote, que les Roumains eurent ainsi dans la forme vulgaire avant les Occidentaux, un métropolite d'origine paysanne, Barlaam, s'occupait non seulement à combattre l'hérésie transylvaine, mais aussi à interpréter l'Évangile dans un style qui fit de son „livre de doctrine" un texte préféré par les villages jusqu'au fond de la Transylvanie même. Une bonne orthodoxie rustique et patriarcale, bien différente aussi de la théologie russe d'un Pierre Movilă, qui donna cependant à l'ancienne patrie, dont il continuait dans son intimité à parler la langue, des professeurs à l'école des Trois Hiérarques, dans un des magnifiques couvents élevés par Basile, des artistes pour la peinture qui recouvrirent les murs de cette fondation de style oriental si fouillée dans la sculpture de chaque pierre somptueusement dorée et ceux, d'un caractère infiniment plus discret, de Golia.

Autant que régna en Transylvanie le pacificateur que fut le vieux Rákóczy ces tendances divergentes envers une tradition roumaine indéracinable n'amenèrent pas un mouvement violent d'impatience de la part du pays. Il en fut autrement lorsque le fils du „Dace", portant le même nom, prit possession d'un héritage paternel que les suzerains turcs durent reconnaître.

Dans Georges Rákoczy II paraissait revenir l'âme même de Gabriel Báthory, dont le nouveau prince devait, d'ailleurs, nécessairement avoir le sort. Envers les pays roumains il tranche en patron prêt à intervenir militairement pour rétablir

les fidèles et briser les récalcitrants. Mais sa politique téméraire dépassait l'horizon, qui lui semblait trop borné, de l'ancienne Dacie. Les vieux souvenirs de l'État hongaro-polonais sous le roi Louis, de la Pologne gouvernée en roi par un dynaste transylvain revivaient dans l'imagination ardente de ce jeune homme énergique, entreprenant, mais mal équilibré.

La Pologne invitait tous ses voisins à une intervention dont aurait pu résulter facilement, sans le véto des Tatars, dès lors, un partage du royaume. Les deux fils du Suédois, maris de la même étrangère, une Française, de la famille des Gonzague qui avait donné un prétendant byzantin, se succédèrent sur un trône qui ne dominait pas l'anarchie nobiliaire. Lorsque le second, Jean Casimir, abdiqua, se cherchant un refuge à Paris, les ambitions des voisins : électeur de Brandebourg, roi de Suède, se déchaînèrent. Croyant pouvoir gagner plus qu'un simple lambeau, dont il n'aurait su que faire, d'un État qui paraissait ne plus être capable de résister, Georges Rákóczy II tint à être de la partie.

Avant de voir la façon dont finit cette aventureuse équipée, il faut expliquer comment, par les troubles qui se produisirent dans les deux principautés roumaines, le jeune Rákóczy, très satisfait de pouvoir agir en chef suprême de toutes ces autonomies, était arrivé à disposer selon son gré de ces pays où son père n'avait pas cherché à remplacer l'incommode Basile ou à se mêler à la vie, jusque là si calme, de la Valachie.

Il y eut d'abord la crise moldave. à laquelle depuis longtemps on pouvait s'attendre. Le boïar Georges Étienne, grand logothète du pays, sans aucune attache à l'ancienne dynastie, du reste comme Basile lui-même, se fit accorder un contingent hongrois pour marcher contre son maître, diminué depuis quelque temps par une invasion des Tatars qu'avait suscitée le désir du chef rebelle de l'Ucraine de conclure un mariage, si honorable pour lui, avec la fille, belle et riche, du Moldave.

En effet — et ceci contribua essentiellement à la décadence de la Pologne — les masses russes, strictement orthodoxes,

de la partie occidentale du royaume s'étaient soulevées dans une jacquerie qui prit le nom de ces Cosaques de jadis, devenus, de pillards dans la steppe, des pirates menaçant Constantinople elle-même, pour se fondre ensuite plus ou moins dans cette paysannerie. Basile avait dû accepter avec le fils du hetman-prince, aux visées royales, Bohdan Chmilnitzki, une alliance qu'il avait commencé par refuser avec indignation et dégoût, en héritier de l'orgueil des basileis. Sa situation envers le royaume, en guerre contre ceux qu'il considérait comme des rebelles et des bandits, en devint très difficile. Si au moins ces nouveaux amis, d'une si rude apparence, avait pu soutenir jusqu'au bout un trône qui commençait à branler !

Georges Étienne — encore un Georges ! — fut donc, avec le concours des Hongrois accordés par le second Rákóczy, prince de son pays natal. Basile, chassé facilement, devait revenir avec les Cosaques de son gendre sauvage, Timothée. Il reprit le pouvoir et voulut aller en Valachie punir Mathieu, complice de ses ennemis. Après la bataille de Finta il en revint vaincu. Retiré chez les Tatars, puis à Constantinople même, il put faire nommer prince plus tard son second fils, Étienne, mais n'arriva jamais à une restauration personnelle.

Le vainqueur valaque, qui venait d'être blessé, subissait les misères d'une vieillesse avancée. Il devait voir se fermer devant lui les portes de Târgoviște par les mercenaires, formés maintenant en caste, qui, agités par les prétendants à l'héritage princier, réclamaient un „prince jeune". Ils l'eurent, contre la volonté de leur maître mourant, dans un rejeton bâtard du prince guerrier Radu Şerban, Constantin, et après très peu de temps celui qui s'était établi par la volonté de ces soudoyers les eut contre lui. Des boïars massacrés, un prince bafoué, un état général d'anarchie en résultèrent. Constantin appela le voisin transylvain comme maître suprême de son propre pays. Les rebelles, qui avaient proclamé un nouveau prince, furent battus, plus que cela : annihilés ; leur artillerie resta prise. Vainqueurs par ce soutien dominateur, le

prince de Valachie fut aussi bien que son voisin moldave un instrument à la disposition de Georges Rákóczy II.

Avec des contingents pris aux deux principautés, celui-ci, comptant sur la longue tolérance, équivalant presqu'à un renoncement, des Turcs, crut pouvoir, dès ce moment, envahir la Pologne. Mais il s'en retourna en fuyard, le corps même de son armée „dace" ayant été fait prisonnier par les Tatars.

Tout l'édifice auquel avaient collaboré pendant des dizaines d'années les chefs hongrois de la Transylvanie, refuge des ambitions de la noblesse magyare, s'effondra d'un seul coup. Rákóczy resta désorienté devant le coup qu'il avait reçu, mais son esprit continuellement agité ne s'en calma pas. Comme Georges Étienne avait pu se réfugier en Russie moscovite, pour échapper à la punition turque, il logea chez lui cet exilé qui devait aller mourir en Poméranie suédoise, à Stettin. Constantin passa à son tour les montagnes, remplacé par quelqu'un qui, fils de Radu Mihnea, paraissait avoir emprunté à Basile l'idéal byzantin, jusqu'à vouloir imposer à toute l'orthodoxie les articles de réforme qu'il venait de faire voter par un concile local. Soulevé contre ses protecteurs ottomans, ce Mihnea, émule, plagiaire du vaillant Michel, dont il prit le nom, scellant, comme héritier des ducs de Făgăraş, de l'aigle bicéphale des „archiducs" autrichiens, finit par un désastre et, aussitôt, ancien allié de Rákóczy, il lui demanda, lui aussi, un abri. *Il y eut donc une nouvelle Dacie du danger et du malheur, réunissant ces princes destitués à l'agonie du Transylvain qu'avait déjà frappé la même sentence.*

Il sombra, restant sur un champ de bataille, et l'illusion dace, sous cette forme politique, s'évanouit.

XXIII.

L'OFFENSIVE OTTOMANE DES KEUPRULIS ET LES PAYS ROUMAINS

Si Georges Rákóczy fut écarté avec tant de résolution, étant remplacé par quelqu'un, un pauvre noble d'origine roumaine, Acatius Barcsai, qui fut forcé de considérer comme un règne ce qui devait être dans sa pensée une simple lieutenance, ce fut à cause du grand changement, lourd de conséquences, qui venait de se passer à Constantinople.

Après l'épopée à la persane, inspirée du „livre des rois", de Mourad IV, l'Empire avait eu de nouveau des changements de règne brusques, sanglants. Il semblait en effet que la race d'Osman ne pût plus donner de vrais maîtres à son héritage. L'anarchie était partout, et, le pacha de Silistrie agissant depuis longtemps, à l'égard des pays roumains, comme un prince indépendant, l'ère des Alibegs, des Skanderbegs, des Malkotchogli paraissait revenir. De leur côté, les Tatars se laissaient envahir par ce courant de dissolution et, un peu avant la moitié du XVII-e siècle, un mirza du Boudchak, Cantémir, avait gouverné sans aucun lien de vraie subordination ses fidèles; cette Bessarabie, occupée par les guerriers de la horde, avait tout l'air de vouloir se séparer de la métropole taurique de Crimée.

Alors l'instinct de conservation de ce monde turc, d'origine différente, mais réuni par la religion et façonné par une vie commune de plusieurs siècles, se réveilla dans la personne d'un Macédonien de race albanaise, comme, jadis, Sinan

et Ferhad, de ce natif de Keupru, Mohammed, qui se saisit d'une main ferme, malgré son si grand âge, du pouvoir, remplaçant des Sultans qui ne sortaient plus, depuis longtemps, à la tête de leurs armées.

Ce fondateur de la maison des Keuprulis rétablit à coup de hache l'ordre, aussi bien à Constantinople que dans les provinces. Et, pour rendre son ancienne vitalité à cette formation politique créée l'épée à la main, il inaugura un nouveau régime qui, loin de craindre les ennemis, ne faisait que les chercher, quel qu'en fût le risque, à toutes les frontières.

Achmed, son fils et héritier, donna plus d'ampleur à cette action, qu'il conduisit d'une façon victorieuse. Sans casser les anciens corps auxquels avait été due la fondation de l'Empire, ces janissaires corrompus par la vie de famille et les préoccupations de parti, ces spahis devenus des tyrans dans leurs provinces, il leur adjoignit pour les encadrer et les corriger de nouveaux soldats, spécialisés dans leur métier technique et obéissant à leurs chefs: des artilleurs, des grenadiers, qui empruntaient à l'Occident les moyens de faire la guerre.

L'attaque se dirigea contre les Impériaux qui, la guerre de Trente ans une fois finie et avant de devoir répondre à la nouvelle offensive française, conduite par Louis XIV, en train de devenir l'arbitre de l'Europe, se sentaient de taille à pouvoir reprendre les projets, deux fois abandonnés jusque là, sur la Transylvanie, gouvernée par un suppôt turc qui n'était pas en état de se défendre. Il y eut donc une attaque conduite par Jean Kemény lui-même, l'ancien généralissime de Georges Rákóczy II, contre le gouverneur princier imposé par les Turcs; les troupes impériales d'un de Souches parurent dans les vallées transylvaines, et, en échange, des corps turcs passèrent la frontière hongroise dans des expéditions dont le but était plutôt celui de faire voir que la puissance turque peut être encore redoutable à ses ennemis. Ces conflits anuels culmineront dans cette grande bataille de Saint-Gotthard dans laquelle la noblesse française, en quête d'aventures qu'elle chercha en Candie aussi, eut sa part (1664).

Mais, malgré une victoire assez difficilement remportée, les Impériaux pouvaient se rendre compte du besoin absolu qu'il y avait de conclure au plus vite, dans n'importe quelles conditions, la paix avec l'ennemi héréditaire. En effet à l'horizon occidental surgissait cette menace, désormais permanente, de Louis XIV, et l'ancien duel entre la Maison de France et celle d'Autriche devait être repris.

Encouragés par le résultat favorable d'une guerre qui en dernière instance venait d'être perdue, ces „jeunes Turcs" d'Achmed Keupruli reprirent leur querelle avec la Pologne, dont ils n'attendaient, sous un roi aussi faible que Michel Wisznowiecki, descendant de Roumains par Étienne-le-Grand et par Jérémie Movilă, qu'une très médiocre résistance. Ce qui engagea le Grand-Vizir à ouvrir vers l'Est toute une série de campagnes qui ne devaient pas être heureuses, ce fut le problème ucrainien venant de s'ouvrir par la mort non seulement du hetman Bohdan, mais aussi de son fils, Timothée, tué pendant qu'il défendait, dans la vieille capitale moldave de Suceava, la famille de son beau-père Basile. Le frère de ce rude guerrier, Georges, n'était pas de taille à soutenir un héritage si difficile. Les chefs de groupes se partagèrent donc ce qui avait été pendant quelque temps une si respectable armée.

D'abord les régiments ottomans se dirigèrent sur la route du Sultan Osman vers le Dniester. Ils trouvèrent devant eux une résistance d'une vigueur inattendue, sous les ordres de quelqu'un qui se révéla en ce moment comme un des meilleurs généraux de l'Europe, le successeur et émule de Zamoyski, Jean Sobieski. Parfaitement informé sur tout ce qui touchait à ses régions où son père lui-même avait eu un commandement, le hetman de Pologne infligea à une armée turque assez médiocre, que commandait un simple pacha, plus brutal qu'énergique, la grande défaite de Hotin (1673).

Dans les rangs de l'armée impériale ainsi rejetée vers le Danube il y avait, — comme, du reste, au cours des excursions militaires récentes en Hongrie — des Roumains, sous la conduite de leurs princes eux-mêmes ; le patriarcal Moldave

Eustratius Dabija et le Valaque Grégoire Ghica, d'une famille amie des Keuprulis à laquelle, à cause d'une camaraderie de jeunesse, avaient été données, au vieux boïar Georges Ghica et à ce fils, Grégoire, tour à tour, les deux principautés après la fin du rêve „dace“ des Rákóczy.

Le rôle de ces quelques milliers de boïars et des groupes de paysans aux lances primitives qu'ils entraînaient avec eux ne fut guère brillant, mais leur participation, exigée par les Turcs, a une double importance.

Jusque là, au point de vue militaire, les États roumains n'avaient eu rien à faire avec les entreprises et les intérêts de leurs suzerains. On pouvait se combattre à son aise entre Moldaves et Valaques, ce qui entretenait un état d'esprit énergique qu'il ne faut pas déconsidérer. Mais la guerre de l'„empereur“ restait étrangère à ces vassaux chrétiens, dont le rôle était seulement,— et encore depuis très peu de temps—, celui de préparer des provisions et de construire des ponts. Maintenant les Keuprulis les appellaient, sous des drapeaux chrétiens qu'on n'avait jamais vus à côté de leurs tougs et des étendards sacrés de l'Islam, à combattre en troupes de cavalerie légère, montée sur d'excellents chevaux, à côté des essaims tatars, d'un caractère pareil.

De là se dégagera, sans qu'on l'eût voulu, d'une façon imprévue du côté des Turcs, une tendance de la jeunesse roumaine vers la participation à n'importe quel conflit armé et, bien entendu, pas comme auxiliaires des „Infidèles“. On verra bientôt ces représentants d'une nouvelle génération particulièrement nerveuse et poursuivie par la passion des aventures lointaines dans les armées de Jean Sobieski lui-même, lorsqu'il sera roi de Pologne et chef d'une nouvelle croisade orientale, dans celles d'un Charles XII et d'un Pierre-le-Grand.

En même temps, et malgré cette fraternité d'armes qu'ils n'avaient pas désirée, qui devait leur répugner même, malgré le devoir traditionnel de „servir l'empereur“, un nouvel idéal chrétien se dessine, dès cette bataille de Hotin, devant les yeux des boïars, des princes eux-mêmes. Les buts de Michel-le-Brave semblent s'imposer de nouveau à une nation qui a

si rarement donné à l'Islam des rénégats, dont la mémoire est toujours restée couverte d'opprobre. Pendant que Sobieski jetait la noblesse polonaise contre les masses ottomanes, Étienne Petriceicu, le nouveau prince de Moldavie, passait à l'ennemi et le jeune Ghica se dérobait à son devoir de vassal, quitte à donner ensuite ces explications bien payées qui ne convainquaient que trop facilement cette société ottomane sans patriotisme et solidarité.

Après qu'on se fût lassé des raids vengeurs dans l'intérieur d'un royaume dont la constitution surannée ne permettait guère d'exploiter une victoire aussi miraculeuse que celle de Hotin, l'immanquable poussée turque qui devait servir à régénérer l'Empire se dirigea contre ces Cosaques dont l'État improvisé était, ainsi que nous l'avons déjà montré, en pleine décomposition. Réconciliés avec la Pologne par la paix de Zurawna, les Turcs attaquèrent ceux des Cosaques, complètement désorientés, que la communauté de race, de langue et de religion avait rejetés, dans leur désarroi, vers les Moscovites, qui, sous la nouvelle dynastie des Romanov, étaient trop occupés à se refaire à l'intérieur pour chercher querelle à leurs voisins. Il y eut donc des assauts à des nids de barbares d'où on se défendait par des moyens primitifs, jusqu'à lancer du haut des murs des ruches d'abeilles en fureur. Les nouveaux patrons russes durent se mêler du conflit, et, au bout d'une série d'épreuves, il y eut aussi avec ce lointain grand duc un traité accordé par la Porte, celui de Radzim.

Cette fois encore, les Roumains furent convoqués pour combattre des ennemis de leur propre religion, mais dont ils n'avaient qu'une faible idée par des émissaires chrétiens, à tendance mal définie, qui étaient venus, une vingtaine d'années auparavant, tenter Georges Étienne et le vieux Mathieu, tout aussi opposés d'instinct à une croisade encore sans base et au bout de laquelle ils ne trouvaient pour eux aucun avantage. Ce fut leur premier vrai contact avec cette Russie de laquelle ils attendront un secours orthodoxe pour avoir à sa place de longues et dures souffrances.

Mais il résulta, de cette intervention au-delà du Dniester, une autre conséquence, aussi inattendue que passagère. L'Ucraine soumise aux Turcs, qui se forme à côté de celle qui se cherchait un maître a Moscou et de celle qui conservait la communauté avec la Pologne originaire, allait avoir un gouverneur, et celui-ci devait rapporter quelque chose au trésor du Sultan et aux poches des grands de la Porte. Or, en Moldavie régnait à ce moment un prince dont les aptitudes d'administrateur et les qualités de marchand n'étaient pas ordinaires. Rouméliote de basse origine, né dans un village de serfs, Georges Duca avait servi Basile et ses successeurs, se gagnant une haute place parmi les boïars; comme le vieux Ghica, et d'après son exemple même, il fut élevé au trône, et il l'aura plusieurs fois, échangeant sa Moldavie d'origine avec la Valachie, grâce à des sommes largement prodiguées qu'il s'était gagnées en manieur d'argent et aussi en vendant aux Polonais ces cendres des arbres moldaves qui servaient aux tanneurs et en envoyant jusqu'à Danzig les magnifiques boeufs dont le pays conservait et cultivait la race.

Donc ce nouveau prince du nom de Georges qui avait été invité à se présenter à Constantinople pour une nouvelle prise de rang fut revêtu d'un caftan pour l'Ucraine, recevant aussi un second toug comme signe de son autorité de hetman. Envoyant comme administrateur un Grec de ses agents qui faisait rédiger pour les Cosaques des actes en roumain, Duca fut, après 1680, le premier promoteur d'une vie économique plus élevée dans ces régions au-delà du Dniester où passa une partie du surplus de la population moldave.

Bientôt le successeur d'Àchmed Keupruli, Kara-Moustafa, crut que cette Turquie restaurée peut s'en prendre de nouveau à l'Empire germanique, et pas seulement pour des expéditions de pillage, mais par la réédition de la tentative d'un Soliman sur Vienne. Or, la ville impériale put résister, et Jean Sobieski accourut au secours de l'empereur Léopold. Ce qui devait couronner l'oeuvre multiple de l'offensive ottomane sur *tous* les fronts fut, au contraire, le commencement d'une

foudroyante débacle. Pendant que les Impériaux prenaient la Hongrie et bientôt la Transylvanie aussi, les Polonais descendaient en Moldavie, espérant l'annexion des deux principautés.

Une nouvelle ère s'ouvrait donc pour les Roumains, et, si Duca, bientôt prisonnier, cueilli dans son propre pays, d'un raid polonais conduit par Petriceicu l'exilé, conduisait les Moldaves devant la cité impériale, les Valaques étaient commandés par un Cantacuzène, Şerban, dont le nom même représentait une aspiration et imposait un devoir.

XXIV.

LES ROUMAINS ET LES PREMIERS PROJETS DE PARTAGE DE L'EMPIRE OTTOMAN

Après une période pendant laquelle les Turcs avaient donné sans doute des preuves de vitalité, la catastrophe de Vienne et le désarroi qui s'ensuivit posait la question du partage des provinces chrétiennes de l'Empire ottoman, même si l'ancien but de rejeter en Asie les envahisseurs avait été abandonné.

Dans les projets qui furent échafaudés à cette époque il fut question aussi des pays roumains, considérés comme partie intégrante de l'État vaincu qu'on croyait ne plus pouvoir se relever de ses défaites.

A leur égard on se nourrissait, non sans un grain d'hypocrisie politique, de cette illusion qu'ils appartenaient au Sultan dans les mêmes conditions que n'importe quelle autre de ses possessions. Or, jamais cette situation n'avait existé que dans les projets, rendus vains par la victoire de Michel-le-Brave, d'un Sinan. Dans la situation intérieure des deux pays rien n'avait été changé ; aucun empiètement de la part de ceux qu'on regardait comme leurs maîtres. L'autonomie absolue allait jusqu'au droit de faire la guerre, d'entretenir des agents diplomatiques, d'avoir à la Porte même de vrais ambassadeurs, — comme les Transylvains aussi, — que le terme turc de kapoukéchaïas définissait comme „représentants", „vicaires" de leur princes, d'accorder des traités de commerce et de conclure des conventions, dont nous avons le texte, entre la Moldavie et la Valachie. Depuis la main-mise de

Soliman le Magnifique sur Tighina devenue Bender jusqu'à ce moment où on voulait s'installer en Turquie chrétienne partagée, aucun pouce du territoire roumain n'avait été entamé; au contraire, un peu après la moitié de ce siècle, il y eut une révision minutieuse des frontières qu'on reconnaissait donc comme existantes et, en quelque sorte, intangibles.

Du reste, ceux qui voulaient s'établir en Valachie et en Moldavie leur présentaient des formes d'avenir correspondant à cette vie d'État, durant depuis des siècles, que personne et rien n'étant venu entamer. Au fond, ils ne faisaient pas de confusion, tout en se réservant de considérer à la conclusion du traité final les principautés comme un lambeau de l'Empire ottoman, entre une Serbie, une Bulgarie quelconques et entre ces parties constitutives de la chrétienté d'Orient à laquelle on avait l'air de vouloir offrir la liberté. Dès que l'avance des croisés austro-polonais, auxquels, avec la bénédiction du Pape, s'étaient réunis les Vénitiens, pour avoir le Péloponèse, les Moscovites, pour pouvoir descendre à la Mer d'Azov et par elle à la Mer Noire et à la Méditerranée, se prononça d'une façon si rapide, les envoyés des futurs patrons de ces contrées allèrent trouver dans leurs résidences ces princes roumains qui non seulement disposaient d'une armée, mais qui étaient capables de réunir antour de leurs drapeaux de franchise chrétienne tout un pays, avec cet élan vers le danger et le risque, avec cette envie de combattre que nous avons déjà signalées dans toute une génération.

En dehors de quelques propagandistes catholiques qui y parurent de même qu'un siècle auparavant, quand s'était développé sur le Danube un autre acte de croisade, il y eut donc des agents qui allèrent chercher, pour la Maison d'Autriche et pour les Polonais, un Constantin Cantemir, qui régnait depuis peu en Moldavie, un Şerban Cantacuzène, qui était déjà depuis des années prince de Valachie.

L'accueil qu'ils reçurent fut bien différent. Pour commencer par le Moldave, qu'avait nommé pour des raisons d'ancienne camaraderie le commandant des armées turques dans la Do-

brogea, c'était le descendant de petits propriétaires vers le Pruth, région où la défense continuelle contre les Tatars du Boudchak créait des soldats paysans; il avait servi dans l'armée polonaise et s'était habitué à ce métier des armes dont il aura besoin pour se défendre, et avec un certain succès, contre l'invasion des armées de Jean Sobieski. A l'égard des Impériaux il se montra cependant disposé à un changement de régime, c'est-à-dire qu'il céda aux conseils d'une large partie des boïars moldaves, dont il sera bientôt question, auxquels la domination turque était devenue intolérable, pas à cause de ces abus auxquels pouvait répondre le trésor d'un pays si riche, mais à cause de toute une nouvelle idéologie qui pénétrait de plus en plus dans l'esprit des boïars roumains de la génération qui précédait celle des combattants à tout prix pour le plaisir seul de la guerre.

Lorsque le libérateur de Vienne parut, Cantemir ne voulut pas essayer d'une résistance armée qu'il aurait pu, du reste, comme la suite l'a montré, organiser et conduire. Il se retira dans la Moldavie inférieure, donnant l'ordre que le roi de croisade soit reçu comme un hôte respecté. Bientôt les troupes royales, après avoir goûté des vieux vins moldaves à Jassy, où Sobieski chanta en roumain dans les banquets des couplets satyriques contre le „fuyard", se fourvoyèrent dans la steppe sans eau du Boudchak, où, harcelées par les Tatars, elles subirent de graves pertes, de sorte que la „conquête de la Moldavie" dut en être ajournée. Ce qui se passa pendant les années suivantes ce furent seulement des raids de soldats et d'aventuriers, parmi lesquels des Moldaves même, et Cantemir s'entendit à parer ces attaques plutôt insignifiantes. Sobieski lui-même ne devait revenir qu'assez tard, pour descendre seulement le long des Carpathes dans la région des vieux couvents; il installa dans cette partie supérieure du pays qui devait être dans un siècle la Bucovine autrichienne. Ces garnisons resteront jusqu'à la conclusion d'une paix qui fut pour la Pologne la plus grande des désillusions (1699).

Pour une partie de la noblesse moldave le manque de

succès de cette offensive chrétienne fut regrettable. La famille, d'origine plus récente, avec un mélange de sang serbe, des Costin, était à la tête de tout un parti qui voulait les Polonais, mais dans certaines conditions, sur lesquelles on ne put guère s'entendre. Les frères Costin, dont l'un, Miron, formé en Pologne, comme fils d'exilé, fut le chroniqueur et l'historien de sa Moldavie et aussi poète polonais pour présenter dans des vers d'une bonne facture le passé de sa race, auraient désiré tout simplement, avec un prince indigène soumis au contrôle des boïars, sous l'autorité suprême du roi, un vie constitutionnelle, à l'abri des abus et des injures que prodiguaient les Turcs, donc des liens comme ceux qui, pour différents motifs, dont le dernier fut la défense commune contre les Turcs, avaient réuni pendant longtemps la Pologne et la Moldavie. C'était sans doute aussi l'opinion d'un autre groupe, formé autour de l'ancien prince Étienne Petriceicu, casé et marié chez ses amis et patrons polonais. Or, ce programme ne pouvait pas être celui de Sobieski lui-même à une époque où l'influence française, générale en Europe, le faisait tendre vers une monarchie pareille à celle de Louis XIV, sans rien de ces rapports du moyen-âge qui ne correspondaient plus aux besoins de l'époque.

C'est pourquoi la tentative de Sobieski d'entrer en Moldavie comme un libérateur chrétien acclamé par une nation entière échoua. On se sépara, après la première expédition, avec des rancoeurs qui devaient être durables. Dans le désordre de l'invasion, la capitale moldave venant à brûler, ne s'avisa-t-on pas de répandre dans le camp royal la calomnie que les Moldaves eux-mêmes l'avaient fait pour chasser les envahisseurs ?

Avec des règnes changeants après la mort de Cantemir, qui avait combattu fidèlement à côté de ses maîtres ottomans, tel fut l'état d'esprit en Moldavie jusqu'à la fin de la guerre. Avec toute l'admiration de la jeunesse pour ce roi chevalier qu'on allait servir chez lui, on n'entendait guère sacrifier à l'illusion chrétienne la liberté, chèrement payée en effet, dont on avait joui pendant des siècles. S'il y avait des

rêves d'avenir, qu'on n'abandonnera plus, ils étaient tournés dans une toute autre direction.

En Valachie, l'expérience des Impériaux autrichiens fut au fond la même, mais des éléments nouveaux se mêlèrent au même désir de ne rien perdre de l'héritage, maintenu avec de si grands efforts, du passé national.

Şerban Cantacuzène pensait à la possibilité d'un aussi grand changement dans cet Orient jadis byzantin qu'il aurait pu valoir les titres de sa famille à l'héritage de l'ancien Empire byzantin. Il écouta donc favorablement les suggestions des agents qui venaient le chercher pour lui parler d'un avenir qui pouvait être brillant. Payant le tribut, mais le faisant reprendre subrepticement par les bandits des Balcans qu'il soudoyait, il n'attendait que le moment favorable pour se déclarer. S'étant fait promettre par la Cour de Vienne ce que les Moldaves avaient voulu avoir de celle de Varsovie et y ajoutant le désir de la possession de ces fiefs transylvains depuis longtemps perdus, mais dont on avait parlé en Valachie, pendant les dernières années, il accueillit, en bon chrétien et fédéré de l'empereur, nouveau maître théorique dès la conclusion, qui paraissait prochaine, du traité formel, comme entre deux États, l'entrée, un peu pressée, en vue de brusquer les choses, d'un général impérial, choisi peut-être précisément à cause de son origine italienne, Veterani.

Mais, sauf quelques jeunes Cantacuzène, enthousiastes, et le métropolite du pays, un calligraphe distingué, un imprimeur zélé et un des meilleurs prédicateurs de l'époque, Anthime, dont la patrie était dans le lointain Caucase, il n'y avait pas dans ce pays pour la chrétienté germanique le même élan que, en Moldavie, — bien que, de ce côté aussi, on eût nourri les mêmes appréhensions à l'égard de la propagande catholique, pour la chrétienté polonaise—, depuis longtemps si intimement connue.

A la tête de ceux qui, ayant, du reste, les mêmes sentiments pour les Turcs, dont ils savaient quel était l'état de décadence, n'entendaient pas risquer le grand saut dans l'inconnu se trouvait le propre frère de Şerban, descendant

comme lui aussi de Radu, le vainqueur de Braşov: Constantin l'Échanson, le *Stolnic*, boïar éclairé, écrivain de mérite, qui, après des études à Bucarest, à Andrinople et à Constantinople, avait été envoyé par sa mère, formée elle-même à Vienne, pour continuer ces études à Venise et dans cette Université de Padoue qu'il chercha à imiter à Bucarest dans une Académie hellénique destinée à élever le niveau intellectuel de toute une jeunesse aristocratique avide de savoir autant qu'elle l'était aussi d'entreprises militaires.

Une mort subite empêcha le robuste Şerban d'aller plus loin dans le sens de l'alliance avec les Impériaux auxquels le génie militaire d'Eugène de Savoie donnait plus de force que leurs propres moyens. Aussitôt le Stolnic fit monter sur un trône qu'il n'entendait pas voir occuper par un suppôt des Turcs le fils même de sa soeur, Constantin Brâncoveanu, qui, élu par le pays, — le fils de Cantemir, Démétrius, qui sera un écrivain illustre, essaya du même jeu après la mort de son père, sans rencontrer le même appui de la part des siens —, se fit intituler aussi Basarab, rappelant, de même que jadis Mathieu, la plus ancienne tradition dynastique de sa patrie.

Désormais, conduit par son oncle, dont l'autorité en était arrivée à dépasser tout, le nouveau prince, retirant les offres faites aux Impériaux qui, du reste, avaient évacué le pays, s'en tint à une prudente attitude d'attente. Lorsqu'un nouveau général de l'Empire, Heissler, voulut, lui aussi, brusquer les choses, Brâncoveanu préféra faire entrer les Tatars pour chasser l'intrus. Les Habsbourg ne risquèrent pas trop pour en arriver à leurs buts contre la volonté du prince et de son principal conseiller.

On alla même plus loin sur la voie de cette nouvelle politique qui n'était pas certainement animée par une fidélité exemplaire à l'égard des Turcs, dont les demandes pendant cette longue guerre malheureuse devenaient de plus en plus intolérables. La résistance ottomane, qui ne fut définitivement écrasée que dans la bataille de Zenta, qui vit un

jeune et brave Sultan abandonner en fuyard le champ du combat, crut pouvoir reprendre le jeu ancien avec le nationalisme hongrois, qui s'était relevé pour lui-même, employant les conquêtes des Allemands sur le territoire de l'ancien royaume. Comme on l'avait fait jadis pour un Bocskay, on fit de cet Éméric Tököly, mari d'une Rákóczy, de ce comte aventurier dont la Valachie subit pendant des mois entiers la présence anarchique, un roi de Hongrie, et, en 1693, Brâncoveanu alla, dans la compagnie d'un pacha turc et des bandes tatares, le faire reconnaître et dûment couronner dans cette Transylvanie où il s'achetait lui-même des possessions et y créait des intérêts, pensant une fois à en faire la principauté de tel seigneur germanique auquel il aurait donné en mariage une de ses filles, si richement dotées. Heissler fut parmi les prisonniers de la bataille de Zârneşti, gagnée sur les Impériaux.

Mais ceci n'eut pas des suites: le „roi" magyar mourra misérablement comme hôte, plutôt incommode, du Sultan, son patron. Brâncoveanu continua son expectative si prudente, satisfaisant les demandes des Turcs autant qu'ils s'imposaient par leur résistance. Une autre de ses filles fut la femme d'un jeune prince de Moldavie, le fils élevé avec soin du riche Duca, et ce nouveau Constantin gouverna un pays d'héritage d'après les conseils d'un beau-père prêt à payer toute dette moldave à la Porte.

De cette façon, avec tout le luxe, tout le prestige que pouvaient lui donner ses richesses, avec l'éclat de l'appui donné à la littérature, à l'imprimerie, à l'école, aux arts, à une époque où, avec de nouvelles créations, on procéda à la restauration des anciens monuments du pays, Brâncoveanu régna en vrai roi sur le Danube roumain. Il y joua, au milieu d'une famille nombreuse, d'une excellente vie patriarcale, le rôle de président de la communauté „dace" qu'avait eu jadis son parent, Michel-le-Brave, mais sans aucun goût pour les entreprises militaires. Écouté en Moldavie, comme nous l'avons vu, il aura en Transylvanie aussi le rôle im-

portant de défendre cette vieille foi orthodoxe attaquée par la propagande jésuite après la paix de Karlowitz qui, sur les bases de la capitulation signée avec le duc de Lorraine par le dernier prince du pays, le pauvre Szekler Michel Apaffy, et par son fils homonyme, donnait à l'empereur l'héritage des Báthory et des Rákóczy, en 1699.

XXV.

LES ROUMAINS ET LA PREMIÈRE PÉRIODE DE L'EXPANSION RUSSE

Pendant cette guerre de croisade pour le partage de l'Empire ottoman, la Russie moscovite, transformée dans un sens occidental, fût-il même seulement superficiel, par Pierre qu'on appela le Grand, se tint tout à fait à l'écart des grandes actions militaires dans l'Europe centrale, se bornant à poursuivre son propre but, la conquête d'Azov et l'accès aux mers du Sud, dont, même avant le réformateur, on avait rêvé à Moscou.

Ainsi, jusqu'à la paix de Karlowitz, qui donna au Tzar la possession de cette base navale si longtemps désirée, les rapports avec les Roumains, qui, étant donnée la possession par les Polonais de la Russie occidentale, n'étaient pas des voisins, durent-ils être très rares et de faible importance.

Cependant dès une époque très lointaine il y avait eu un contact entre l'Empire de caractère byzantin-asiatique qui se formait lentement dans l'Est lointain et ces formations qui, durant des siècles, furent les seuls appuis d'une chrétienté orthodoxe qu'on ne cherchait pas encore chez de plus puissants patrons.

La fille d'Étienne-le-Grand, Hélène, fille elle-même d'Eudocie, née d'un prince de Kiev, vassal de la couronne lithuanienne, qui se faisait appeler lui-même Tzar, avait épousé le fils de ce grand duc de Moscou, Basile, dont la femme était Zoé-Sophie, descendante des Paléologue impériaux,

comme, du reste, Marie de Mangoup, qui succéda à côté du prince moldave à Eudocie. Sans l'opposition de la princesse grecque le fils d'Hélène aurait été souverain de cette Moscovie aux attitudes fièrement impériales.

Mais pour Étienne ce lointain monde d'orthodoxie slave était intéressant aussi sous d'autres rapports. Il aida la formation sous le hardi aventurier Eustache (Ostafii) Dachkovitch de ce monde cosaque dont le caractère ethnique russe devait s'affirmer de plus en plus. On a vu combien ces hardis guerriers furent mêlés aux luttes pour le trône moldave pendant la seconde moitié du XVII-e siècle.

A cette époque finissait dans des troubles sanglants, avec l'immixtion des Polonais, qui espéraient pouvoir installer leur prince héritier dans l'asiatique Kremlin de Moscou, l'ancienne dynastie russe à laquelle le lien de famille avec Byzance avait donné du prestige et de l'éclat. C'était le moment où Michel-le-Brave représentait la croisade sur le Danube et, alors que toutes les nations orientales de la même foi se tournaient vers celui dont on aurait voulu faire un empereur d'Orient, rarement quelque idéologue pensait-il aussi aux „nations rousses“ de l'Est, qui descendaient comme plus puissants libérateurs. De son côté, Michel ne négligea pas les rapports avec celui qui pour quelque temps fut le maître de la Russie moscovite, l'usurpateur Boris Goudounov; les ambassadeurs du „Valaque“ s'étaient rencontrés à la Cour de l'empereur Rodolphe avec ceux du Tzar, et des projets d'avenir, dans lesquels il était question aussi du sort de la Pologne, furent ébauchés.

Il n'en résulta rien, et bientôt dans les Romanov, de réaction nationale, l'Empire slave de l'Est eut une nouvelle dynastie. Comme il lui fallut cependant employer du temps à se consolider, pendant longtemps elle ne chercha pas à entrer dans la vie européenne. Quant aux relations avec l'Orient orthodoxe, elles furent assez rares: des Grecs venaient à Moscou, mais pour défendre la foi commune contre les empiètements de la propagande catholique et pour uniformiser des pratiques du culte qui avaient été jusque là divergentes.

On vit ainsi par les rues de la capitale moscovite, accueilli avec un respect mêlé de curiosité, un patriarche de Jérusalem qui ne venait pas seulement recueillir des aumônes.

Vers la moitié de ce XVII-e siècle, des agents moscovites parurent cependant dans les pays roumains pour y inaugurer une politique toute nouvelle. On la connaît par leurs instructions, mais, si, en Valachie, le bon vieillard Mathieu ne voulut rien savoir des projets d'avenir qu'on aurait déjà lancés, il en fut autrement de son voisin moldave, Georges Étienne, que les aventures n'effrayaient pas. Un traité de commerce fut conclu, sans conséquences, du reste, et en même temps une entente politique dont le texte a été conservé [1]: il n'y avait là-dedans rien qui eût signifié des changements dans la constitution même du pays. Mais ce prince, sans cesse menacé et fatigué par les réclamations d'argent de son patron transylvain, Georges Rákóczy II, s'était assuré par cette convention le droit de se trouver un refuge, comme l'avait eu un Bogdan Lăpuşneanu dans les possessions du Moscovite, où il ne fera cependant qu'une courte apparition pour passer vers la Baltique et aller mourir en Poméranie suédoise.

Sous des princes nommés par les Turcs et surveillés de près par les pachas du Danube on ne pouvait plus penser à des phantaisies politiques de cette façon. Mais, aussitôt qu'avec le Cantacuzène Şerban de grands espoirs d'avenir se prononcèrent, il en fut autrement. Il y eut donc une mission valaque qui alla chercher à Moscou des rapports qui pouvaient être utiles au cours de cette guerre chrétienne menée avec acharnement contre l'Empire branlant des Turcs [2]. Il était question, bien entendu, de l'orthodoxie en première ligne, mais aussi de vagues projets d'alliance, avec une illusion de suzeraineté moscovite.

---

[1] Publié tout récemment par M. Démètre Ionescu dans la *Revista istorică română*, cf. notre *Revista Istorică*, 1933, pp. 1-3. Le traité de commerce, dans nos *Studii şi documente*, V.

[2] Le texte dans la collection de documents de D. A. Sturdza et D. C. Sturdza, I. Cf. Iorga, *Histoire des relations russo-roumaines*, Jassy 1917.

On était donc alors en pleine croisade, mais nous avons indiqué combien était local et prudent le programme de Pierre-le-Grand. Il faut abandonner sans réserves l'idée d'une politique russe destinée dès lors à poursuivre la conquête des Balcans et l'entrée à Constantinople d'un empereur slave. Ce ne fut pas le Tzar qui se serait cherché des adhérents ou des alliés parmi les orthodoxes opprimés par le régime ottoman en décadence, mais bien ces coreligionnaires eux-mêmes qui cherchèrent à attirer Pierre dans des régions que l'autocrate russe connaissait trop peu.

Ces partisans d'un établissement russe dans le Sud-Est orthodoxe de l'Europe appartenaient à toutes les races dont le nationalisme ne s'était pas encore suffisamment développé. Il y avait des Grecs qui avaient renoncé à l'espoir d'élever un nouveau basileus de leur propre race, des membres du clergé supérieur qui, comme les patriarches de Jérusalem Dosithée et Chrysanthe Notaras, se contentaient de voir l'ancienne capitale byzantine rendue à leur religion ; puis, à côté, des Slaves balcaniques, comme Sabbas de Raguse, des Albanais, comme ce boïar roumain qui portait non sans ostentation le nom de Scanderbeg, Kastriota, des Géorgiens d'origine, comme le métropolite de Valachie Anthime, dont nous avons déjà parlé, mais aussi des Roumains.

Parmi ceux-ci, des Valaques. Şerban Cantacuzène avait laissé dans sa famille des héritiers de ses rêves d'Empire, et la jeune noblesse désireuse d'aventures était là pour s'offrir en sacrifice s'il s'agit de changer essentiellement l'ordre des choses : à la tête de ce groupe, qui était presqu'un parti, se place Thomas Cantacuzène, qui commandait la milice valaque. Mais celui qui eut plus d'influence sur le Tzar fut Démétrius Cantemir, le nouveau prince de Moldavie.

Fils de l'ancien officier polonais qui dut combattre les soldats de Sobieski, il avait été formé par un moine crétois qui avait fait des études en Occident. Dès son adolescence il pensa à la possibilité de donner non seulement à sa petite patrie moldave, mais à la nation roumaine entière, qu'il

considérait dans son unité et dans ses rapports avec les colons romains qui, pour lui, n'avaient jamais abandonné la conquête de Trajan, une autre situation et un autre rôle. A la mort de son père, il essaya d'un règne provenant de l'élection par les soldats et des acclamations du peuple. La Porte n'ayant pas reconnu cet acte révolutionnaire, il se rendit à Constantinople, non pas comme à la capitale de ses maîtres, mais comme à la métropole où se rencontraient, chacun avec son héritage de civilisation, Turcs, Grecs, Levantins et Occidentaux. Le prince moldave, fréquentant tous ces milieux divers, en arriva à être un phénomène d'érudition. Initié dans tous les domaines de la vie musulmane, il connaissait les langues du proche Orient en même temps que le grec, le français, et, probablement, étant donnée l'origine de son précepteur, l'italien aussi. Il pouvait rédiger un roman à clé, imité d'Héliodore, compiler un traité de philosophie, esquisser, un des premiers, le profil d'une chaîne de montagnes, décrire, d'après l'invitation de l'Académie de Berlin, sa Moldavie en latin, ouvrage qui est une des premières formes de ce qu'on appellera plus tard l'anthropo-géographie, en même temps qu'il poursuivait le développement, considéré au point de vue „philosophique“—que connaîtra Montesquieu par la lecture à Paris, chez l'ambassadeur de Russie, Antiochus, fils de Démétrius, du manuscrit de ce dernier,—de l'Empire ottoman et qu'il voulait introduire des éclaircissements dans la partie la plus obscure de la vie de sa nation.

De nouveau devenu prince de Moldavie, il parut en réformateur, s'appuyant sur les humbles, mais réunissant dans le même amour toutes les classes de sa Moldavie qu'il comptait appeler bientôt à un changement fondamental de leur vie politique. Dans ce but, il lui fallait un appui et ce qu'il ne pouvait pas chercher dans l'immuabilité des Turcs, il crut l'avoir trouvé d'emblée chez celui qui lui donnait l'exemple d'une révolution hardie dans tous les domaines d'une société arriérée. Soutenu par la même jeunesse entreprenante que nous avons signalée en Valachie, il fit au Tzar qui venait de résoudre le problème de la succession au trône de

Pologne en vainquant Charles XII à Poultava, forçant le héros scandinave à se chercher un refuge chez les Turcs de Bender, en marge de la terre moldave, des offres qui furent acceptées de confiance.

Pierre comptait aussi sur le concours du prince de Valachie, ce Brâncoveanu dont la ligne de conduite était cependant indiquée par son oncle Constantin Cantacuzène, homme d'esprit prudent et de longue expérience, qui, s'étant gagné à Padoue une culture correspondante à celle du jeune Cantemir et s'étant initié aux mêmes problèmes de sa nation, les exposant dans le grand ouvrage dont nous n'avons qu'un torse, ne nourrissait pas à l'égard des perspectives de la politique russe les mêmes illusions que Cantemir. Aussi, malgré l'initiative de Thomas Cantacuzène, qui alla chercher à Brăila l'avant-garde risquée de l'armée russe, les principales troupes de la principauté restèrent-elles consignées dans une gorge des Carpathes, attendant sans un seul geste le développement des événements.

Déçu dans son attente, dénué de provisions à cause d'une mauvaise récolte moldave, le Tzar n'eut pas l'énergie d'une action foudroyante à n'importe quel prix. Au lieu de descendre par dessus le Danube dans la Scythie Mineure, il trouva donc devant lui un Grand Vizir beaucoup plus décidé aux risques, et les armées des Tatars du désert vinrent bientôt assiéger son camp affamé. La partie était irrémédiablement perdue ; il y avait toute impossibilité à livrer une bataille qui pouvait finir par un désastre. De son côté, le généralissime turc n'était pas plus disposé à chercher une solution par les armes.

L'argent fut employé, et Pierre, ayant obtenu d'être reconduit par les Turcs, quitta presqu'en prisonnier escorté cette terre moldave sur laquelle il jeta sa malédiction. Démétrius Cantemir, qui avait signé avec le Tzar, nouveau suzerain de son pays, un traité lui donnant une base constitutionnelle sous une dynastie solide, — il avait épousé la fille de Şerban Cantacuzène et laissa une lignée de prétendants, — alla s'enterrer vivant dans cette Russie plus qu'à demi asiatique, où

il ne pouvait pas trouver le milieu constantinopolitain auquel il devait tant comme instruction et surtout comme orientation. Dans l'ombre dense de cet exil il mourra sans aucun espoir de pouvoir reprendre l'oeuvre dont il avait si longtemps rêvé.

De son côté, Pierre-le-Grand ne voulut plus rien tenter vers l'Occident de ces États où il avait souffert une mésaventure plus humiliante que douloureuse. Du reste, toutes ses pensées allaient du côté de cette Europe, suédoise, germanique, hollandaise, française, qu'il avait visitée ou dont il avait, dans sa nouvelle capitale, de téméraire improvisation, St.-Pétersbourg, le spectacle devant les yeux. Il fut très content de l'attitude des Turcs, qui résistèrent avec opiniâtreté à toutes les suggestions de l'exilé de Bender, désespéré d'avoir assisté à la catastrophe des rives du Pruth.

Les Russes, gouvernés un moment après la mort de Pierre, par sa veuve, Catherine, puis par un enfant, ne revinrent en Moldavie qu'une vingtaine d'années après leur défaite, sous l'impératrice Anne, nièce du conquérant. Un général appartenant aux Allemands dominateurs de l'Empire, Münnich, envahit le pays, qu'il traita durement, rendant la Russie désormais impopulaire, plutôt pour la mettre en coup réglée, car aucun projet bien déterminé ne présidait à cette action militaire n'ayant d'autre but que celui de satisfaire aux obligations dérivant du traité d'alliance conclu avec les Impériaux d'Autriche, qui étaient revenus à la charge pour ajouter à ce qu'ils avaient déjà pris sur les Turcs. Parmi les Moldaves il n'y eut aucun mouvement vers les libérateurs, dans les rangs desquels il y avait deux princes Cantemir, qui se trouvèrent comme en pays étranger ; le prince régnant, un Phanariote, mais ayant des antécesseurs en Moldavie, Grégoire II Ghica, avait suivi l'exemple du vieux Cantemir, se retirant devant une invasion à laquelle il ne pouvait opposer des forces sérieuses. La paix conclue à Nimirov, avec une vraie satisfaction d'échapper aux engagements incommodes envers les Autrichiens considérés comme des rivaux dans les projets sur l'Orient chrétien, laissa les Roumains dans la même

situation qu'avant le déclanchement de cette nouvelle guerre.

On peut dire que dès ce moment, où ils firent l'expérience de ce que pouvaient leur apporter aussi bien les libérateurs catholiques que ceux de leur propre religion, les Roumains, las du régime que représentait l'Empire ottoman en décadence, se prirent à penser à une politique que Démétrius Cantemir lui-même, bien qu'il l'eût eu sans doute, au fond d'une conscience si éclairée, n'avait pas osé inaugurer : *celle qui pouvait s'appuyer sur la seule vitalité nationale.*

XXVI.

LES IMPÉRIAUX D'AUTRICHE ET LES ROUMAINS AVANT JOSEPH II

Si, à l'égard des Russes, il y eut des sentiments de sympathie avant la mauvaise administration d'un Münnich en Moldavie et si, même après la disparition de l'idéal d'une entente permanente avec l'Empire des Tzars, restait la possibilité de faire revivre l'ancien état d'âme, il n'en fut pas ainsi avec les autres Impériaux, ceux d'Autriche, après l'abandon de la politique d'un Şerban Cantacuzène.

La paix de Karlowitz avait donné à l'empereur la Transylvanie, dont à Vienne on connaissait trop peu les dangers et l'instabilité. Le lendemain d'une prise de possession qui ne représentait que l'installation d'un général, la répartition des garnisons et la nomination d'un certain nombre de fonctionnaires fiscaux, car les États autrichiens n'avaient pas encore adopté, surtout par la voie de la Prusse, le centralisme et le bureaucratisme hiérarchique de la France de Louis XIV, on s'y trouva avec une noblesse magyare, particulièrement remuante et reliée d'une façon inséparable au calvinisme, avec des villes saxonnes d'une fidélité inébranlable à leur luthéranisme et bien décidées à ne pas laisser entamer leur antonomie médiévale, avec les Szekler privilégiés, prêts à défendre leur liberté rurale, devant des barrières qui paraissaient insurmontables. Il n'y avait pas seulement une forte résistance passive, avec la haine contre le soldat étranger indiscipliné et brutal et le mécontentement de se voir exploité

par les agents d'un fisc impitoyable, mais aussitôt une énergique tendance à la révolte, surtout de la part de cette rude oligarchie magyare, enfermée encore dans ses vieux châteaux, qui ne devait apprendre que bien tard le chemin menant à Vienne.

On le vit bien par la réédition de la lutte pour la couronne libre de Hongrie,— à Tököly, le „roi" couronné sous l'égide du Valaque Brâncoveanu, succédant le fils de la femme de ce prétendant, mort en Turquie, François Rákóczy. Son apparition dans les vallées transylvaines suffit pour qu'une entière armée se forme autour de lui, prête à le soutenir à tout prix contre les intrus germaniques. Il fallut des années pour enrayer ces tendances, qui étaient partagées, ce qui les rendait plus dangereuses, par les masses paysannes.

Pour trouver un appui contre ces aspirations, les Impériaux durent regarder vers la population roumaine qui formait la plus grande, et la plus malheureuse, partie de cette paysannerie, sans que, pour cela, l'élément roumain eût été absent des villes, où il jouait un rôle de plus en plus important dans la Compagnie du commerce oriental, formée au début surtout avec des Macédoniens, Grecs, qui gardèrent la conduite, et Slaves; un clergé roumain qui avait résisté vaillamment à tous les assauts et à toutes les carresses du calvinisme officiel était là pour conduire une nation attachée à ses traditions millénaires: pendant longtemps, avec des chefs épiscopaux plus ou moins canoniques, que le gouvernement tolérait plutôt que reconnaissait, il avait gagné, par la fondation de Michel-le-Brave, une hiérarchie, rattachée par le même prince au Siège métropolitain de Valachie.

L'empereur leur offrit le rattachement au catholicisme sous la forme de l'„union", qui avait été déjà essayée, d'une façon indépendante, par l'Église romaine dès la fin du XVI-e siècle pour les Ruthènes de Pologne. Un évêque de caractère plutôt patriarcal, Théophile, l'accepta avant même la régularisation internationale de la présence de ces Autrichiens en Transylvanie; les Roumains, évêque et protopopes en tête, étaient disposés à accepter le point de vue catholique,

dans les quatre questions controversées : la dépendance du Pape et le *filioque* du Crédo, le Purgatoire et la communion sous les deux espèces venant au second rang, si on leur accorde la parité constitutionnelle, les reconnaissant comme „nation" dont les prêtres ont droit aux dîmes, les laïcs aux fonctions. Ensuite, le jeune successeur de Théophile, Athanase, alla plus loin: il se fit reconnaître publiquement par l'Église de son maître impérial et fut conduit en procession, le portrait de l'empereur à son cou, à travers les rues d'Alba-Julia, qui, du reste, devait être bientôt interdite à ce pasteur des brebis valaques, exilé dans cette vieille ville de Făgăraş, dans l'ancien apanage transylvain des princes de Valachie, où Brâncoveanu venait de fonder une belle église. Encore rude en fait de dogme, Athanase dut accepter à ses côtés un contrôleur permanent de ses actes dans la personne d'un „théologien" appartenant à cet Ordre des Jésuites auquel revenait, le cardinal Kollonics en tête, le principal mérite dans cette oeuvre de conversion. La nouvelle Église put passer ensuite par le risque de se voir imposer, à la mort du vrai créateur de l'„union", un évêque étranger, attendant que la nouvelle situation produise ses fruits, sinon pour ces grâces qui étaient garanties par le second diplôme, resté caché, de l'empereur Léopold, au moins pour la civilisation du peuple, par les écoles que fondera l'évêque Pierre Paul Aaron dans sa nouvelle résidence de Blaj, jadis propriété des princes du pays.

Dès le début, il y eut cependant une forte opposition de la part des privilégiés qui n'entendaient pas partager avec cette „plèbe valaque" si longtemps méprisée. Il y eut des cris de fureur dans cette diète que les nouveaux propriétaires de la province continuaient à convoquer. Le mieux doué et le plus énergique des évêques „uniates", Jean Innocent Micu („le Petit"), devenu baron Klein, affronta avec courage les injures et menaces, mais il se rendit en vain à Vienne, où on le lâcha dès le début du procès, et à Rome même qui ne montra pas plus de courage pour défendre le juste persécuté.

Brâncoveanu, relié à la Transylvanie, et sous tous les rapports, ne manqua pas de soutenir l'opposition des éléments roumains qui ne voulaient pas entendre parler de l'„union", préférant, comme ils le montrèrent à l'apparition de tel faux prophète et apôtre, l'hégémonie de l'Église serbe pour des réfugiés des Balcans, à laquelle dès le commencement avait été créée une situation excellente dans un État s'appuyant sur les privilèges. Il alla jusqu'à soutenir, subrepticement, la cause de Rákóczy, dont les partisans se cher cheront un appui en Moldavie, où ils furent entretenus et choyés, comme on le verra, par un prince éclairé. Vienne dut répondre même d'une manière assez rude à ce prince qui, jusqu'à sa mort terrible, après l'exécution préalable de ses fils, à Constantinople, devant les yeux du Sultan, avait régné en souverain riche et munificent, en vrai roi sur les bords du Danube. Et, lorsque ce protecteur à toute épreuve disparaîtra, il se trouvera parmi les Roumains poursuivis pour leur fidélité à l'ancien culte d'assez hardis pour aller solliciter l'appui de la Russie.

En 1718, les Impériaux avaient beaucoup élargi les frontières de leurs possessions dans cet Orient où ils réclamaient tout l'héritage de la Hongrie royale, voulant transformer de simples prétentions dans une domination effective. Eugène de Savoie leur donna la possession du Banat de Temesvár, qu'il organisa d'une façon exemplaire, le colonisant d'éléments occidentaux, jusqu'à des Français et des Espagnols, à côté de Serbes immigrés, certains dès une époque plus ancienne, et de Roumains qui continueront à accourir de régions plus pauvres dans ce nouveau Canaan. La même paix de Pojarevatz ou Passarowitz, en 1719, leur procura aussi les riches revenus de cinq districts de l'Olténie ou de la Petite Valachie et la partie septentrionale de la Serbie.

On crut pouvoir passer plus loin encore et, sans se rendre compte combien devait peser dans la balance la disparition d'Eugène de Savoie, on tenta une troisième guerre d'annexions, un pacte étant conclu, cette fois, avec les Rus-

ses. Mais la défaite décisive de Grodzka amena la paix de Belgrade, qui restitua à la Porte ses districts olténiens et serbes (1738).

Pendant une première invasion, en 1716, les Impériaux avaient pu se saisir facilement de la Valachie, où Brâncoveanu et son successeur immédiat, un proche parent, Étienne, fils de Constantin Cantacuzène, sacrifié lui aussi, avec son fils, à la haine des Turcs vaincus contre le nom chrétien, avaient été remplacés par le Phanariote Nicolas Maurocordato, apparenté, du reste, ainsi qu'il aimait à le faire dire, à l'ancienne dynastie. Ce prince, qui avait déjà essayé de s'enfuir vers le Danube turc, punissant les traîtres qui voulaient le remplacer par un indigène, fut mené prisonnier à Sibiiu, où il resta pendant quelques années. Une tentative faite en Moldavie pour faire partager ce sort au prince régnant, Michel Racoviță, boïar du pays, bien qu'allié aux Cantacuzène, ne réussit pas : non seulement, soutenu par les Tatars, aussitôt accourus, Michel réussit à vaincre et à massacrer le petit groupe allemand venu le chercher dans sa capitale de Jassy, mais il put pénétrer, avec les mêmes terribles auxiliaires, en Transylvanie, épargnant, dans un raid dévastateur, les seuls habitants roumains de la région envahie.

Après le court règne intermédiaire de son frère, moins doué, Jean, Nicolas Maurocordato revint sur un siège princier qu'il occupera désormais jusqu'à sa mort, en 1730, devant être enseveli dans sa magnifique fondation du couvent de Văcărești. Mais il n'avait plus que la partie de la principauté à l'Est de l'Olt ; du côté opposé, se trouvaient les Impériaux, qui s'empressèrent d'arranger le pays à leur manière, construisant des chaussées, élevant des casernes, appelant des colons bulgares catholiques, avec leur évêque, et soumettant à un nouveau régime, sous un Ban, qui fut Georges, fils de Șerban Cantacuzène, les classes privilégiées lesquelles jusque là se partageaient tout dans un pays qui avait maintenant une hiérarchie de fonctionnaires à respecter et à entretenir.

Mais ces innovations pressées, qui ne venaient pas d'un vrai intérêt pour la population, mais de simples préoccupa-

tions fiscales, ne portaient pas de fruits et elle créèrent un profond mécontentement dans toutes les catégories d'une population habituée à des formes patriarcales, et cette tendance d'opposition au régime chrétien alla jusqu'aux bénéficiaires d'un commerce, jusque là prospère, avec la Turquie, qui était empêché maintenant par des prescriptions de douane et par l'interdiction de la monnaiet urque. Les boïars, blessés dans leur orgueil, le clergé, sacrifié aux catholiques, étaient là pour tirer parti des premières circonstances défavorables à cette administration, d'un type si brutalement uniforme.

Aussi la défaite de Grodzka fut-elle saluée comme l'annonce d'une prochaine délivrance. On reviendra avec enthousiasme à l'ancien maître de Bucarest. Et, sur l'autre rive de l'Olt, toute une jeunesse s'était formée militairement pour combattre une invasion; la boïarie était en tête de cette petite armée.

Le prince de Valachie était alors le fils, élevé en pays roumain, de Nicolas Maurocordato, Constantin. Lui-même, patron des Jésuites hongrois auxquels il demanda l'histoire, en beau latin, de sa principauté, était un réformateur et il désirait tant qu'on le sache à l'étranger aussi. Il délivra les serfs de leurs liens sans pouvoir malheureusement leur garantir cette liberté économique dont tout dépend. S'il s'agissait désormais de changements dans le sens du progrès dont on parlait tant à cette époque, il n'était plus nécessaire d'attendre l'étranger conquérant: un maître indigène pouvait bien faire, avec une connaissance plus réelle des hommes et des choses, la même oeuvre. Et sous son administration, quel que fût le nombre et l'importance des abus, immanquables, c'était encore mieux que de se voir imposer un dur régime, d'inflexibilité absolue, dont le seul but, évident, était celui de faire profiter le plus possible au fisc impérial.

Désormais, prise par la nécessité de se défendre contre Frédéric II et ses alliés, la Maison d'Autriche, sous le règne de Marie-Thérèse, ne pourra guère penser à rouvrir cette guerre contre les Turcs dont elle avait une si récente expérience malheureuse.

XXVII.

LA NOUVELLE SYNTHÈSE ROUMAINE ET SON INFLUENCE

L'historiographie routinière appelle tout le XVIII-e siècle roumain et une partie du XIX-e, jusqu'à la révolution grecque de 1821, „époque des Phanariotes", et, il n'y a pas longtemps de cela, cette époque était considérée, non seulement comme contenant une lourde oppression fiscale et une administration livrée à tous les caprices d'une oligarchie misérable, mais aussi comme signifiant la domination, acceptée presque sans murmures, d'un groupe d'étrangers, de Grecs ayant des sentiments de nationalisme égoïste qui, jouissant de la faveur des Sultans, se seraient emparés de pays ayant un autre sens de race et d'orientation et auraient conservé par des intrigues ce qui venait de leur échoir.

Il faut abandonner cette conception contre laquelle plaide tout ce qu'il y a de plus authentique dans les sources aussi bien que la logique même des faits.

Le premier des Phanariotes, successeur de Démétrius Cantemir en Moldavie, puis, pendant de longues années, prince de Valachie, Nicolas Maurocordato, était le fils d'un insulaire, Alexandre, dit l'Exaporite, l' „a secretis", le drogman secret de l'Empire, et Alexandre descendait d'une princesse roumaine. Nicolas, aussitôt après son installation, fit mettre en tête du corps de chroniques qu'il fit compiler à Bucarest — et une oeuvre pareille fut accomplie à Jassy — une généalogie faisant remonter sa lignée jusqu'à Alexandre-le-Bon. Son frère, Scarlate, préparé pour un trône roumain,

et la mort seule l'empêcha de l'avoir, avait épousé une fille de Brâncoveanu. Le fils de Nicolas, Constantin, fut le mari de femmes roumaines. La dynastie apparentée des Ghica vint, pour cette époque, du mariage entre une soeur de l'Exaporite et un descendant des Ghica du XVII-e siècle. Les Racoviță, qui régnèrent tour à tour dans les deux principautés, n'avaient du sang grec, et en si faible partie, que par les Cantacuzène depuis un siècle établis en Moldavie. Les autres Phanariotes, qui n'arrivèrent, du reste, au trône que dans le dernier quart de ce qu'on appelle leur siècle eurent du sang roumain par leur descendance des mêmes Maurocordatos.

Il ne peut pas être question d'une tendance grecque. Elle n'était pas dans l'esprit de ces hommes intelligents et actifs, précieux informateurs des Turcs en fait de politique européenne, qui étaient avant tout des fonctionnaires ottomans avancés et dont l'ambition ne dépassait pas cette carrière. S'il y eut à Bucarest et à Jassy des Académies grecques, d'un niveau assez élevé, pour les boïars seuls, celle de la capitale valaque fut fondée par le Stolnic Constantin Cantacuzène et l'autre prit modèle de cet établissement ; elles étaient attachées à l'hellénisme, compris plutôt à la façon pédante des grammairiens, comme, pendant des siècles, les écoles supérieures de l'Occident restèrent attachées au latin.

Dans la rédaction des actes de l'État, le roumain, qui avait remplacé depuis un siècle à peine le slavon, conserva tous ses droits. On écrivait dans la langue du pays jusqu'à des documents destinés au Mont Athos ou au Mont Sinaï. Constantin Maurocordato exigea que les rapports de ses administrateurs soient mis par écrit dans la langue traditionnelle. Il avait reçu de son père la recommandation de ne pas employer des Grecs constantinopolitains, les seuls dont il pouvait être question, au détriment des Roumains et, si Nicolas accorda à des conationnaux une proportion supérieure dans les dignités, bientôt les Roumains regagnèrent le terrain momentanément perdu.

Il ne faut pas oublier surtout que, après l'introduction

sous Brâncoveanu du vulgaire dans le texte de l'office liturgique, les Phanariotes, qui n'admirent le grec que dans un des lutrins de la seule église princière, conservèrent et élargirent même ce profit gagné avec tant de difficulté par le roumain.

Il y eut quelques chroniques en grec, mais la série des récits historiques en roumain, favorisés par les princes d'origine plus ou moins étrangère, continua jusqu'au moment, sur lequel il faudra revenir, où il n'y eut plus qu'une transmission historique si médiocre qu'elle en paraît même inexplicable.

La conclusion qui s'impose est donc que ce ne furent pas les Phanariotes qui conquirent des pays qu'ils n'exploitèrent pas à leur propre profit, mais comme agents de leurs maîtres turcs ; au contraire, les Roumains adoptèrent ces étrangers, comme ils l'avaient fait pour bien d'autres aussi au cours de longs siècles, et finirent par se les assimiler.

Il fut donc possible de continuer pendant tout ce XVIII-e siècle, qui n'eut pas chez les Roumains un caractère moins important, en fait de transformations radicales venant d'une idéologie despotique, que pour l'Europe occidentale, le développement d'une très ancienne synthèse dont les éléments furent empruntés aussi bien à l'Occident qu'à l'Orient, mais dont la base, capable de soutenir toutes les imitations, qui devaient bientôt se fondre, restait une vie populaire d'une originalité facile à reconnaître.

Mais il faut fixer une séparation bien nette entre ce qu'on peut observer pendant les premières dizaines d'années de ce siècle, jusque vers 1730-1740, et ce qui se substitue ensuite à cette première forme, d'une synthèse plus riche et d'une progression plus rapide.

En lignes générales, la première partie est plus originale et plus féconde que l'autre ; elle s'attache beaucoup plus au fonds national ; elle exerce une influence active beaucoup plus forte sur les Roumains non libres, qui ne sont à cette époque que ceux de la Transylvanie et du Banat, dont on défend, en protégeant une orthodoxie menacée, en même

temps le caractère national, et aussi, d'après une tradition déjà ancienne, sur les voisins du même caractère religieux dans la Péninsule des Balcans. Plus tard, l'afflux des idées nouvelles, venant de Paris, est si fort que les Roumains devront employer toute une longue période de leur renouveau national pour l'oeuvre d'assimilation.

Sous Brâncoveanu plus que sous Nicolas Maurocordato, qui, bien que Grec, eut une influence beaucoup moindre sur la grécité religieuse et intellectuelle, la Valachie était devenue le centre même de la vie chrétienne dans l'Orient européen. C'est de Bucarest que partaient les larges dons qui permettaient de s'entretenir à des Églises obligées de nourrir leurs maîtres musulmans. Le prince de Valachie, suivant la tradition du grand Moldave Basile Lupu, se mêlait continuellement dans la vie de ces chrétiens contraints de par leur situation à se laisser diriger par lui. L'oecuménique dut plus d'une fois suivre les suggestions de celui qui pouvait le soutenir à des moments difficiles et, s'il arrivait à une déposition, l'acueillir sur son territoire, des patriarches de Constantinople devant être enterrés, non seulement dans cette Valachie, mais aussi dans la Moldavie voisine, où il n'y avait pas les mêmes moyens d'exercer une influence [1]. Parfois on essaya de résister à cette main-mise qui ne se faisait pas excuser toujours par la douceur. Şerban Cantacuzène fut excommunié par la Grande Église pour des différends d'un caractère plutôt personnel, mais avec Brâncoveanu il y eut toute une querelle sur les droits que peut s'arroger un prince à l'égard des chefs de l'Église. Néanmoins cela finissait toujours par s'arranger dans le sens du droit du plus riche.

Aussi le spectacle de la Cour de Valachie aux grandes fêtes était-il magnifique. Celui qui portait le nom, venant de la coutume, séculaire chez les Cantacuzène, du Grand Constantin était, avec son métropolite d'origine géorgienne et ses évêques roumains, entouré par toute une brillante procession de hauts prélats grecs. Tous les Sièges furent re-

---

[1] Voy. notre *Byzance après Byzance*.

présentés pendant ces festivités qui donnaient l'illusion d'une Byzance vraiment ressuscitée, avec une pompe impériale qui semblait braver celle des successeurs dans l'Istamboul turque des basileis de jadis. Le Constantinopolitain, qui était le plus souvent un *mazoul*, déposé par les Turcs, rencontrait le patriarche d'Alexandrie, comme Samuel, qui joua un rôle assez important dans les deux principautés, celui d'Antioche, qui fit bâtir à Bucarest une chapelle à inscription arabe aussi bien que grecque, celui de Jérusalem, qui, étant Chrysanthe Notaras lui-même, garda sur les princes valaques et moldaves la même influence que son oncle Dosithée, et sur l'Église roumaine, sur les Académies des principautés la même haute surveillance, qu'il ne transmit pas à ses successeurs pour des motifs qui tenaient au changement de direction dans toute la vie roumaine après la mort de Nicolas Maurocordato.

Le nombre de livres édités par Brâncoveanu en grec, pour toutes les provinces grecques, mais aussi en arabe, pour la Syrie, la délégation donnée, pour la Géorgie, à un des élèves du Géorgien Anthime, le Transylvain Michel Ichtvanovitch, qui voyagea jusqu'en Hollande, de publier des ouvrages dans une autre langue à Tiflis montrent, de même que les écrits dédiés à ce munificent patron combien était empreint d'impérialisme, et de la meilleure qualité, le long règne qui devait finir par une affreuse catastrophe. Portant dans les fresques de ses églises, comme dans sa plus belle création, à Hurezi, où il avait désiré pouvoir reposer, la couronne à plusieurs fleurons en tête, entouré de sès fils avec lesquels il espérait pouvoir établir une dynastie, — Démétrius Cantemir y avait pensé, lui aussi, pour sa lignée, — et traînant après lui toute la théorie de ses prédécesseurs, Constantin Brâncoveanu faisait plus que Nicolas Maurocordato, qui suivit cette coutume solennelle, figure de basileus danubien.

Mais, tout en étant si fièrement byzantin, on se laissait gagner beaucoup plus qu'auparavant par une lente influence de la Constantinople turque. On ne l'observe pas dans le style, émaillé cependant de citations grecques, qui lui donnent un

caractère bizarre, mais dans la mode. Têtes rasées, au lieu des longues boucles de souverains guerriers, vêtements flottants aux larges manches retenues au cou par des agrafes en pierres précieuses, chaussures jaunes sans talons, d'un côté, et, de l'autre, des divans sur lesquels on aime croiser les jambes, ornements de stuc sur les plafonds et les murs des résidences princières et des maisons de la noblesse même, comme dans le cas de la chapelle de Fundenii Doamnei, près de Bucarest, sur les parois extérieurs des églises présentant des lampes, des vases de tulipes, des oiseaux affrontés, d'ancienne mode persane.

Pour empêcher une domination trop tyrannique des coutumes envahissantes de cet Orient dont sous le rapport politique on avait voulu à tel moment se séparer pour retomber, avec découragement, dans la dépendance ottomane, il faudra une nouvelle influence de l'Occident.

Il a été déjà montré d'où elle vient. Padoue est le modèle pour les études; c'est de là que viennent les médecins d'horizon philosophique, les „iatrophilosophes", qui sont si prisés à Constantinople, mais déjà on commence à dépasser ce cadre pour qu'un Chrysanthe Notaras aille à Paris étudier les mathématiques. Il y a encore à la fin du XVII-e siècle un italianisme qui résiste à la concurrence, encore timide, que commence à lui faire la grande influence française, qui pénètre déjà, malgré les dehors orientaux dont elle se revêt, dans ce personnage si intéressant par son caractère ambigu, Démétrius Cantemir, reçu à l'ambassade de France sur le Bosphore.

Mais cette mode italienne, qu'on découvre aussi dans la phrase si large de Constantin Cantacuzène le Stolnic, alors que Cantemir s'empêtre un peu dans un style personnel, influencé de plusieurs côtés, ne fait que continuer la Renaissance.

Elle paraîtra sous sa forme originale dans l'activité littéraire dont aimait tant à se parer Nicolas Maurocordato, auteur d'un „Théâtre Politique" et d'un ouvrage de morale, sur

les devoirs, dont il avait emprunté le titre à Cicéron lui-même. On y trouve cette coutume de compiler, de reproduire des formules de généralité, d'accumuler des anecdotes tirées des sources anciennes, qui représenta pendant si longtemps l'activité de générations tournées exclusivement vers cette antiquité dont elles ne réussirent pas à découvrir le vrai sens. Pour donner une forme latine élégante à ses préceptes d'éthique, Nicolas Maurocordato fit venir de Transylvanie un Saxon, éditeur d'Aristophane, dont le grand savoir était une garantie suffisante pour la traduction d'un princier ouvrage, Étienne Bergler, qui, étant de Kronstadt (Braşov), s'intitulait „Stéphanopolite".

Le héros gréco-latin de Plutarque hante visiblement ce rejeton des Grecs de l'Archipel, où l'esprit de la race était plus vivant et plus libre que dans la Constantinople cosmopolite où, sans distinction de race et de religion, on naissait esclave. Les grandes phrases sur le frontispice de l'église conventuelle de Văcăreşti, que Nicolas voulut opposer au Hurezi de Brâncoveanu, proclament la même ambition. Celui qui s'attarde à des discussions sur la nicotiane du tabac a des rapports avec Érasme prôneur de la „folie". Les élèves de ses Académies roumaines n'y sont pas préparés pour un rôle dans la société moderne.

Constantin Cantacuzène, Démétrius Cantemir et Nicolas Maurocordato représentent, malgré tout ce qui les sépare dans leur sang et dans leur vie, au fond le même type, qui tend à disparaître. L'Europe occidentale, qui cultive cependant l'héroïsme dans les tragédies de Voltaire, le lendemain des discussions sur le grec ancien et de la traduction de Longin par Boileau, est déjà gagnée par une propagande de „philosophisme" cartésien qui donnera une autre direction au siècle. Si l'Italie, avec ses vaines Académies préoccupées de la forme seule, conserve encore dans l'isolement de ses villes autonomes les traditions de la Renaissance, elles s'attardent, dans une forme de grécité vieillote chez les uns, de curiosité insatiable chez cet autre qui est Démétrius Cante-

mir, dans les régions danubiennes où cependant au fond, sous les modes savantes, il y a la volonté, invincible, de cet instinct populaire qui finit par s'imposer et à attirer vers lui pour s'en enrichir ce qui aurait paru devoir toujours rester un simple phénomène de surface.

XXVIII.

SECONDE ÉPOQUE DE LA SYNTHÈSE ROUMAINE AU XVIII-E SIÈCLE

Constantin Maurocordato, dont la longue série de règnes — onze en tout! — s'étend jusqu'à sa mort, pendant une guerre russo-turque, à laquelle il participait, en 1769, sur trois quarts du XVIII-e siècle, n'a pas un caractère totalement différent de celui de son père, qui fut dans le sens latin, généralement européen, de la Renaissance.

Il écrit des lettres en italien, les signant fièrement, à cause d'une relation de famille négligée par Nicolas: „de' Scarlatti". Il accueille avec plaisir et entretient avec soin les Jésuites hongrois mêlées à la révolte d'un Rákóczy, pour les employer à rédiger en latin l'histoire de la Moldavie, et des Roumains aussi. Autour de lui il n'y a pas de secrétaires occidentaux influents, ni de précepteurs français pour ses enfants. Il reste malgré tout un Phanariote typique à l'ancienne mode, et pendant sa longue activité on n'observe pas de changement dans la direction ou dans la méthode.

Or, son père s'était contenté de maintenir le régime qu'il avait trouvé, lui donnant un peu plus de forme, mais à la manière de ces Impériaux turcs entre lesquels il avait passé sa jeunesse. Tout au plus emprunte-t-il quelque chose aux Autrichiens qui l'avaient logé chez eux, comme prisonnier, pendant des mois et dont il verra s'installer un régime, fondé sur d'autres bases, dans les districts de l'Olténie. C'est sur ce modèle que, à la place des simples délégations pas-

sagères pour toute fonction à accomplir, il crée des administrateurs permanents et des collecteurs d'impôts pour chaque district.

Au contraire, Constantin voulut être avant tout un réformateur, donner de nouvelles institutions fondamentales aux pays qu'il était appelé à gouverner. C'est sa plus haute ambition. Il ne veut plus qu'il y ait chez lui moins de liberté qu'ailleurs. A Jassy de même qu'à Bucarest, ayant rassemblé les boïars et le clergé, il fait décréter que dorénavant il n'y aura pas de serfs, le servage s'étant introduit, du reste, très tard chez les Roumains, au gré des grands propriétaires, qui, négociant pour Michel-le-Brave la convention avec Sigismond Báthory, avaient introduit une clause assimilant les usurpations sociales en Valachie avec le servage légal des Transylvains. On n'admettra désormais que des paysans, des villageois, leurs anciens maîtres devant être dédommagés par des revenus pris sur le Trésor princier.

Le prince sera très fier de sa réforme et aimera la voir appréciée par les étrangers qui représentaient l'esprit du temps. Alors que Nicolas Maurocordato avait vécu, en fait d'hôtes étrangers, avec un Stéphanopolite et un Schendius Vanderbeck, Constantin se cherche des flatteurs à Paris, et il est très satisfait de se voir présenté en „philosophe" par l'abbé Desfontaines, le traducteur de Virgile. Tel Lyonnais venu en Turquie pour chercher un débouché à ses multiples talents fut logé pendant quelque temps en Valachie et on lui parla assez pour lui faire confondre, malgré la différence des proportions territoriales, ce Phanariote encore jeune avec Pierre-le-Grand lui-même.

Un autre côté de cette personnalité princière doit être aussi souligné. Comme Brâncoveanu et tous les princes ses prédécesseurs, le premier des Maurocordato est, en dépit des matériaux païens qu'il met en oeuvre pour ses exercices littéraires, très attaché à l'Église qu'il aimerait présider, mais il n'a pas les moyens personnels de l'avant-dernier prince indigène. Avec lui finit cependant l'hégémonie religieuse sur l'Orient chrétien, le patronnat accordé largement à toutes les

institutions qui le dominent. Ces gens pauvres qui ne peuvent pas rester, après avoir été destitués, dans un pays où ils n'ont pas de racines, doivent épargner. La série des grands bâtisseurs et des larges donateurs sera bientôt close. Or, Constantin Maurocordato, bien que devant accueillir des patriarches expulsés et d'autres représentants d'un clergé orthodoxe généralement miséreux, est un laïc et il entend n'être que cela. Le prestige cherché par ses antécesseurs dans les grandes cérémonies de l'Église il croit l'avoir trouvé, mais dans un autre milieu, si large et si brillant par ses actes d'humanité et de justice. Avec quelle satisfaction s'est-il fait représenter, – bien qu'il eût louché –, comme un splendide représentant de sa race par le pinceau de Liotard de Genève, qui, devenu chez lui presqu'un boïar, a fait son autoportrait barbu comme un dignitaire du pays et portant le haut chapeau des dignitaires roumains !

L'influence des Italiens, qui avaient soutenu jusqu'au bout l'esprit de la Renaissance, est, du reste, en pleine déchéance. La Porte change de langue internationale. Vers 1750-60 encore, il y avait un grand interprète, d'origine paysanne, Jean, Calmăşul, qui, s'arrogeant le nom du poète hellène Callimaque, avait profité des leçons de latin reçues dans un collège polonais à Lwów et, s'étant gagné des connaissances d'italien, était arrivé à pouvoir conduire les bureaux des affaires étrangères à Constantinople: nommé, promu prince de Moldavie — et il sera fondateur d'une dynastie, car deux de ses fils et un petit-fils régnèrent dans les principautés—, il laissa sa charge auprès du réis-effendi à quelqu'un qui s'était déjà habitué au nouveau régime de langue française. Pour préparer les jeunes Grecs dans ce sens il y avait maintenant dans les centres de l'Empire ottoman, à la place des Franciscains de langue italienne, des Jésuites employant le français.

Auparavant, à l'époque de simplicité encore patriarcale, les rapports entre les pays roumains libres et les congénères soumis à la Maison d'Autriche avaient eu un caractère beau-

coup plus étroit, ce chapitre étant un des plus importants pour un règne. Maintenant il n'en est plus ainsi. Si les Phanariotes n'apportent plus avec eux un nationalisme grec, d'autant moins sont-ils disposés à servir ce qu'on peut déjà appeler, dans un certain sens, le nationalisme roumain. En Transylvanie, l'union avec l'Église romaine n'avait réussi qu'incomplètement ; la plupart des paysans s'étant soustraits à l'influence du Siège uniate de Blaj, malgré le profit évident qu'ils pouvaient retirer d'écoles en pleine développement, on avait passé par une phase serbe, — le patriarche slave ayant eu pendant quelque temps aussi l'autorité sur l'évêque roumain orthodoxe d'Olténie, — pour se préparer à la grande révolte paysanne qui, sous la conduite du prêtre Sophronius de Cioara, aussi un apôtre de la liberté sociale, menaça pendant des années la domination impériale dans la province. Bien que tels des combattants pour l'ancienne foi eussent été réduits, au bout de leurs efforts, à se chercher un refuge en Valachie, ils n'y trouvèrent aucun appui capable de les encourager. Aussi voit-on dès cette époque des membres de ce clergé roumain rural, rébarbatifs aux tentatives de les occidentaliser sous le rapport religieux, aller en Russie, jusqu'à la Moscou des Tzars, pour demander non seulement des aumônes en fait d'argent, d'icônes, de vêtements, de livres, mais aussi des promesses de secours dans le domaine politique, si lié à celui de leur opposition confessionnelle. Et leurs instances réussirent de fait à amener l'intervention de la Tzarine Élisabeth auprès de Marie-Thérèse, lui demandant un peu plus de tolérance pour la foi orientale.

Auparavant, entre les Roumains de Transylvanie et ceux des principautés il y avait eu une communauté de vie dans le domaine cultural qui a permis la conservation nationale des premiers, dirigés par leurs frères libres. Maintenant, comme il ne peut pas être question d'un patronnage russe permanent, ces ultramontains du roumanisme doivent se chercher un appui dans leurs propres forces. Ils chercheront à se gagner les sympathies de cette reine de Hongrie qui entrera comme protectrice à toute épreuve dans la légende paysanne des

Roumains, une „bonne mère“ qu'on pourrait confondre avec celle même du Rédempteur. D'autant plus lorsqu'il ne sera plus question de propagande religieuse officielle sous Joseph II, anti-clérical déclaré, presque déiste, qui ne tenait qu'à son école de langue unitaire allemande, dans laquelle on fabriquait des sujets exemplaires, bons pour les armées et source intarissable de contributions. Un certain „austriacisme“ se forma ainsi, qui durera, avec des conséquences si remarquables, jusqu'à nos jours. Si on continue à acheter des livres d'Église au-delà des montagnes, les presses uniates travaillent, dès 1760, assez activement, et les orthodoxes eux-mêmes employèrent ces livres à bon marché, d'une bonne exécution typographique.

Il y aura même toute une génération d'écrivains attachés à l'Église uniate, des moines de Blaj, qui garderont ou non le froc initial, pour inaugurer une littérature dont se vaudra l'esprit national roumain même dans cette Valachie, cette Moldavie dont les hautes écoles n'ont aucun esprit vivant. Sans pouvoir occuper le siège épiscopal, un Samuel Micu-Clain, parent de l'ancien évêque, un Georges Şincai, de souche noble, de l'ancien fief valaque de Făgăraş, un Pierre Maior, qui fut prêtre et protopope dans ce coin de Bistriţa (Bistritz) si intimement lié à la Moldavie, ne se sentirent guère attachés au joséphinisme irréligieux qui permettait aux Roumains de se former, non seulement en Hongrie, mais à Vienne et jusqu'à Rome aux si grands souvenirs, mais, tout en écrivant l'histoire de la race entière, avec des chapitres moldo-valaques, ils ne s'orientaient pas vers ces capitales roumaines qu'ils ne pensèrent pas à visiter et qui, de leur côté, tout en cherchant à s'occidentaliser, leur préférèrent, comme auxiliaires dans ce but, des Occidentaux étrangers, Italiens, Français, Allemands, gens de Raguse. *Il y a désormais deux Roumanies, dont la rivalité permanente sera une source de progrès pour la race.*

Celle de Transylvanie s'oriente avec une admiration fanatique et un esprit de suite exclusif vers cette Rome des

Césars que, envoyés comme boursiers de leur Église aux écoles du Saint Siège, ils découvrirent d'emblée, s'ennivrant des parfums capiteux d'une antiquité qui était au berceau même de leur race. Il y a une nouvelle Renaissance pour un autre groupe de Roumains ; elle ira jusqu'à chasser les cyrilliennes slaves, à introduire une nouvelle orthographe aux caractères „àncestraux", jusqu'à tenter d'expurger la langue et à donner aux mots du fonds romain un aspect permettant de reconnaître l'original. Revenus chez eux, ces „nouveaux Romains" avaient comme l'illusion de la Colonne Trajan devant le modeste château de chasse des princes magyars devenu la résidence de l'évêque uniate.

Dans les principautés, Rome n'était plus, comme pour Miron Costin, Constantin Cantacuzène et Démétrius Cantemir, le haut phare distribuant une lumière immortelle. La chronique s'était tue par mépris pour une vie journalière aussi médiocre, et rien n'était venu la remplacer dans la littérature. Ce qui oriente et dirige est l'esprit français.

Il ne prononce pas encore une tendance révolutionnaire. L'aristocratie ne présente pas encore son programme de réformes à côté de celui des princes gagnés de plus en plus par l'esprit nouveau. D'eux-mêmes, les jeunes boïars, descendants des anciens combattants sous tous les drapeaux de la chrétienté et des ennemis de la pénétration germanique en 1730, ne se mettront pas en mouvement pour affirmer qu'ils sont et entendent rester une nation, — comme le réclamaient aussi, à chaque occasion, les moines transylvains —, mais, lorsque l'étranger en armes se présentera pour procéder, sur le corps de leur patrie aussi, au partage de l'Empire ottoman, leur conscience se relèvera pour protester.

XXIX.

LES ROUMAINS ET LES PROJETS DE PARTAGE DE LA TURQUIE

En 1769, à cause de l'anarchie polonaise, dont les vaincus se réfugiaient sur le territoire turc entre le Dniéper russe et le Dniester moldave et y étaient poursuivis par les troupes russes, le Sultan, poussé par une diplomatie anti-russe, déclara la guerre à celle qui régnait alors sur l'héritage de Pierre-le-Grand dont elle entendait continuer l'oeuvre d'occidentalisation, l'impératrice Catherine II, elle-même une étrangère venant de l'Occident profondément francisé à cette époque.

Une guerre dont l'origine, les méthodes et les buts étaient totalement différents de ce que jusque là on avait vu dans les conflits entre les États.

Sortant du dogme, longtemps respecté, de l'équilibre européen, les monarchies auxquelles appartenaient les nations avaient usé de leurs forces pour s'annexer tout ce qui leur étaient loisible. Aucun principe ne gouvernait ces entreprises d'une franche brutalité: on voulait la plus vaste étendue de terres, le plus grand nombre d'hommes, les avantages les plus importants, pour le plus fort. Cette doctrine, si on peut l'appeler ainsi, fut professée ouvertement, dans la question de la Silésie, dans celle de la Bavière, malgré son *Anti-Machiavel,* par Frédéric II, roi de Prusse.

Au fond, malgré l'exhibition de ses droits venant de la couronne de Hongrie sur tous les pays que les anciens

rois avaient considérés comme de leur dépendance, la Maison d'Autriche avait procédé de cette façon en étendant ses frontières jusqu'en Transylvanie, au Banat, en Olténie et s'avançant par la Serbie sur la route de Salonique.

Aussi, pour les populations dont la patrie était envahie, n'y a-t-il aucun égard. Elles subiront le sort qui préside aux batailles sans avoir le droit de discuter leur maître. On ne les a pas préparées à une annexion, et la nouvelle domination ne doit pas leur être ni légitimée, ni expliquée. Il n'y a pas encore la coutume des „manifestes" et des proclamations.

Pour les avoir, il faudra un changement d'esprit qui, sous l'influence de la „philosophie" à la mode, se prononce et se développe au cours de ce XVIII-e siècle.

Jusque là un État avait en lui-même, dans son existence, sa légitimation. On est, donc on a le droit d'être, si même on pense à examiner ce droit. Maintenant, le rationalisme, qui s'est imposé dans tous les domaines, demande qu'on fournisse pour les États aussi la preuve de la raison d'être. Une base acceptable pour la pensée rectiligne de l'époque, un but correspondant aux idées régnantes sur le progrès des sociétés humaines, voici ce qu'on prétend avoir et ce que les monarques se sentent le devoir de présenter.

On le vit à l'occasion de la guerre inattendue que l'Empire ottoman imposa à un voisin qu'il n'était pas capable d'affronter et de vaincre.

Contre Catherine II on fait valoir les titres qu'a le Sultan à prendre une attitude d'offensive. Il faut que devant un tribunal d'opinion publique, tenant ses assises surtout à Paris, on fasse la preuve que c'est l'impératrice qui a tort.

Si à Constantinople on peut agir de cette façon si inaccoutumée, c'est que les idées françaises y ont pénétré même avant que les moyens de combattre les Russes eussent été confiés à ce fils d'exilé hongrois fixé en France, le baron de Tott (de fait, Tóth, „Slovaque"), qui enseigna à ses élèves turcs les secrets de la tactique européenne et eut tant de succès avec les révélations contenues dans son livre sur les

Turcs et les Tatars, dont il connaissait intimement les moeurs. Cette pénétration de l'Occident était si réelle qu'il y a eu à un certain moment l'idée de donner à l'Empire vieilli un régime représentatif. Le Sultan Sélim gouverne en autocrate, mais pas pour conserver une tradition qui paraissait conduire à la ruine de l'État.

De son côté, reprenant la tentative faite par elle, ou plutôt pour elle, à l'époque de Pierre-le-Grand, la Russie, pense, en 1769, à se gagner les nations chrétiennes soumises au Sultan. Ce n'est pas encore la politique de conquêtes appuyée sur l'idée que l'envahisseur représente une forme plus avancée et plus „raisonnable" de la vie politique ; on emploie la communauté de religion, l'attachement à l'orthodoxie comme moyen de soulever les sujets d'un empereur „païen". On avait déjà excité les dissidents de Pologne. Maintenant, devant les hostilités qui s'ouvrent, les Orlov, encore tuteurs de la souveraine qu'ils viennent d'installer par la conspiration et le crime, agissent de Venise, où ils font la garde, sur les Grecs de Morée, qui paieront très cher un soulèvement que les Russes, malgré leur flotte dans la Mer de l'Orient, ne sont pas en état de soutenir.

Les Roumains, dont ceux de Transylvanie, molestés par les Impériaux autrichiens à cause de leur fidélité à l'ancienne religion, sont déjà acquis à une révolte, qu'ils ne pourront pas faire de nouveau éclater, devaient être en première ligne dans ce programme d'alliance avec les populations mécontentes, leur promettant la liberté orthodoxe sous l'aigle bicéphale de la Byzance moscovite. Lorsque les troupes russes paraissent à Jassy, les boïars ne se soumettent pas à une injonction impérieuse du général commandant pour accepter un régime qu'ils supposent définitif; ils sortent au devant du libérateur pour prêter de leur propre gré le serment. En Valachie il y a même plus que cela : le prince régnant, Grégoire, fils d'Alexandre Ghica, était tout disposé à se faire conduire à Pétersbourg, où il fut choyé pendant des années jusqu'à ce que l'impératrice victorieuse l'eût imposé, à la conclusion de la paix, comme prince de Mol-

davie, et il sera tué par un officier du Sultan dans sa capitale même à cause de ces relations qu'il continuait à entretenir. Il suffit d'une simple démonstration dans les rues de Bucarest, avec des cris en russe, pour que, supposant que les troupes libératrices sont déjà entrées dans la ville, on se soumette à un simple bande de hardie improvisation. Le tour des jeunes boïars qui veulent le nouveau régime ne viendra qu'ensuite, et ils contribuèrent à changer essentiellement le caractère des rapports déjà établis par un vulgaire tumulte et un acte de surprise.

Si un autre Phanariote, Alexandre, fils de Jean Maurocordato, avait été conduit en Russie avec Grégoire Ghica, pour être non seulement, plus tard, un partisan déclaré de la Russie, mais provoquer la nouvelle guerre entre Russes et Turcs en 1788 et finir par s'établir dans les pays de l'impératrice, comme, jadis, Démétrius Cantemir, parmi les jeunes boïars indigènes il y eut un mouvement de sincère sympathie pour les armées de Catherine. Deux Cantacuzène, Michel, qui devait prendre le même chemin de l'exil et finir comme général russe, et Pârvu, qui périt bientôt dans une rencontre avec les Turcs, se trouvaient à la tête de cette action.

Elle n'était pas seulement chrétienne, dans le sens orthodoxe, mais nettement nationale. On le voit par l'ouvrage que Michel rédigea plus tard pour la Czarine. Il ne donne pas seulement les renseignements statistiques dont on avait besoin à Pétersbourg, mais il est aussi l'auteur d'une généalogie de sa famille dans laquelle il y a des souvenirs historiques remontant, d'après l'écrit de son antécesseur, le Stolnic Constantin, à un passé assez éloigné, et une chronique de la Valachie au XVIII-e siècle, présentant surtout l'opposition énergiquement soutenue contre les empiétements et les abus des princes envoyés par le Sultan ; les anciennes négociations avec les Autrichiens sont présentées dans les originaux même.

Pour se faire glorifier par ceux qui, en Europe, jugeaient des actions politiques, Catherine II voulut que les Roumains eux-mêmes approuvent l'annexion à laquelle elle en-

tendait les soumettre, et pas seulement par le serment, qu'on pouvait croire forcé, aux généraux de l'invasion, mais par un acte libre et spontané [1]. Il y a toute une littérature autour de cette mission des principaux boïars à Pétersbourg, les Valaques ayant député les représentants des plus grandes familles, un Brâncoveanu, fils de celui qui avait échapppé seul au massacre des siens à Constantinople, et un Cantacuzène. La description de l'audience accordée le 8 avril 1770 à ces missionnaires représentant les deux formes d'État des Roumains, *considérés donc comme unité nationale*, fut imprimé et largement répandu. Et l'ambassadeur de Prusse écrivait, peu de jours après, ceci: „Sans crainte de me compromettre, je crois pouvoir assurer que l'impératrice n'est nullement intentionnée de faire de la Moldavie et de la Valachie des provinces russiennes. Si elle voudroit les soustraire à la domination turque, ce seroit dans l'intention d'en faire une espece de puissance intermediaire. Il est question", ajoute-t-il, d'„établir des principautés et des souverainetés aux depens de ses ennemis".

Il y eut aussi l'idée, bizarre, suscitée par les intentions à l'égard de la Pologne, comme territoire à partager entre certaines limites, de lui „rendre" les pays roumains en guise de compensation. Mais on conservait l'intention de l'État nouveau à fonder sur la base nationale à laquelle on n'avait guère pensé jusqu'alors. Le même ambassadeur observe qu'il ne s'agit pas „d'incorporer ces provinces à la Pologne comme un bien propre, appartenant à la Couronne, mais d'y établir *deux* princes *nationaux* „— donc pas Phanariotes — „ou étrangers, selon que les trois Cours" — Russie, Autriche et Prusse — „conviendront, de les rendre feudataires de la Pologne, sur le pied que le duc de Courlande l'est encore aujourd'hui" [2]. En tout cas, ou voulait pour ces deux pays

[1] Nos *Actes et fragments*, II, pp. 29-30. Le comte Panine, principal ministre de l'impératrice, était cependant contre ce projet; *ibid.*, p. 32, no. 1. Cf. aussi ses insistances contre „l'independance de la Moldavie et de la Valachie"; *ibid.*, p. 35, nos. 1, 2.

[2] *Ibid.*, p. 36, no. 2.

l'„établissement" séparé, dont on avait parlé au début [1], comme un devoir envers la chrétienté [2]. L'ambassadeur d'Autriche croyait même qu'on pourrait faire des Roumains libérés un seul État ayant à sa tête le propre frère de Frédéric II, le prince Henri [3]. Il aurait pu mettre en ligne, dans peu d'années, jusqu'à 30-40.000 soldats [4].

Ce projet fut abandonné [5], à cause du refus absolu de la Porte autant que par suite de la sourde opposition des Impériaux d'Autriche, avant la fin de l'année. Mais, si l'impératrice ne voulait plus fonder l'État roumain unitaire, il existait plus ou moins dans l'esprit de cette noblesse des deux principautés qui dut avoir eu vent de la chose.

Ce courant vers une vie libre, détachée de l'Empire ottoman, partit de la Valachie, où un boïar formé sous l'influence italienne, peut-être un de ceux qui furent envoyés comme adolescents à Venise par Constantin Maurocordato pour y parfaire leurs études était capable de nourrir et de soutenir des idées aussi avancées. Comme Jean Văcărescu connaissait parfaitement les Turcs, il osa forger des traités par lesquels son pays se serait soumis, dans des conditions de parfaite autonomie, correspondant, du reste, à la réalité des choses, aux Sultans du XIV-e et du XV-e siècles. Dès le mois de mars 1772 le même ambassadeur de Prusse à Pétersbourg pouvait parler des „conditions sous lesquelles la Moldavie s'est soumise autrefois volontairement" [6]. Au congrès de Focşani, en juillet, il y eut une mission roumaine, *des deux pays*, qui s'adressa, pour un changement dans leur situation, jusqu'au représentant de la Prusse [7].

---

[1] *Ibid.*, pp. 41-42, no. 1.

[2] P. 37, no. 3.

[3] *Ibid.*, p. 38, no. 1.

[4] *Ibid.*, p. 43.

[5] Panine pensait à faire passer tous les habitants en Russie; *ibid.*, p. 60, no. 1. Cf. *ibid.*, pp. 61-62; p. 69, no. 1; p. 70, nos. 2, 3; p. 71, no. 2.

[6] *Ibid.*, p. 65, no. 1.

[7] *Ibid.*, p. 68, no. 3.

La paix de Keutchuk-Kaïnardchi (1774) fut conclue cependant sans que ses espérances eussent été remplis. La Russie, qui comptait exercer une espèce de suzeraineté par ses consuls, non seulement dans les principautés, mais aussi dans d'autres provinces d'un Empire qui s'était montré capable de résister, avait abandonné, pour le moment au moins, tous ces grands projets. Mais la preuve que la direction une fois prise par les aspirations roumaines ne fut pas interrompue est dans le fait que, à cette date de même qu'un demi-siècle auparavant, où on voulait tout simplement renvoyer Nicolas Maurocordato en tant qu'étranger et élire à sa place un indigène, on s'efforça d'empêcher la nomination en Valachie, — Ghica étant considéré en Moldavie presque comme un indigène, —cet Alexandre Hypsilanti qui devait commencer cependant une ère de réformes dans le sens de l'Occident.

Pour la Maison d'Autriche seule — et ce sera désormais le caractère de sa politique dans le Sud-Est de l'Europe —, les Roumains restaient un peuple quelconque sur un territoire qu'en pourrait couper en morceaux au gré des circonstances. Déjà elle avait pris subrepticement à la Moldavie toute une vaste région des Carpathes en faisant „avancer les aigles". Pendant la guerre russo-turque, à laquelle elle s'était bien gardée de participer, elle avait voulu ravoir l'Olténie abandonnée à la paix de Belgrade. Ne pouvant pas y arriver, elle se rabattit, non sans une entente secrète avec le commandant des troupes russes en train d'évacuer le pays, sur la Moldavie septentrionale, poussant son prétendu „cordon" contre la peste jusqu'à Roman. En 1775 elle dut se contenter de toute la partie voisine des districts polonais déjà annexés, c'est-à-dire des deux „long-champs", du territoire de Cernăuţi, devenue, comme capitale, une Czernowitz, d'une partie de la „raïa" turque de Hotin, avec, aussi, l'ancienne résidence princière de Suceava. Ce fragment moldave passa sous les yeux distraits de l'ignorance turque, à laquelle cyniquement on parlait de „districts usurpés" et de „districts en litige" [1], comme une simple „forêt d'hêtres", la Bucovine

[1] *Ibid.*, p. 88.

C'était un larcin de terres à l'ancienne façon. Mais l'esprit du temps devait être satisfait en quelque sorte par l'autre impératrice aussi. Les Moldaves n'avaient pas voulu de cette aigle autrichienne, si accaparante. Aucune mission à Vienne, aucune pétition, aucun mémoire. Donc Marie-Thérèse crut devoir s'adresser à ses nouveaux sujets, leur promettant un meilleur sort sous une administration plus attentive a leurs besoins, et elle les invita, pour la prestation du serment à une grande fête de caractère national. L'évêque de Rădăuţi fut reconnu et établi dans la nouvelle capitale, la langue du pays fut employée par les officiers autrichiens à côté de l'allemand envahissant, et les premières écoles s'en tinrent à une tradition dont l'abandon pouvait être dangereux. La Bucovine devait devenir ainsi le pays-modèle qui inviterait les Roumains restés sous la domination turque à demander qu'ils soient réunis à leur frères maintenant plus heureux. *Une Dacie des Autrichiens, maîtres aussi du Banat, de la Transylvanie et anciens occupants de l'Olténie, se prononçai. à l'horizon. La nécessité des choses dans le domaine géographique et national s'imposait de nouveau.*

On la verra se développer au cours de cette époque contemporaine qui venait de s'ouvrir par le succès de la révolution américaine.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	Relations de l'Etat roumain du Sud avec la couronne de Hongrie	1
II.	Relations de l'État roumain du Sud avec les Bulgares.	7
III.	Relations de l'État roumain avec l'impérialisme serbe.	12
IV.	L'État roumain devant l'Empire byzantin	18
V.	Entre l'Orient et l'Occident. Création d'une nouvelle synthèse roumaine	26
VI.	Premières relations des Roumains avec les Turcs.	38
VII.	Les Roumains et l'Empire ottoman de première phase.	43
VIII.	Rapports avec l'empereur et roi Sigismond	50
IX.	Nouveau caractère de la société roumaine au commencement du XV-e siècle	57
X.	Les Roumains et la croisade	64
XI.	La croisade moldave d'Étienne-le-Grand	74
XII.	Les États roumains et les réfugiés balcaniques	84
XIII.	Rapports avec la Hongrie après Jean Hunyadi	92
XIV.	Les États roumains et les nouvelles phases de l'Empire ottoman	98
XV.	Les Roumains et la Hongrie partagée	106
XVI.	Les Roumains et la Pologne au XVI-e siècle	114
XVII.	L'influence de l'Occident sur les Roumains au XVI-e siècle	121
XVIII.	La nouvelle croisade et les Roumains	128
XIX.	La Pologne et la nouvelle croisade danubienne	136
XX.	Tentatives d'une Dacie hongroise	144
XXI.	Les Roumains et la guerre de trente ans	152
XXII.	Les Roumains et la crise polonaise	158
XXIII.	L'offensive ottomane des Keuprulis et les pays roumains.	166
XXIV.	Les Roumains et les premiers projets de partage de l'Empire ottoman	173
XXV.	Les Roumains et la première période de l'expansion russe	181
XXVI.	Les impériaux d'Autriche et les Roumains avant Joseph II	189
XXVII.	La nouvelle synthèse roumaine et son influence	195
XXVIII.	Seconde époque de la synthèse roumaine au XVIII-e siècle	203
XXIX.	Les Roumains et les projets de partage de la Turquie.	209

Imprimerie
„Datina Românească"
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)